Dominfront
20E
v.1
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marguritedehij01trem

MARGUERITE

DE HIJAR.

Imprimerie de Moquet et Hauquelin,
rue de la Harpe, 90.

MARGUERITE
DE HIJAR

PAR

Mme TREMBICKA,

AUTEUR DES MÉMOIRES D'UNE POLONAISE.

SUIVIE DE

TROIS NOUVELLES

PAR Mme COLMACHE.

La vérité est la beauté par excellence.
L'ABBÉ DE LAMENNAIS.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ J. LOSS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
20, RUE HAUTEFEUILLE.

1842

PREFACE.

En sollicitant de rechef l'indulgence de mes lecteurs, je la réclame en faveur du sujet que je viens de mettre en scène. M. de Sismondi, qu'on ne saurait accuser du culte des rois, a embelli Alfonse-le-Magnanime d'une si brillante auréole, qu'elle pouvait éblouir l'imagination d'une femme et la dé-

cider à explorer le passé. Sans parler de Mariana, qui termine chaque règne par un éloge forcé, espèce d'oraison funèbre dont Pierre-le-Cruel n'a pas été à l'abri, une autorité plus respectable, le pape Pie II semble n'avoir pas échappé à la contagion du prestige... Quoique ce prince appartienne plus à l'Italie qu'à l'Aragon par ses préférences et la durée de son règne, le romanesque de sa vie paraît tenir tout à l'Espagne, patrie spéciale du romantique, qui, indépendamment du Cid et don Bernard del Carpio, offre une si longue série de rois-chevaliers. Alfonse a là sa place toute prête, celle que Henri IV occupe parmi les rois de France. Nous avons sondé depuis peu de temps la conscience de ce dernier avec un scalpel historique si tranchant, qu'il a un peu déchu de son ancienne renommée; néanmoins, sa poule au pot a fait qu'il sera le seul roi dont le pauvre ait gardé la mémoire, et nous chanterons long-

temps encore la romance de la belle Gabrielle. Brave, généreux, toujours amoureux quoique d'une plus jolie manière, Alfonse offre avec lui une frappante analogie. Ces données pouvaient satisfaire à la fois deux passions très inoffensives, un grand penchant pour le moyen-âge, et un autre tout aussi vif qui m'entraîne vers la vérité, car il me paraît toujours comme à ce Boileau, de classique mémoire, que le beau est le vrai. Aussi m'y suis-je assujettie, avec la fidélité de ce respect inné, avec d'autant moins de mérite que toute l'histoire d'Alfonse a le coloris du roman. Amant discret de la femme fragile, amant inconsolable de la jeune fille innocente et dévouée, conquérant un royaume à la pointe de son épée pour donner une couronne au fils de son amour, fascinant l'esprit, subjuguant le cœur de Philippe Marie, si peu susceptible du laisser-aller des douces impressions, tout m'a séduit dans ce

cadre riche, fertile, dans ce caractère où prédominait une si belle ame. Car qu'est-ce qui nous charme? qu'est-ce qui nous console au travers des déceptions dont nous traînons tous la chaîne, si ce n'est la sympathie qui nous attire vers elle, dût-on, faute d'aliment, se rejeter sur le passé.

CHAPITRE PREMIER.

Solo e pensoso i più deserti campi,
Vo misurando a passi tardi e lenti
E gli occhi porto per fuggire intenti,
Dove vestigio uman l'arena stampi.
(PETRARQUE.)

Depuis plus d'une année, Alfonse d'Aragon demeurait en apparence inactif en Espagne, et paraissait ne jeter que des regards distraits sur cette Italie, convoitée pendant si longtemps avec cet ardent désir qu'elle inspirait *aux barbares*,

dénomination au reste purement italienne et peu applicable au monarque le plus brillant de la chrétienté. Alfonse devait au Maure, le peuple le plus civilisé du Midi, sa courtoisie chevaleresque; mais il tenait de l'italien par son érudition, remarquable même à l'époque qui lui éleva le phare destiné à éclairer les siècles suivants. Ce prince ambitieux, inquiet, remuant, resserrait son activité dans le cercle de cinq royaumes héréditaires, luttant avec les cortés d'Espagne, et traitant à son tour de *barbares* des sujets dont son origine castillane et ses entours, tirés du sein de son ancienne patrie, froissaient les susceptibilités nationales. Aussi, après avoir parcouru en tous sens des états peu vastes pour sa jeune ambition, et inspecté sa belle marine catalane, il s'était retiré à Medina del Campo, près de la reine Eléonore sa mère, qui y avait fixé son séjour. On ne lui surprenait ni projets de conquête, ni soupirs d'amour, et l'on ne concevait rien au calme de ce lion dont ils avaient tour à tour absorbé les jours. Etait-il donc de bonne foi revenu à son épouse? et un fils né en Aragon formerait-il entre la nation et lui ce lien jadis si intense, lien composé de souvenirs, d'es-

pérances, de sacrifices, de traditions de famille, qui a été si longtemps à se dissoudre sous nos yeux. Oui, les Aragonais demandaient à aimer un fils d'Alfonse. Dans leurs illusions nationales ils se le figuraient grimpant leurs montagnes arides, parlant leur langue, grandissant sous l'influence de leurs habitudes locales. Leur roi était cependant moins disposé que jamais à satisfaire aux exigences de ses rudes montagnards. Il aimait! et croyait à l'ardeur de sa passion, qu'elle bouleversait pour la première fois ses sens et son ame. Cet amour né dans le silence, combattu par le remords, s'était alimenté de toutes les résistances morales qu'il avait eues à renverser afin de triompher sur leurs ruines. Il entourait de ses respects, d'un dévouement absolu la femme dont il fit taire les scrupules, et qui était créée pour les retrouver tous. L'Italie, ses rives enchantées, espoir de conquête, vœux de vengeance, tout semblait ajourné, ou à vrai dire tombé dans un complet oubli. L'Espagne, jadis si étroite, concentrait alors le long avenir d'Alfonse, et dans cette Espagne un seul palais, un seul bosquet formait son paradis. Celle qui venait l'enlacer de cette chaîne de prestiges, frissonnait

du trouble inséparable d'un si coupable bonheur. Elle avait beau lutter avec le scrupule, il empruntait toutes les formes et se plaçait entre elle et son amant. L'anxiété secrète dont elle était dévorée émanait encore de lui. En vain les regards d'Alfonse, où tout respirait l'amour, appelaient la confiance qui en est le charme suprême.

Non, non ! disait Catalina, en couvrant sa figure pour se dérober un moment à la magie du roi, tant de félicité ne saurait durer ! Je te perdrai, Alfonse, je te perdrai bientôt. Là, dit-elle, en posant la main du roi sur son cœur, là palpite quelque chose de soucieux qui me fait recueillir imparfaitement le son de ta voix si chérie, fuir, plutôt que chercher ton regard caressant. Qu'ai-je donc, ô mon Dieu ! Alfonse, dites-moi ce que c'est? seriez-vous au moment d'en préférer une autre? ce malheur, le plus grand de tous, est-il prêt à me frapper? Miséricorde !

Et Catalina cachait toujours son visage bouleversé par des émotions si déchirantes. Elles entremêlaient leur fil gris et noir aux fils de rose et de soie dont Alfonse avait tissé les jours de Catalina. Bonheur incomplet, mélange de joies et de re-

mords. Alfonse adorait dona Catalina, femme fière, orgueilleuse, née, élevée dans la vertu, qui en poussa aussi loin l'oubli. En écoutant ces plaintes douces et tendres sortir d'une bouche qui, pendant si longtemps, n'avait eu que de dures paroles à lui donner, objet de son intime, de son unique pensée, Alfonse sentit sa poitrine se gonfler ; il comprit sa terrible solidarité envers l'infortunée à qui lui seul restait sur la terre et au-delà. Tous ses devoirs, à lui, se résumaient à se consacrer à elle sans partage.

Catalina, disait-il en écartant doucement ses mains, et les faisant reposer dans les siennes, car il se fiait davantage à l'attrait de sa physionomie qu'au don persuasif de son éloquence, Catalina, regarde-moi, ai-je jamais trompé, trahi une femme comme toi, douce, aimante, qui a compté sur mon honneur et ma foi ? Ai-je bien l'air d'un des monstres de cette espèce ? Bannis tes craintes injurieuses ; laisse-moi jouir de la vie, de l'amour, jouir par toi seule. Crois-moi ! Dona Maria, ma femme, eh bien ! celle-là même, j'aurais pu m'y attacher si ses soupçons jaloux ne fussent venus gâter le repos de ma couche. Nous avons bien

assez de lances à rompre, de soucis à distraire ; nous venons chercher dans votre sein paix et amour. Toi, ma Catalina, douée de tout ce qui séduit, de tout ce qui enchaîne, tu dois mieux qu'une autre concevoir ta délicieuse vocation de femme. Nous devons tout anéantir quand je suis là ! près, si près de toi !

— Eh quoi ! n'avons-nous pas foulé aux pieds assez de devoirs ? Je porte la peine de nos fautes communes. Don Henri est mon époux, s'il n'était que cela, peut-être serais-je la seule coupable.

Alfonse se frappa violemment le front et n'osa pas le relever.

—Inceste ! adultère ! continua Catalina, en baissant la voix, non par précaution, mais redoutant ses propres accents. Et c'est moi, ajouta-t-elle d'un ton profondément humble, moi qui suis tombée si bas.

Le roi la fixait avec une douloureuse compassion. Au prix de tous les enchantements que cette femme lui avait prodigués, il eût voulu revenir sur le passé, car chaque instant de tête à tête ramenait les mêmes reproches.

— Ma bien aimée, mon adorée Catalina, reprit-il

affectueusement, où nous mènent ces cruelles récriminations? elles sont le ver rongeur d'une félicité parfaite, sans bornes. Les anges du ciel ont erré; ta chute, c'est celle d'un ange; tu te repens, là haut il y a un pardon.

— Oui, là haut, s'écrie Catalina avec un élan de foi confiante, Dieu aura pesé dans la même balance mes combats, mes fautes et mes remords; là, je le sens, tout est pitié pour la faiblesse, indulgence pour l'erreur. Aux pieds du Sauveur, une femme adultère comme moi a trouvé grâce et miséricorde. Mais ici-bas, on lui jette la pierre. Oh! qui me sauvera des jugements des hommes!

Les hommes, mon amie, reprend le roi, ne jugent point celle que le culte de son amant recouvre d'un voile inaccessible à la témérité de leur opinion. Tant que ton cœur battra contre le mien, tiens, aussi fort qu'à présent, leurs traits émoussés ne nous atteindront pas. Mais sois bonne à ton tour, ma Catalina chérie, n'assombris plus mes idées, ne glace pas d'effroi toutes mes facultés aimantes, concentrées en toi, en toi seule dans l'univers : m'entends-tu? m'écoutes-tu?

Elle entendait, elle écoutait, elle recueillait

chacune de ces paroles, brise parfumée qui venait rafraîchir la fièvre de remords dont elle était consumée. Pour redonner un peu de fraîcheur à cette plante trop tôt étiolée, il fallait la rosée des douces paroles de son amant. En attendant sa réponse, Alfonse la rapprochait de lui ; sa main passée autour de sa taille en embrassait presque le contour, tant cette taille était mince. Catalina reposait avec la sécurité de l'amour sur ce bras formidable aux autres, si tendrement protecteur pour elle, abîmant insensiblement ses anxiétés dans l'étreinte magique d'Alfonse. Tout-à-coup il la voit pâlir, étouffant un cri prêt à lui échapper.

— Catalina, s'écrie le roi alarmé, tu souffres ! et tu veux me le cacher.

Le désespoir qui bouleversa les traits de Catherine éperdue, révéla au roi une vérité écrasante que l'un ni l'autre n'osèrent envisager sous son terrible aspect. Alfonse cherchait en vain les paroles rassurantes dont il avait si bien le secret ; la conscience parlait seule en cet instant. Tous deux attérés, immobiles, ne se cherchaient plus, lorsqu'une voix argentine, suave, fit entendre de mélodieux accents. Le roi passa la main sur son front

soucieux comme pour en effacer la derniere angoisse, et une espèce de sourire effleura presque ses lèvres en apercevant l'objet qui produisait une aussi heureuse diversion.

C'était dona Marguerite de Hijar, élevée par l'infante dona Catalina et jouissant auprès d'elle de tous les priviléges d'une petite favorite passablement gâtée. L'amitié que lui portait le roi tenait à une cause qui honorait son caractère. Le père de cette jeune personne, don Gonzalvo de Hijar, avait péri au malheureux siége du château de Bonifacio en Corse, lors de la guerre désastreuse que don Alfonse y avait faite aux Gênois. A la date toujours fâcheuse d'un premier revers, se rattachait celle de la perte d'un de ses plus fermes soutiens dans le royaume d'Aragon, où l'esprit indépendant des municipalités l'envisageait lui-même comme un intrus. Don Gonzalvo, mortellement blessé d'un coup d'arbalète, n'avait guères eu le temps d'adresser un long discours au roi. Il ne laissait pas de fils et quittait la vie en brave, sans lui donner plus de regrets qu'elle n'en vaut. Seulement il lui était échappé de dire, comme pour satisfaire à la douleur d'Alfonse, qui réclamait sa dernière vo-

lonté : Je vous lègue ma fille, Sire! elle n'a ni père ni mère. Marguerite retrouva l'un et l'autre dans le roi, qui n'oublia jamais ni bienfait ni injure. A son retour, il s'était d'abord informé d'elle, et avait confié la garde de ses domaines, situés tous dans le royaume de Valence, à Alfonse Borgia, évêque de Valence, son homme de confiance, un des ingrats croissant à l'ombre de son trône comme le lierre embrasse le chêne, et finit par précipiter sa chute. Alfonse Borgia est le premier qui ait donné du lustre à ce nom honteux. Conseiller intime du roi d'Aragon, initié à tous ses secrets et son ami ; depuis, pape sous le nom de Calixte III, il se montra maintes fois opposé à son bienfaiteur et plus encore à son fils Ferdinand, dont il avait soigné l'enfance. Il commença la fortune de son neveu Lenzuoli, qui a stigmatisé ce nom de Borgia d'une tache indélébile. Lorsque l'infant Henri eut épousé dona Catalina, le roi forma le projet de placer sous sa protection Marguerite de Hijar. Il la retira lui-même du couvent de la Madona del Gloria et la présenta à sa belle-sœur à titre de présent de noces. L'Infante, très-jeune alors, s'attacha à Marguerite comme à une petite poupée, qui fut parée,

cajolée, gâtée à qui mieux mieux. Le roi prit à tâche de découvrir tout ce qui restait de la famille de Hijar, et une parente éloignée de ce nom vint occuper auprès de l'Infante la place de première dame d'honneur. Par courtoisie et habitude, Marguerite, en dehors de toute relation de famille, la nomma sa tante.

Ainsi, dona Marguerite apparaissait là fort à propos, nuage azuré succédant à l'orage, bannissant jusqu'à la terreur de son retour. Elle était jeune comme ses dix-sept ans, rosée comme sa robe toute rose, et belle surtout d'une fraîcheur répandant autour d'elle un très-grand éclat. Avec la confiance d'une favorite elle s'écria aussitôt, en apercevant le roi :

— Ah! vous voilà ici, sire! Je l'avais bien pensé, ils vous cherchent tous là-bas, de grands évènements sont advenus, dit-on.

Et le roi, n'attachant pas une importance extrême aux grands évènements annoncés par un tel messager, flottait entre le vague et la crainte à la suite de la souffrance subite de dona Catalina.

— Bien, continue Marguerite, en remarquant

que personne ne faisait attention à elle, je garde ma nouvelle pour moi et ne dirai rien.

Posant le doigt d'une très-petite main sur ses lèvres, elle garda un silence boudeur. Don Alfonse leva les yeux, il ne put que la trouver extrêmement jolie.

— Pardon, dona Marguerite, dit-il, vous pourriez attribuer ma distraction aux accents de votre voix. De quoi s'agitait-on au château?

Marguerite hocha la tête et ne répondit pas.

— J'imagine que vous voulez faire vos conditions, continua-t-il, et c'est juste, vous êtes l'offensée. Je vous rends dès aujourd'hui les terres de votre père.

Marguerite frappa gracieusement du pied en disant : Elles sont bien à moi.

— La grande maîtrise de l'ordre de Calatrava, ajoute le roi, souriant d'un sourire forcé, mais c'est après la longue vie de don Louis de Guzman.

— Je n'aime pas que l'on se moque de moi, reprit Marguerite.

— Eh bien! un baiser de l'archevêque de Tolède, à son arrivée ici.

Marguerite rit bien un peu, mais ne voulut rien dire.

— Comme elle est impatientente, dit enfin dona Catalina. Mon Dieu, Marguerite, ne voulez-vous pas en finir avec votre grande nouvelle?

Mais celle-ci, sachant le point précis jusqu'où elle pouvait passer l'impunité, déclara que les conditions du roi ne lui convenaient pas.

— Eh bien, reprend-il, encore une proposition, dona Marguerite, me permettez-vous de rompre une lance pour vous, à moins que vous ne me trouviez aussi vieux que l'archevêque de Tolède?

Une rougeur de plaisir illumina comme une auréole la charmante figure de Marguerite.

Je me rends, sire! s'écria-t-elle, écoutez-moi. La reine Jeanne de Naples est morte le 2 de février, dit-on. Don Antonio Caraffa est venu vous l'annoncer. Il a couru, vogué nuit et jour.

Alphonse jeta un grand cri et se précipita hors du bosquet.

Marguerite, très-étonnée à son tour, se rapprochait de l'Infante. La jeune fille impatiente et fantasque venait de faire place à un être plein de tendresse et d'inquiétude, tant la pâleur et l'an-

goisse de dona Catalina l'avaient douloureusement saisie. Elle s'assit près d'elle, ses regards la questionnèrent affectueusement. Ce n'est rien, rien du tout, disait l'Infante, en lui serrant convulsivement la main.

Pardon, Princesse, mais c'est beaucoup, et ce mal ne date pas d'aujourd'hui. J'observe depuis quelques semaines votre abattement et votre pâleur. Comment se fait-il que ma tante n'en ait pas été frappée? Tenez, en ce moment, vous voilà toute vermeille.

Marguerite, taisez-vous, je vous défends d'ajouter un mot de plus.

Non, je ne puis me taire, dussiez-vous me traiter plus durement encore. Je vous vois souffrir, vous contraindre. Comment voulez-vous que je n'en souffre pas.

C'est vous qui m'avez fait mal! imprudente Marguerite! il va donc partir.

Don Henri est parti depuis deux mois, reprend la jeune personne donnant au mot inconséquent de la Princesse une autre acception.

Marguerite s'était-elle trompée de bonne foi? ou bien sa délicatesse de femme venait-elle ins-

tinctivement au secours de l'Infante pour lui sauver une rougeur de plus. Trop agitée, hors d'état d'analyser les causes et les effets, dona Catilina la fixa en tressaillant, et retombant bientôt dans sa préoccupation habituelle, elle prit son bras et sortit du bosquet.

CHAPITRE II.

Francesca, i tuoi martiri
A lagrimar mi fanno tristo e pio.
Ma dimmi, al tempo de' dolci sospiri
A che, e come concedette amore
Che conosceste i dubbiosi desiri?
(Le Dante.)

Jeanne II, sœur du roi Ladislas, surnommée Jeanne *la Jeune*, par opposition à Jeanne l'Ancienne, petite-fille du roi Robert, et que l'on aurait tout aussi bien pu nommer Jeanne *la Folle*, venait de mourir, à l'âge de soixante-cinq ans, décrépite de corps et d'esprit. Son règne avait été

le règne honteux des amants. Deux d'entre eux payèrent de leur vie cette prostitution du vice à la folie. Caracioli, grand sénéchal, duc de Venose, comte d'Avellino, l'avait fait trembler pendant dix-huit ans sous le double ascendant de l'habitude et de la terreur. Une intrigue de sérail, dans cette cour qui en était l'image, fut ourdie par la Duchesse de Suessa, favorite de Jeanne contre le Grand Sénéchal. On désigna pour son assassinat le jour des noces de son fils. Caracioli venait de rentrer chez lui, lorsqu'un page de la reine vint précipitamment à sa porte, en disant que Jeanne, frappée d'un coup de sang, demandait à le voir. Bien que la ruse n'eût pas un grand mérite d'invention, Caracioli fut ouvrir, les conjurés s'élancent et le tuent sur son lit à coups d'épées et de haches. Là se renouvela ce spectacle, si fait pour consoler toutes les grandeurs déchues, ou reporter vers l'avenir les hommes qui l'envisagent au travers du mirage de la puissance et de la fortune, spectacle qui humilie davantage le cœur humain que ceux dont il insulte le malheur. Caracioli à titre de favori tout-puissant avait dû commettre plus d'une injustice, mais il n'est pas

qu'il n'eût protégé, obligé, fait quelque bien pendant un espace de dix-huit années. Personne ne prit à tâche de recouvrir le cadavre si cruellement martyrisé ; traîné à terre il gisait là, objet de honte et de risée, jouet de la foule, qui venait le contempler à loisir. Celle dont la main s'était plu à répandre sur lui tant de bienfaits, tant de caresses, la reine Jeanne signa avec la même bénignité les lettres d'abolition aux conjurés et permit à la populace de piller ses hôtels. Telle fut la dernière action éclatante de cette reine qui laisse un souvenir de dégoût, et vient clore la dynastie de meurtre et de sang de cette première maison d'Anjou, élevée sur les ruines de la brillante maison de Hohenstauffen.

Louis de Tarente, le plus dangereux rival qu'Alfonse eût à redouter, était mort en Calabre en y laissant une mémoire adorée. Jeanne, se rappelant les torts d'Alfonse d'Aragon à son égard, avait révoqué depuis longtemps sa première adoption, et appela par son testament René, duc d'Anjou, comte de Provence, frère de Louis, à la couronne de Naples. Mais à peine avait-elle rendu le dernier soupir, que Jean de Marzano,

duc de Suessa, expédia un courrier au roi d'Aragon, en l'engageant à faire valoir ses droits. Alfonse les fondait sur la première adoption de Jeanne, annulée par un caprice, mais dont il ne s'était jamais désisté. Il faisait sonner bien haut son titre antérieur, celui que Constance, fille de Manfred, avait transmis à la maison d'Aragon par son mariage avec don Pédro ; et c'est sur cette base, consolidée par les Vêpres Siciliennes, que la Sicile leur appartenait. Le gant de Conradin avait été relevé par sa maison, et, en voyant la valeur d'Alfonse, les peuples si poétiques de l'Italie ne pouvaient-ils pas imaginer qu'il avait retrouvé l'aigle du cimier de Manfred, égaré à la bataille de Bénévent, fâcheux augure dans ce funeste jour. Alfonse, fort de ces droits, se présentait dans la lice, prêt à combattre un rival, brave, loyal, romanesque, érudit comme lui, mais qui ne semblait pas né heureux. Pauvre Catalina ! elle avait donc une rivale, parée de tant de charmes, indépendamment d'une couronne. L'Italie, sacrifiée à l'amour, reprenait ses droits imprescriptibles sur l'imagination d'Alfonse dès que cette prise de possession offrit quelques chances

de réussite. Mais, tout en courant à sa conquête une arrière-pensée pleine de tendresse la rendait inséparable de Catalina. Il devait une couronne au fils de cette femme adorée; il la lui devait comme compensation des heures d'ennui qu'elle allait compter loin de lui. Oui, Alfonse savait aimer. Là reposait toute sa séduction; et l'aspect de sa belle-sœur avait été pour lui un de ces coups de foudre qui bouleversent toute une destinée. Marié au sortir de l'adolescence à sa parente presque enfant, dona Maria de Castille, il avait jusque-là réfléchi à très-peu de chose, moins encore à la sainteté des liens du mariage. Il faut l'isoler du progrès que la civilisation a fait faire aux mœurs depuis le xv^e^ siècle; et, avant de frapper d'une juste reprobation les torts qu'il eut envers la femme imposée à sa jeunesse, faisons la part de son époque et des exemples qui l'ont marquée. Au milieu de l'oubli scandaleux des engagements les plus sacrés, on voit prédominer encore le manque de foi en ménage, que les reines, pour la plupart, prenaient philosophiquement, parce que dans leur rang on n'apprécie pas assez le bonheur si doux du foyer domestique, faute d'en avoir jamais

goûté les jouissances. Agnès Sorel gouvernait la France de l'aveu de Marie d'Anjou et de son consentement. Philippe Visconti envoyait sa femme sur l'échafaud. L'empereur Sigismond enlevait celle d'autrui. Le duc de Bourgogne courait de belle en belle. Alfonse n'eut pas au moins le plus pénible des reproches à se faire ; il ne foula point aux pieds ce qu'il avait invoqué ; il ne désenchanta point ce qu'il avait charmé. Dona Maria ne put se plaindre qu'il eût changé, car une répulsion invincible le tint toujours éloigné d'elle. Avec de semblables données, ce fut folie à elle de s'attacher à lui, folie dont, au reste, elle seule porta la peine. Elle l'eût difficilement évitée. Alfonse était le plus beau des hommes, le plus brillant, le plus aimable. Ces dons, peu essentiels à un mari, firent précisément le malheur de dona Maria. La froideur opposée à ses épanchements aurait dû la désillusionner à tout jamais ; mais, passionnée comme une Espagnole, exigeante comme une reine, jeune, jolie, négligée, elle s'en prit à tout ce qu'Alfonse lui préféra dès le commencement. Peut-être un caprice d'homme, l'indifférence, une bonté soutenue, eussent ramené le roi ; mais dona

Maria n'était ni indifférente ni bonne, et son caractère contracta bientôt l'aigreur propre aux femmes qui ne sont pas aimées. Oh ! ce fut alors qu'Alfonse se prit à la fuir tout de bon. Il lui était plus aisé qu'à tout autre de rencontrer ailleurs beauté, égalité d'humeur ; aussi ne fut-il pas longtemps à les chercher. La guerre, l'adoption de Jeanne au trône de Naples, le tinrent longtemps éloigné de l'Espagne, et les nombreux écarts auxquels le climat, les mœurs de sérail chez la reine de Naples lui permirent de se livrer, le rendirent de plus en plus étranger à son pays, et complètement oublieux de sa femme. Ce fut comme qui dirait un réveil importun et fâcheux de se trouver enchaîné pour toujours, et encore dans une contrée si peu en harmonie avec l'essor que l'Italie venait d'imprimer à une intelligence native. Il fit la guerre à nouveaux frais ; il ne sut comment employer cette surabondance d'activité qui le dévorait. A cette époque son frère don Henri amena à la cour dona Catalina, et le premier regard de cette dernière révéla au roi qu'il n'avait jamais connu l'amour. La plus belle des belles, la plus enchanteresse des créatures qui eussent paré la terre,

Catalina apparut à ses yeux éblouis comme la lumière au sortir des ténèbres, où il l'avait vainement cherchée. Le calme, cette grâce si simple s'ignorant elle-même, lui donnaient l'ineffable attrait auquel toutes les volontés d'Alfonse demeurèrent soumises désormais. L'heureux possesseur d'une telle femme, l'infant don Henri, la regardait comme une propriété superflue, et la subordonnait à des projets remuants ou inquiets, qui au reste n'embrassaient pas un vaste rayon. Ce prince brouillon rattachait à la Castille le fil de ses petites intrigues, et y troubler le repos d'un cousin plein de bonhomie et de simplesse, le tourmenter dans ses entours, persécuter don Alvar de Lara, était l'objet constant des tracasseries qu'il suscitait sans cesse. Retenu captif en Castille, il dut sa délivrance au roi, qui le ramena à dona Catalina. Aucun geste, aucun mouvement de celle-ci ne décelèrent jamais qu'elle eût surpris le secret de la passion qu'elle inspirait; et cependant ne s'apercevait-elle pas que la fleur échappée de son sein était enlevée comme une relique, qu'on lui dérobait si souvent son mouchoir de poche, qu'on baisait la poussière que son pied avait laissée sur

l'herbe, l'empreinte que son bras imprimait aux coussins du divan. Ce mouchoir volé, elle le retrouvait parfois, et il lui semblait humide de pleurs ou de baisers. Que faisait-elle alors? Elle le rejetait bien loin d'elle, après l'avoir tordu avec désespoir, tant elle craignait qu'il ne lui communiquât une flamme qu'elle retrouvait aussitôt dans la pâleur de son malheureux amant. Pour fuir cet indice encore plus dangereux, Catherine courait dans son oratoire, et y restait des heures entières humblement prosternée, disant toujours : « Mère de mon Dieu, sauvez-moi d'Alfonse! » Et celui dont le sein aurait dû offrir à sa vertu un de ces asiles sacrés des anciens où l'on n'osait plus poursuivre un criminel, le sein d'un mari, sauvegarde naturelle de la femme, lui était fermé. Jamais une étroite pression ne lui avait fait sentir qu'elle devait y chercher son refuge.

La reine cependant allait, se plaignant toujours.

—Que n'imitez-vous votre sœur, lui disait sagement la reine mère, dona Léonor de Castille.

— L'infant don Henri est toujours par monts et par vaux; lui avons-nous surpris le plus petit murmure?

—Dona Catalina est un glaçon que rien ne fera fondre, répondait la reine.

Et ce glaçon ne fondait pas au soleil de la flamme de son amant, parce qu'elle combattait avec religion et bonne foi une inclination coupable. Le roi cessa de briller dans les tournois où il n'osait faire triompher son nom. Il chercha la guerre, les périls, pour lui arracher une larme ou un regret. Un seul désir le dominait, celui de la voir rouler dans l'abîme dont il avait toutefois sondé la profondeur.

Le bon ange de Catalina, appelé ailleurs, négligea-t-il un moment de la couvrir de ses ailes? Trop fière de sa résistance, osa-t-elle s'élever devant Dieu? qui jugea à propos de l'humilier par sa chute. Comment tous ses soutiens lui faillirent-ils à la fois? Quand finit-elle par succomber? Choses toujours ignorées, tant fut épais le voile qu'Alfonse étendit sur cette liaison. Ce fut le terme du calme intérieur dont Catalina avait joui au travers du peu de bonheur offert à sa jeunesse. Rien ne lui tint lieu de sa sainte innocence. Ses scrupules s'infiltrèrent dans son amour, vers rongeurs minant la beauté de la rose. C'est bien horrible chose que

ce scrupule, que ce remords, contre lesquels viennent se briser les affections les plus tendres. Alfonse frémit à la vue de ces tourments, qui plaçaient un enfer là où il rêva un paradis. Il comprit au moins qu'il lui avait enlevé le premier des biens, et mit tant d'amour sur ce front rougissant, qu'il parvint quelquefois à rendre moins saillant le pli de la honte ou de l'angoisse. Pendant les années qui précédèrent leur intimité, ses absences avaient été fréquentes ; mais depuis lors, soumis à tous les gestes de Catalina, il allait et venait au gré de ses désirs. S'il eut à se reprocher d'avoir gâté vingt-trois années de vertu, il y répandit avec profusion tous les prestiges de la passion. Toujours auprès d'elle, il la sauvait d'une solitude qui d'ordinaire la livrait à de cruels retours. Elle traduisait une pensée de son amant dans chaque action qui semblait ne pas se rapporter à elle ; sa volonté devenait le mobile de tous à leur insu. Aux heures où il la voyait avec le plus d'abandon, on le croyait à la chasse ou dans les montagnes. Il prenait sur son sommeil, sur sa santé, les instants consacrés habituellement au repos pour les donner à Catalina. S'ils eurent des

confidents, ils furent bien discrets, car jusqu'à nos jours un doute plane sur leur relation. Catalina était aussi entourée de ce dévouement, jadis héritage des princes, comme le trône qui le leur valait de père en fils. Les Espagnols passent pour le peuple le plus loyal, le plus discret, le moins futile ; ils n'honoraient pas les faiblesses de leurs princes, mais ils avaient soin de les cacher. Dona Antonia de Hijar voyait tout et se taisait, ne hasardant aucune réflexion intempestive, charmée au fond qu'on ne lui parlât de rien. Marguerite, jeune folle, occupée de parures, s'extasiait sur le pourpre plus ou moins foncé d'une grenade, poursuivait un papillon, tandis que le roi devisait d'amour avec sa belle-sœur. Chaque attention délicate d'Alfonse était naturellement attribuée à cette absence de bonheur domestique qu'on déplorait en général à l'égard de dona Catalina ; car, bonne, généreuse, résignée, elle inspirait une vive sympathie. L'œil de lynx de la haine eût surpris bien vite la tache qui ternissait son éclat ; mais le soin qu'elle prit de se faire des amis pour n'en point manquer au besoin, porta ses fruits. Ceux que l'assiduité du roi frappait en passant

l'avaient mise plus d'une fois sur le compte de dona Marguerite de Hijar, dont les attraits développés commençaient à appeler les soins de don Pédro d'Aragon, nommé par son frère même la *fleur de la chevalerie*. Le roi, très-familier avec elle, l'admirait tout haut, tandis qu'il l'adorait en silence; et dona Maria se plaignait aigrement à sa sœur de ce qu'elle appelait la coquetterie de sa favorite. L'imagination remplie d'Agnès Sorel, dont on parlait tant à cette époque, elle prétendait que les filles d'honneur portaient malheur aux reines, insinuant que don Henri pouvait se prévaloir de la familiarité avec laquelle on traite la jeune fille qui a grandi sous nos yeux; qu'on ferait bien d'éloigner Marguerite, et autres choses pareilles. L'infante, en dépit du grand intérêt qu'elle pouvait avoir de mettre Marguerite en jeu, ne balança pas à la justifier, en alléguant que l'habitude était le contre-poids du danger. La reine se calma ; l'infante en parla au roi sur le ton de la plaisanterie.

Bon ! dit-il, en riant, voilà une nouvelle inquiétude qui prend à dona Maria, dont, au reste, je suis flatté; c'est la première fois qu'elle m'ac-

corde du goût, car, par Notre-Dame del Pilar, dona Marguerite est plus que jolie.

Vous le lui répétez si souvent, que je me joindrai bientôt à la reine, reprit dona Catalina avec un faux air de gaîté.

Vous ! vous ! s'écria le roi : toute sa justification était dans l'expression dont cette parole était accompagnée. Pour une Espagnole dont les passions longtemps contenues venaient d'éclater avec tant de violence, c'était un bienfait qu'un amour aussi absolu, ne donnant lieu ni à la plainte, ni à l'anxiété. Mais, le jour de la grande nouvelle, retirée chez elle, l'infante attendit vainement jusqu'au soir. Elle appela, renvoya, rappela Marguerite, lorsque l'heure avancée n'eut point encore amené le roi. Pauvre Catalina ! c'était la première fois que ce chien mené en laisse par elle, échappait à sa domination, la première fois que l'attente la victimait de ses tortures. Marguerite chantait avec une de ces voix du midi, mélodieuse comme l'air de son climat; elle berçait les ennuis de la princesse, en explorant un immense répertoire de romances mauresques. Prenant sa guitare, et sympathisant avec tout, ses sons empruntèrent les

touches de son ame, car à dix-sept ans, cette ame est une onde pure, limpide, qui réfléchit l'éclat des cieux ou leurs orages. Elle s'occupait si tendrement de la princesse, que celle-ci, déplorant depuis sa chute l'absence de son ange gardien, remerciait intérieurement le ciel de le lui avoir rendu. Lorsque Marguerite était près d'elle, son souffle d'innocence répandait sur elle ses parfums.

Un léger bruit leur fit relever la tête : elles virent le roi, debout derrière Marguerite, l'écoutant chanter avec un vif plaisir. Il lui surprit un accent suave, mélancolique, très-peu en harmonie avec ce qu'il connaissait d'elle.

- - Qui vous a donc appris à aller au cœur en chantant ainsi, dit-il, en la fixant avec étonnement? Ces accents si touchants semblaient inspirés par l'amour.

— Toute espèce d'amour, reprit Marguerite : la princesse paraissait triste, je l'étais avec elle.

— Bonne petite Marguerite, reprit l'Infante, en l'attirant près d'elle !

— Bonne ! s'écria le roi d'un air de doute ; qu'il en soit ainsi, je ne veux pas, ce soir, me

brouiller avec elle. Dona Marguerite, je vous dois un beau coup de lance. A moins d'un guet-à-pens don Pedro, je tiendrai à bonheur de remplir ma promesse.

Marguerite leva les yeux sur le roi, qui craignit leur expression, tant ils parlaient à leur insu. Dona Catalina l'envoya dormir sur cette promesse.

Ils étaient seuls : néanmoins aucun d'eux n'osait rompre le silence. Alfonse se rapprocha, prit la main de dona Catalina, disant avec timidité : — Me pardonnes-tu, ma bien-aimée? J'ai tardé, ce soir; c'est ma première faute, tu dois pardonner.

— La reine Jeanne est donc véritablement morte?

— Sans nul doute; Carafa l'a vue expirer, la galère était prête, il s'est jeté dedans pour m'en apporter la première nouvelle, bon et fidèle serviteur, sûr de n'être jamais oublié. Catalina! ce royaume de plus m'avait été prédit par un astrologue, tu le sais, et cela à une époque où Jeanne mariée ne faisait pas prévoir une adoption. Cet espoir si brillant s'est présenté juste au moment où toi, toi, mon premier bien, venais de m'en offrir un mille fois plus cher. Il me faut Na-

ples à présent, et je l'aurai, j'en jure par toi. —

Et que m'importe Naples! je te perds!!

— Catalina, un mot de toi me fait rester ici à tes pieds. Mais ce royaume ne parle-t-il pas à ton ambition de mère? Oh! par grâce! ne te détourne pas! laisse-moi chérir à la fois une amante et la mère de mon unique enfant. Vois à combien de titres tu es adorée! Par pitié, Catalina, ne pleure pas, ne me gâte pas ce moment suprême! Ecoute seulement: si c'est une fille.... ta fille me serait si chère, que je voudrais l'élever assez haut pour la rendre digne d'un fils de France.

Catalina étouffait sous le poids des mouvements dont elle était agitée.

— Malheureux que je suis, continue Alfonse désespéré! malheureux au comble d'une félicité si longtemps, si ardemment désirée! Femme pleine de caprices, tu ne sens pas ce qui complète ta destinée, ta vocation, bonheur à donner, bonheur à doubler! J'y avais bien pensé, là, dans ce bosquet, tout mon être a frissonné en pressentant tes larmes; car, tu vois, douce amie, ajoute-t-il, en se rapprochant d'elle, comme pour expier sa vivacité précédente; vois-

tu ce que tu dois éprouver, passe auparavant par mon ame, la serre douloureusement, ou s'épanouit avec délices ! Catalina ! n'est-ce pas, ton fils sera roi?

Rayonnant à ses pieds, Alfonse éprouvait une joie dont elle recueillait le supplice, l'infamie ; aussi se mourait-elle de honte et de regret, et l'on appelle de semblables rapports, félicité ! amour !

L'un et l'autre venaient de traverser tout un cercle de passion et de délire, aucune pensée égarée ailleurs n'en avait troublé les transports; et, parvenus à son plus haut degré, ils se regardaient épouvantés d'eux-mêmes, imaginant confusément que le sacrifice eût valu la jouissance. Et qu'aurait-elle dit, elle, la femme égarée, mais bonne, aimante, la femme prise dans sa véritable acception, plaçant à fonds perdus son bonheur sur un moment d'ivresse, si cet amant eût changé, aimé ailleurs : toutes choses possibles, cauchemar présenté souvent à ses esprits agités ?

Alfonse fidèle la pressait sur un cœur qu'elle seule remplissait, et Catalina n'en partageait plus les émotions. S'arrachant d'auprès d'elle, il re-

passait avec douleur les incidents d'une liaison où tout était tourment. Catalina trembla à la seule idée de ce calcul dont toutes les chances pouvaient se tourner contre elle. Ayant perdu l'honneur, le brin de paille auquel il fallait s'accrocher à la suite d'un si funeste naufrage, son premier intérêt était la constance de son amant.

— Alfonse, dit-elle, enfin, après d'incroyables efforts pour se calmer, j'ai violé tous mes engagements, même celui de te rendre aussi heureux, aussi heureux, qu'un coupable oubli le permet ici-bas! Avoir sacrifié jusqu'à l'éternité, s'être vouée à damnation, et te faire souffrir, toi, mon bien-aimé! Tu n'entendras plus ce cri de remords, de désespoir, car, je ne le sens que trop, j'adorerai un fils né de toi! Alfonse, pardonne à ton tour!

— Fils ou fille, n'importe, ces gages de ta tendresse seront accueillis avec toute la mienne : ton fils, Catalina, je me plais à te le jurer, il sera roi; il ne mendiera point une élévation peu digne de nous deux, son lot sera de faire des heureux; je t'ai dû des extases célestes!

— Mais jure encore, Alfonse, que tu ne révéleras jamais le secret de sa naissance; ton nom lui

donnera bien assez de lustre parmi les hommes, je ne veux pas que le mien fasse baisser ses yeux.

Repose en paix sur la foi de mes promesses : je couvrirai sa naissance de tant de mystère, que tu seras honorée comme par le passé. Ton entourage est si discret, si bien choisi ! Tu t'éloigneras de la cour, aussi bien Marguerite se retire dans ses domaines, tu pourras choisir un de ses châteaux pour demeure, laisser une partie de tes gens dans ton marquisat de Villena, alléguer comme motif ta santé dont tu te plains parfois, pauvre amie, toi qui oses à peine proférer un mot de plainte ; tu auras Borgia pour aide et conseil.

— Où tendent ces arrangements, Alfonse ! ô mon Alfonse ! est-ce bien sérieusement que tu songes à partir ?

— Mais ne faut-il pas un diadème au fils que tu m'auras donné ?

— Un jour peut-être... plus tard... mais, à présent, est-ce bien le moment de m'abandonner? Et Catalina le retenait avec amour et désespoir.

— Tu me trompes, tu as déjà préparé ton départ, ajoutait-elle en gémissant.

— Bien loin de là, mes soins se sont bornés à

expédier mes ordres à don Raimond Perillos, commandant de la flotte catalane, afin de l'avoir prête au premier appel. Il faudrait gagner de vitessse les Français, attirer dans mon parti les nombreux partisans que la maison d'Anjou compte à Naples ; enfin aller aussitôt en Sicile épier de là tous les mouvements favorables ou contraires. Etre en Sicile, Catalina, c'est avoir un pied dans le royaume de Naples ; et quand je pense que c'est toi, toujours toi qui m'y conduis en quelque sorte...

Catalina répondit tristement :

— Il te sera plus facile de lui conquérir des royaumes que de détourner de dessus sa tête la malédiction du Seigneur, qui punit les pères dans les enfants jusqu'à la quatrième génération. Oh ! que c'est terrible une aussi longue malédiction du Très-Haut ; mais n'était-ce pas imposer aux parents le respect des devoirs dont les enfants porteront un jour la peine ou la récompense? L'idée de devenir mère me présente un nouvel avenir. Mon enfant maudit de Dieu à cause de mes péchés !

Et ce qui aurait dû flatter ou charmer dona

Catalina, retournait contre elle ses piqûres. Elle tomba dans une profonde rêverie qu'Alfonse n'osait interrompre, redoutant un nouvel orage. Catalina tressaillit : l'idée subite dont elle paraissait frappée illumina sa physionomie abattue.

— Alfonse, dit-elle, mon Alfonse, pour attirer sur cet enfant une seule goutte de bénédiction, séparez-vous de moi, allez en Italie..... — Hélas! en Italie, c'est si loin, si plein de périls. — Mon Dieu, du courage ! partez, rompez un commerce criminel. Si la Providence conduit vos pas, je vous reverrai encore. — Plus de projets !...

Et ce qui semblait à l'amante un cruel sacrifice devenait possible à la mère qui voulait que Dieu prît en pitié son enfant. Alfonse connaissait tout ce que Catherine conservait de beau et de bon au milieu de ses erreurs. Aucune noble inspiration ne l'étonnait de sa part. Satisfait qu'elle se fût prêtée à son départ avec moins de résistance qu'il ne s'y était attendu, et se promettant bien de triompher de la résolution qu'elle avait laissée entrevoir, Alfonse ne tenta pas de la combattre en ce moment, tant elle l'avait soumis à une déféren-

ce aveugle à chacune de ses volontés; prédestination de bonheur peu à la portée d'une femme fragile ; ne la lui envions pas trop , avons-nous sondé sa conscience bourrelée, les anxiétés que lui amenait la lumière du jour, qui pouvait déceler le caractère de son incessante rougeur? et savons-nous bien ce qui l'attend encore? Déjà l'Italie l'a emporté sur elle, l'Italie est si belle, c'est comme une infidélité.

CHAPITRE III

Un amour à la fois sans espoir et sans borne
Et qui même au bonheur surgit profond et morne.

(Victor Hugo.)

Pauvre Catalina ! dirons-nous encore, ses moments d'oubli touchaient à leur terme ; Alfonse devait donc la quitter ; il avait pu s'y résoudre. L'affreuse vérité venait de dessiller ses yeux longtemps fermés à ses tristes convictions, rien n'a

de durée ici-bas, moins encore une liaison coupable. Alors la femme passionnée avait d'horribles tentations, tant elle redoutait cette existence terne et pâle, que le reflet de l'amour ne colorerait plus. Dieu dans sa bonté infinie, ouvrait un nouvel asile à cette ame digne encore de lui, car la larme du repentir venait de la purifier, d'un repentir qui ne se bornait plus à des lamentations stériles, mais à la courageuse résolution de rompre un commerce criminel. Si je vis, pensa-t-elle, oh! ce sera comme une renaissance ; je détournerai jusqu'à ma pensée de tout ce qui l'a si longtemps agitée, occupée ; je serai une religieuse au milieu de ce monde dont je porterai à regret les chaînes. Et si j'allais mourir, si Dieu demandait ma vie si jeune en expiation du mal que j'ai commis, oh ! que sa volonté soit faite ; là-haut, Alfonse, je prierai pour toi ; ici-bas, comment l'aurais-je osé ? Je ne porterai pas ton enfant dans mes bras, je ne lui parlerai pas de toi, mais c'est de là que ma bénédiction pourra descendre sur lui !

Retirée dans son oratoire, ce champ d'asile des femmes contre tous les coups de la destinée, elle y passait des heures solitaires, accusant intérieure-

ment son amant de ne plus songer à elle. Catalina était injuste, car une inspiration d'amour le faisait courir à une conquête offrant tant de périls divers. Toute son ardeur guerrière venait de se réveiller au choc électrique présenté par l'Italie. Renaud s'arrachait précipitamment aux bras d'Armide, il effeuillait un peu ses couronnes de fleurs; mais c'est bien à elle seule qu'il voulait rapporter des lauriers. Un astrologue lui avait prédit autrefois (1) qu'il devrait à sa valeur un royaume de plus. L'adoption de Jeanne semblait avoir réalisé cette prophétie, que tous les dégoûts qui s'en étaient suivis, rejetaient au nombre des combinaisons manquées. Néanmoins l'ambitieux Alfonse ne perdait pas de vue le royaume de Naples, dont il avait goûté les douceurs. Roi-né, il eût préféré gouverner un pays où le parlement se pliait aux volontés des souverains, que d'entendre ce refrain si mal sonnant à ses fières oreilles : *Sinon, non.* L'Espagne, au siècle d'Alfonse, était la plus indépendante contrée de l'Europe, même à l'époque si rapprochée des fameux États-généraux de 1356, en France, qui auraient pu mettre sens dessus dessous, l'extension

(1) Historique.

que l'autorité royale y exerçait depuis Saint-Louis. Là, les communes comprimées dans leur élan, finirent par être opprimées à nouveaux frais, tandis qu'en Espagne elles concouraient à tous les actes d'administration politique, et jouissaient du bienfait des institutions municipales dans leur plus grande latitude. La Catalogne était une espèce de république, et chacune de ces cités pouvait mettre en avant des *fueros* si étendus, qu'on ne s'étonne plus qu'elle ait été la dernière à lutter avec les princes de la maison d'Autriche, pour conserver des priviléges devenus imprescriptibles par cette durée de possession. La distinction des nobles et des serf a été non-seulement moins marquée en Espagne que partout ailleurs, mais n'y a presque pas existé; chacun s'y croyait noble comme le roi, parce que tous les vieux chrétiens réfugiés dans les montagnes avec D. Pélage, avaient reculé en commun les bornes de son empire, et disputé aux Maures chaque pouce de terrain. On peut leur appliquer ce que Jeanne d'Arc disait de sa lance, au couronnement du roi à Rheims : *ayant été à la peine, il était juste qu'ils fussent à honneur.* Peut-être la généreuse participation de tous à la déli-

vrance du pays, leur a-t-elle donné ce sentiment de leur valeur individuelle, se faisant jour au travers des haillons de la misère et de la malpropreté, quelque part où ils aient porté leurs pas. Le capitaine Basil-Hall, qui a vu tant d'Espagnols dans l'ancien et le nouveau Monde, a retrouvé partout la même dignité accompagnant le dénuement ou l'infortune ; cachet distinctif, empreinte de race que les siècles n'effacent pas. Alfonse avait le tort de ne pas comprendre son pays; il préférait l'Italie, sa civilisation, ses arts naissants, les richesses de son sol, celles que le commerce mettait à sa portée. Aussi tous ses vœux tendaient à y rester ; vœux d'homme inquiet, gâté par la fortune, pour qui l'horizon a des limites trop étroites. Le sort les exauça, mais au prix de combien de malheurs! Il fit régner son fils, il l'avait tant voulu, et cette persévérance de volonté couvrit l'Italie de sang et de deuil, et décida la catastrophe horrible de sa race. L'homme doit-il vouloir ?

Le roi de Navarre frère d'Alfonse, se rendit auprès de lui, pour se concerter ensemble, décidé à le suivre dans son expédition qui comblait les plus vifs désirs de D. Pédro d'Aragon, le plus jeune d'entre eux, et qui promettait un des plus habiles capitaines que

l'Espagne eût produits. Malgré la haine locale qui séparait les Maures et les Chrétiens, ils s'étaient tant donné tour à tour tant de preuves de courage que leurs guerriers respectifs inspiraient le même enthousiasme. Si les Maures avaient honoré D. Rodrigue du titre de Cid, leur Almanzor était chanté par toutes les bouches vermeilles de la Castille et de l'Aragon, et D. Pédro paraissait moulé sur ce type de perfections chevaleresques. En le voyant si éclatant de valeur, on rêvait qu'il porterait la gloire du nom espagnol au-delà des colonnes d'Hercule. Naples lui gardait un tombeau.

Une sorte de convention tacite avait banni à jamais de D. Henri des entretiens intimes du roi avec Catalina, s'il échappait à leurs lèvres, c'était seulement comme cri de reproche et de remords. Le même sentiment de pudeur empêcha qu'il en fût question au moment où son absence hors de l'Espagne allait mettre plus que jamais à couvert l'honneur de sa femme; car au premier bruit de guerre, don Henri renonça au triomphe facile des inimitiés domestiques auxquelles, grâce à lui, la Castille se trouvait en proie, et écrivit à son frère qu'il irait se joindre à l'expédition de Naples. Ca-

talina frissonna de terreur à l'idée de se rencontrer face à face avec ce mari outragé de la manière la plus sanglante, et si éloigné de s'en douter. Mais elle ! elle ! oh ! comment soutenir ses regards ? Elle se sentait si humble à son approche, que l'éloignement qu'il lui inspirait prit un caractère de respect et de déférence. Malheureusement rien n'atténue les torts de la femme adultère, et j'ai le courage de la stigmatiser de ce nom, tant les équivalents me paraissent des *couvre-feux* dangereux. Une douloureuse pitié est le seul sentiment auquel elle puisse en appeler ; celle-là lui était acquise de la part des personnes indulgentes qui voulaient bien sonder la triste vie de cette princesse. Arrachée aux mains de son frère, par les factions de la Castille, remise à don Henri, non comme gage d'amour, mais garant de ses possessions en ce pays, protestant par de longs gémissements contre cette violence, et finissant par l'abnégation du bonheur qu'on appelle résignation ; dévorant ses larmes, traînée de château en château, épouse de l'ennemi-né de son frère, du perturbateur de sa douce Castille, elle ne recouvrait une espèce de calme et de bien-être qu'au moment où Alfonse

la place à Sarragosse entre sa mère et sa sœur, et étend sur elle sa bienfaisante et néanmoins si dangereuse influence. Eh bien ! cette belle partie de la carrière de dona Catalina ne comptait plus, car tous les sacrifices faits aux devoirs étaient anéantis par sa conduite actuelle. Heureusement, don Henri ne s'arrêta pas longtemps à Medina del Campo, car en général il ne se fixait nulle part, et des lettres qu'il reçut de Valence le portèrent à y précéder le roi. Le messager de ces dépêches était un enfant de quatorze ans, don Inigo de Guevara, petit-fils du fameux connétable don Ruy Lopez d'Avalos.

C'est le neveu de dona Constance, dit don Henri en le présentant à la reine Léonor au moment où toute la cour s'y trouvait réunie. Ne trouvez-vous pas, ma mère, qu'il rappelle beaucoup votre ancienne favorite ?

Dona Léonor releva affectueusement Inigo d'Avalos qui venait de plier le genou devant elle.

Il a bien quelque chose de la charmante physionomie de dona Constance, dit-elle : comment a-t-on pu se résoudre à s'en séparer et à nous l'envoyer si jeune ?

— Pas si jeune, madame, j'aurai bientôt 15 ans. Ma grand-mère insistait un peu que je restasse, mais ma tante répétait toujours qu'on ne saurait mettre trop tôt en pratique les notions du devoir, que c'en était un de répondre au cri de guerre projeté par son pays.

—Son pays ! reprit don Henri, elle a bien franchement adopté l'Aragon ! voilà les femmes comme je les aime, poussant sur chaque terrain.

Cette phrase renfermait une allusion assez directe aux regrets incessants de dona Catalina par rapport à la Castille. Don Alphonse se hâta de dire:

— Une Spartiate que la vice-reine de Valence ! allons! seigneur don Antonio, ajouta t-il en s'adressant à une homme très grave, portant un bonnet de docteur, trouvez-moi une comparaison digne d'elle.

—Dona Constance n'a jamais lu que dans son livre d'heures, répondit avec une espèce d'indignation le savant Beccadelli.

—Peste soit du pédant! pensa intérieurement don Pédro qu'il ennuyait mortellement. C'est à nous autres, reprit-il gaiment, qu'il appartient de juger dona Constance. Je crois en vérité que la reine

ma mère m'eût permis de perdre la tête pour elle.

— Assurément, mon pauvre enfant, cela aurait fait une passion malheureuse.

—Malheureuse ! dit don Pédro piqué, pourquoi absolument ainsi ?

— Mais, ajouta le roi, y avez-vous bien songé? une passion malheureuse est peut-être celle à laquelle on reste le plus longtemps fidèle ; c'est la mienne pour dona Constance; je l'ai établie; vous rappelez-vous, ma mère, de ses noces à Valence, si brillantes, d'elle, plus brillante encore; il y a eu de la générosité à lui donner un intérieur si heureux, mais je n'ai pas là perdu ma journée.

— Don Alfonse, reprit la reine sa femme, d'un ton assez doux pour ne point choquer par son intention, don Alfonse a-t-il besoin d'être rassuré ? dona Constance a fait deux parts de ses affections. On dit toujours en parlant d'elle : Elle adore le roi.

— J'eusse préféré qu'on eût dit: Elle adore don Alfonse, répondit séchement le roi. Allons, venez ici, petit garçon, ne vous laissez pas gâter par les dames ; c'est en Italie que vous gagnerez vos éperons, et s'il plaît à Dieu et à monseigneur St Jacques, tout ce qui porte le nom d'Avalos trouvera à y

planter son gonfanon. Le roi tint parole (1).

Mon frère, mon cher frère, s'écria don Henri facilement impressionné, que Dieu vous entende, vous qui payez ainsi mes vieilles dettes; ils ont souffert par moi, et je ne puis rien faire pour eux. A grand-peine ai-je obtenu que la mémoire du bon connétable fût réhabilitée. Quant à ses biens, ils ont passé de Pilate à Hérode, c'est un dédale, plus de restitution.

N'importe, dit don Alfonse, don Inigo d'Avalos, son frère, et ce petit garçon gagneront leurs domaines à la pointe de leur épée. Quant à dona Constance, nous l'avons faite assez grande dame, et n'y avons nul regret.

L'infante dona Catalina retint long-temps Inigo de Guevara près de sa chaise, le questionnant avec tendresse sur sa tante, Constance d'Avalos, fille de ce connétable qui avait décidé de ses infortunes en lui faisant épouser don Henri, et dont les intrigues en faveur de ce dernier avaient valu à lui-même la captivité, une injuste diffamation, un éternel exil, et la confiscation de ses domaines,

(1) De là date l'établissement des marquis d'Avalos à Naples.

dont une foule de familles se trouvèrent enrichies. Il mourut à Valence, comblé des bienfaits de don Alfonse, qui les étendit sur tous les siens. Profitant du bénéfice de *dénaturalisation* (que les lois de l'Espagne accordent aux sujets mécontents), ils restèrent tous en Aragon. Alfonse fit épouser Constance d'Avalos à Louis Massa, jeune seigneur d'une naissance très illustre et possédant de très grands biens. Il fit les frais de l'établissement de la jeune orpheline, et même la reine Léonor assista à ses noces. Toutes les affaires du royaume de Valence ressortaient de don Louis, et le pouvoir qu'il y exerçait au nom de don Alphonse lui valut le titre de vice-roi qu'on lui donnait par courtoisie. Dona Constance voua au roi un de ces attachements fidèles, appuyés sur la base immuable des principes. Sa douce influence de femme s'infiltrant partout, mit aux pieds de don Alfonse mari, famille, et entouré de vassaux hautains ou rebelles, il venait se reposer de ses inquiétudes soucieuses près de dona Constance. Bien différent des autres monarques, il n'eut point le tort de dédaigner les amis aussi en eut-il beaucoup dans le cours de sa vie.

L'accueil qu'il faisait au neveu de dona Constance

se ressentait du charme des affections relatives ; mais le souhait ardent manifesté chaque jour de les concentrer sur un fils y entrait pour beaucoup. Voyant le jeune Guevara caressé par sa mère et dona Catalina, il éprouva un mélange de plaisir et de peine, et lui dit de manière à n'être entendu de personne :

— Un fils, comme celui-là né de toi, ma bien-aimée, et je suis aux cieux !

— Puissé-je te le donner au prix de ma vie! répliqua Catalina avec cet élan de désir si souvent réalisé.

Et le roi qu'on croyait parti passait auprès d'elle les heures de la dernière nuit qui les réunissait encore. Catalina, résignée à l'inévitable, chaste comme la jeune fille qui ose aimer pour la première fois, pour détourner de cet amant prêt à porter les foudres du ciel, agonisait intérieurement en comptant aux mouvements accélérés de son pouls chaque minute écoulée. Se séparer ! mon Dieu ! se séparer ! a-t-on jamais assez réfléchi à tout ce qu'une séparation comporte de souffrances ? votre amant meurt, eh bien! s'il en est digne ou non, vous le cherchez là haut ! il n'est pas que

vous n'y ayez des objets regrettés et chéris auxquels vous l'associez. Mais il part; il vous quitte donc; il a eu ce courage, il ne s'est pas brisé la tête contre la pierre pour mourir au moins près de vous. Se séparer! après s'être continuellement vu, continuellement aimé. C'est donc si souvent, c'est presque toujours la chance de ne pas se revoir ici-bas. C'est la chance de l'oubli, de l'infidélité, c'est celle du malheur sous toutes ses formes. Mille fois mieux mourir que de se séparer! Ce fil de relation intime, une fois brisé, tenait à mille choses que l'on ne retrouve plus. Car tout en admettant que l'on se rapprochât un jour, est-ce toujours un beau jour? Comment combler ce vide de tous les instants séparément occupés?

Au moins cette nuit Catalina ne songeait pas à la fragilité des liaisons coupables. Elle lisait dans les yeux abattus de son amant un amour si passionné qu'elle osait se confier à la constance qu'il lui jurait sans cesse. Toute au présent, qui avait bien assez de douleurs, pourquoi aurait-elle évoqué les sombres images de l'avenir? Elle eût voulu éterniser les instants fugitifs qui précédaient le dernier adieu, ces instants où tout est d'un si mé-

lancolique bonheur, pierres précieuses semées sur les cailloux de la vie.

Le jour luit, la dernière minute touche à sa fin. Alfonse est encore aux pieds de Catalina. Elle pose ses lèvres violacées sur un front décoloré, et puise dans la fermeté de ses résolutions le courage de le bénir. Alfonse se relève, il ne detourne plus la tête, qui sait? peut-être fût-il resté? Catalina a la force d'arrêter un cri d'agonie, lève les yeux... il n'y est plus. Tout est fini... Catalina ne meurt pas, elle a beaucoup à expier.

CHAPITRE IV.

Alfonse *le Magnanime* mérita sur tout ce jour-là, le nom qui le distingue dans l'histoire.

M. DES ISMONDI.

Afin de ne point appeler l'attention sur un départ qui suivait d'aussi près celui du roi, l'infante demeura encore quelque temps à Medina-del-Campo, et sa tristesse fondit ses nuances dans celle qui absorbait la reine-mère au départ de ses quatre fils.

Si elle applaudissait à la parfaite intelligence qui les faisait agir de concert, comme les branches du chêne agitées dans le même sens, la viduité précoce de ses deux belles-filles, l'absence de toute harmonie domestique, donnaient une teinte bien sombre à ses réflexions. Toutes ces alliances de famille, si naturellement propres à resserrer les liens du mariage, n'avaient point amené le résultat qu'en attendait la sagesse du défunt roi Ferdinand: c'étaient des affections déplacées ; chacun s'y sentait mal à l'aise. Don Alphonse le premier en avait secoué le joug, et plus d'une fois la question de divorce fut mise sur le tapis. Aussi dona Maria préférait le savoir loin, que de se voir prodiguer négligence et oubli au milieu de la cour, où une telle conduite la discréditait excessivement. —En l'absence de don Alfonse, ses prérogatives de reine régnante haussaient toujours, dona Léonor ne les lui disputait nullement parceque vouée à la piété et à la solitude à Medina-del-Campo, elle était charmée de ce que dona Maria se contentait de la fumée d'un bonheur dont la réalité lui échappait sans retour.—Ce mirage de royauté, ancré sur un fonds d'égoïsme, l'avait détachée de son pays natal,

de son frère, tandis que dona Catalina aimait tendrement l'un et l'autre. La différence de l'âge, du caractère des deux sœurs, le mystère qui recélait dona Catalina ne les rendait guère intimes, et dona Maria vit dépérir l'infante, puis quitter la cour, sans manifester une inquiétude qu'elle n'éprouvait pas. La reine Léonor n'essaya pas de la retenir, peut-être son œil de mère voyait plus clair dans ses rapports; au moins les recouvrit-elle du silence le plus profond.

Dona Catalina ne conserva que sa chère nourrice castillane, dona Marcella; une autre des femmes de son pays, nommée dona Garcia, un aumônier, des valets et des femmes toujours tenus à distance, et renvoya tout le reste. Le roi, avant son départ, eut soin de mettre au courant de tout dona Antonia de Hijar. Aux ménagements si délicats de cette dame vis-à-vis d'une maîtresse déchue, l'infante vit bien que l'indulgence des bonnes âmes ne lui faillirait pas. Bien qu'il fût embarrassant pour toutes deux d'aborder un semblable sujet, la pauvre princesse, en rougissant beaucoup, demanda ce que l'on ferait de Marguerite. Là commençait la dure punition de dona Catalina.

— Mais, répliqua dona Antonia, fort rouge à son tour et torturant sa fraise gommée, dona Marguerite de Hijar est une petite fille qui ne comprend rien à rien.

Après cet échange de paroles, il ne fut plus question de rien qui y eût rapport, et dona Catalina épuisa dans une solitude absolue l'amertume des souvenirs. Alors, plus que jamais, Marguerite de Hijar s'offrit à elle comme un de ces bienfaits de la destinée qu'elle n'a mélangé d'aucun déplaisir. La solitude mit en relief tout ce qu'il y avait d'inépuisable dans le cœur de cette jeune personne, où Catalina trouva la source des plus aimables sentiments. Le monde les voile ou les ternit d'ordinaire; car il les dédaigne ou les méconnaît; ce sont des teintes si fines, si délicates, qu'elles demandent, pour être saisies, à se placer dans un jour qui leur soit favorable.

Tant que le roi fut en Sicile, une correspondance aussi active que le permettaient les communications d'alors, charma les ennuis de dona Catalina. Don Alfonse l'entretenait de toutes ses opérations, du succès qu'il devait attendre de la captivité de René d'Anjou, retenu en Bourgogne

depuis la bataille de Bugneville ; et comme on fait mal ses affaires du fond d'une prison, chaque jour de nouveaux partisans se déclaraient en sa faveur. Les Napolitains semblaient portés pour René d'Anjou : une régence provisoire, composée de seize seigneurs et de vingt députés tirés de la noblesse et du peuple, attendait un roi. Alphonse avait mis dans ses intérêts Jean-Antoine de Marzano, duc de Suessa, Christophe Cajétan, comte de Fondi, et Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente. Le premier avait arboré à Capoue les étendards d'Aragon, et les deux autres venaient de faire prendre les armes aux Abruzzes.

Don Pédro resta en Sicile, veillant à l'équipement d'une puissante flotte, et l'œil fixé sur les événements. Le roi s'embarqua à Messine avec ses deux frères, le roi de Navarre et l'infant don Henri, décidé à assiéger Gaëte par terre et par mer. L'armée de terre était commandée par le prince de Tarente, et composée de troupes napolitaines(1). Si Alfonse eût réussi à s'en emparer, il eût assuré la communication de Capoue avec la Sicile,

(1) Historique, M. de Sismondi. — *Marana*.

et fermé le chemin de Naples aux Français. Il se saisit heureusement de la montagne d'Orlando, une des deux montagnes qui dominent la ville, qui s'étend de l'une à l'autre dans la vallée qui les sépare, sur un promontoire avancé dans la mer; des rochers presque à pic en supportent les murailles, et une langue de terre basse unit seule la montagne au continent. Gaëte, une des fameuses républiques grecques de la Campanie, si florissantes aux premiers siècles du moyen-âge, et à qui nous devons tant de découvertes, voyait son ancienne gloire rouler dans la poussière du passé, tout en jouissant d'une grande extension de commerce, grâces à son port, l'un des meilleurs et des plus renommés de la Méditerranée. Les Génois, ces trafiquants de l'Europe, s'y trouvaient en grand nombre, vu les maisons de commerce qu'ils y avaient établies. Les Gaëtans, n'attendant aucun secours de leurs compatriotes par ces temps de troubles et de divisions, hors d'état de repousser les Aragonais avec leurs seules forces, avaient mis leur ville en dépôt aux mains des Génois, jusqu'à ce qu'on eût avisé au choix d'un roi qui réunirait tout le pays sous une seule puissance. François

Spinola, noble génois, fut choisi pour commandant de la ville et de la garnison génoise qui occupait Gaëte ; et Ottolino Zoppo, secrétaire du duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, lui était adjoint avec des troupes milanaises. Bientôt l'étendard aragonais vint flotter au sommet des tours qui dominent la montagne ; ce fut le signe précurseur de la terreur dont furent saisis les habitants de Gaëte; mais soutenus par les Génois, qui y avaient accumulé d'immenses richesses, ils se trouvaient à la discrétion de leurs hôtes protecteurs.

Rien ne rebutait Alfonse; une force nouvelle l'animait, un autre monde se déroulait devant lui dans cette sphère d'activité et de dangers. Réveillé d'une honteuse léthargie qui avait engourdi ses facultés morales, il les retrempait en entendant siffler et tomber autour de lui les traits des arbalétriers génois. Tandis que Catalina se consumait d'amour et de regret, l'homme courait les oublier sur le champ de bataille, et le fort et le faible reprenaient ainsi leur véritable caractère ; car si cet empire de femme eût duré, Alfonse perdait la puissante énergie qui devait tant oser.

Croyons néanmoins que sa charmante image

vint émouvoir tous ses sens au spectacle horrible que la guerre présente si souvent dans toute sa nudité. Gaëte, assiégée depuis le mois de mai, saison la moins propice aux substances qu'on tire des campagnes, affamée par le nombre de paysans qui s'y étaient retirés, commençait à éprouver les horreurs de la famine. Spinola tint conseil, et comme dans de pareils cas l'égoïsme et l'intérêt personnel font taire l'humanité, on conclut unanimement de faire sortir hors de la ville toutes les bouches inutiles, c'est-à-dire des vieillards, des femmes et des enfants, décidé comme l'était François Spinola à se défendre avec le reste jusqu'à la dernière extrémité. Le jour commençait à peine à poindre, que cette barbare exécution eut lieu, et que les portes de la ville se refermèrent sur une foule de malheureux qui laissaient dans ces murs leurs biens, les os de leurs pères, des affections de l'enfance ou des liens de famille. Et perdre ainsi tout, tout à la fois ! aller mendier l'humanité d'un vainqueur irrité, quand des concitoyens les rejetaient comme des parias bien loin d'eux ! L'air était rempli de leurs cris perçants, car la plupart de *ces bouches inutiles* se composait de mères,

portant des enfants à la mamelle, ou guidant des vieillards dont ce coup n'était pas de nature à réparer les forces défaillantes. Des sons lugubres et confus parvinrent jusqu'à la tente où Alfonse goûtait quelques instants de repos, et le firent involontairement tressaillir. Il prête l'oreille et ne distingue clairement que l'accent du malheur, dont le retentissement ne lui est pas étranger. Il s'apprêtait à sortir hors de sa tente, lorsque don Juan et le duc de Suessa se présentent à sa porte, demandant à être admis.

— Gaëte agonise, sire ! s'écria le duc; François Spinola nous rejette le tiers de sa population ; ils en sont réduits à manger la semelle de leurs souliers, à en juger par les traits hâves et amaigris de cette procession de squelettes. Victoire, sire ! Gaëte est à nous !

— A un bien triste prix, seigneur duc, reprit don Juan. Et moi aussi, j'ai fait la guerre, je n'ai pas un cœur de femmelette, et par St. Jacques de Compostelle, tenez, il est si serré que je n'avalerai pas une bouchée de toute la journée.

Quiconque eût bien observé le duc de Marzano, eût saisi le sourire imperceptible qui voltigea au-

tour de ses lèvres minces et serrées. Avant qu'il eût émis sa réponse, la tente du roi s'était remplie de ses courtisans et de ses conseillers tant italiens qu'aragonais.

Le roi les interrogeait l'un après l'autre du regard.

— Sire, dit don Diègue Gomez de Sandoval, comte de Castro, Gaëte est en ce moment pour vous la clé de Naples. Il vous importe de la tenir entre vos mains avant l'arrivée des Français, jamais moment ne fut plus opportun. En renvoyant ces gens dans la ville, vous la prenez par famine; c'est le code de la guerre; celui du chrétien est bien différent.

—Et mon frère est chrétien ! s'écria don Henri, qui venait de heurter un corps expirant.

Le roi d'Aragon gardait toujours le silence; quoique chrétien, il était roi, et il touchait au rêve caressé de toute sa vie.

— Eh quoi ! dit le prince de Tarente, ce tas de chiens affamés mérite-t-il d'être l'objet d'une si longue discussion ? Si je ne craignais qu'ils n'empestassent l'air, on pourrait les faire crever entre

le camp et la ville ; ainsi fit César, et il prit Alésia, bien qu'il combattit Vircingétorix.

— Prince, ce sont vos compatriotes, reprit gravement don Inigo d'Avalos ; entre vous et eux il y a patrie commune, langue, usages.

— Ce sont des Angevins, s'écrie le prince de Tarente, nous tenons pour Aragon.

— Oh ! les guerres civiles ! pensa tout haut le comte de Castro, qui n'avait fait que cela depuis qu'il était au monde.

Le roi recueillit encore quelques opinions individuelles, et prenant le bras du prince de Tarente, il sortit de sa tente accompagné de tous.

Comme il était connu des Gaëtans, ils poussèrent vers lui un cri unanime, en demandant miséricorde. Les uns se prosternèrent le front contre terre ; les autres, n'attendant rien d'un vainqueur, le contemplaient fixes et immobiles, d'un œil hagard, que la faim faisait briller d'une flamme livide. Des enfants, dans le bonheur de l'ignorance, grimpaient sur les arbres et en arrachaient le fruit non mûr pour apaiser leur appétit dévorant. Alfonse disait depuis, que cette terreur sans espoir, cette mort que ces gens sentaient venir à pas

lents, lui avaient offert l'image de la désolation du déluge. Une larme, mais personne ne la vit, sillonna rapidement sa joue ; l'humanité venait de triompher. Cette larme était plus belle devant les hommes, que la plus belle perle de ses six couronnes ; plus pure, devant Dieu, que la larme si fraîche de la jeune fille des Espagnes qui l'aimait en secret.

— Oh ! prince, s'écrie Alfonse, d'un accent plein d'émotion, en serrant fortement le bras de Jean-Antoine Orsini, infligerons-nous à cette population, déjà si malheureuse, l'horrible supplice du comte Agolino ? *J'aime mieux ne pas prendre la ville que de manquer d'humanité* (1).

Ces mots furent entendus et recueillis avec transport ; toute distinction d'amis ou d'ennemis cessa dès-lors. La flamme de la charité vint embraser les âmes, son parfum monta droit au Ciel ; vivres, vêtements, furent prodigués aux misérables qui n'attendaient que la mort, et on leur accorda la permission de se retirer où bon leur semblerait.

— OEuvre de chevalier, mais pas de souverain, s'écria François Spinola, qui, du haut des murs, observait tout ce qui se passait. Rassurez-vous,

(1) Historique.

mes bons Gaëtans, jamais Alfonse d'Aragon ne régnera à Naples.

Et le Seigneur, au haut des cieux, se moquant de la vanité de François Spinola, venait de prononcer, à cette même heure :

Qu'Alfonse d'Aragon serait le roi chéri et respecté de Naples.

CHAPITRE V.

Tout est perdu fors l'honneur.

Les partisans italiens de don Alfonse virent la perte de Naples dans celle de Gaëte; car en général les partisans sont difficiles à contenter, et le roi d'Aragon se trouvait réduit à les ménager tous. Et néanmoins ils se trompaient, le bien rétribué

quelquefois tard n'est jamais perdu. La générosité d'Alfonse lui gagna plus d'amis qu'elle ne lui en avait aliéné; et s'il en eût été autrement, si les hommes ne lui en eussent tenu compte, peu de rois ce jour-là goûtèrent le doux repos qu'il trouva sur sa couche.

Les Génois, parmi lesquels tout était désaccord, depuis que deux factions se partageaient le pays, celle des francs républicains et celle qui les retenait dans la dépendance de Philippe, les Génois, dis-je, se décidèrent à envoyer des secours à leurs compatriotes, assiégés dans Gaëte par d'anciens ennemis qu'ils retrouvaient sur toutes les mers, prêts à les combattre. Cette flotte était composée de treize vaisseaux, deux galères, une galiote, montée par deux mille quatre cents soldats, portant des armes, des vivres et toutes sortes de munitions. Blaise des Assereto, marin distingué de l'ordre populaire, qui de simple rameur était monté si haut, en avait le commandement. Alfonse fut averti de son approche d'une singulière manière: un homme demanda à parler directement au roi, et sa requête ne se ressentait ni du ton obséquieux de l'espion, ni du ton humblement inquiet du

solliciteur. Le plus accessible des monarques de la chrétienté, Alfonse, qui se promena depuis sans gardes dans une ville conquise, disant ce mot charmant si digne d'être cité : *Que peut craindre un père qui se promène au milieu de ses enfants* (1)? admettait indifféremment à son audience ceux qui en sollicitaient la faveur. L'Italien désira l'entretenir sans témoins ; le roi y consentit encore ; et comme il tenait à se concilier les esprits dans ce pays, il l'accueillit avec sa gracieuseté accoutumée.

— Je viens de la part de l'illustrissime duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, répondit l'étranger à l'interrogation du roi.

— Nos cartes sont un peu brouillées de ce côté, reprit don Alfonse; néanmoins je ne puis me faire à l'idée que nous soyons ennemis.

— L'illustrissime duc ne l'est pas, sire, je puis vous en convaincre tout à l'heure.

— Avez-vous des lettres de créance ?

— La nature de mes communications ne les admettait pas. Je suis chargé de vous rendre compte, sire, de la force navale des Génois ; c'est un avis d'ami.

(1) Historique.

— Mais les Génois sont les sujets du duc de Milan ; ils me combattront à l'ombre de son drapeau.

— Vous le voyez flotter tout de même sur les murs de Gaëte; néanmoins le duc n'a pas approuvé tout à fait votre conduite vis-à-vis d'eux, si j'ose vous le dire, sire !

— Osez toujours, reprit gaiement le roi, je commence à croire que vous m'êtes vraiment dépêché par le duc.

Pour l'en convaincre davantage, l'homme, avec une sagacité remarquable, lui déroula le plan d'attaque des Génois, et marqua l'instant précis auquel la flotte mettrait à la voile, comme devant être le trente juillet, ce qui fixait son arrivée au quatre ou cinq août, et entra dans d'autres détails beaucoup plus importants.

Libéral comme son défunt père, ou son modèle Alexandre le grand, Alfonse se sentait seulement riche de ce qu'il avait donné, et voulut faire de grandes largesses à cet homme. L'autre réclama sa parole royale de tenir la négociation secrète, sauf l'usage qu'il en devait faire, et refusant obsti-

nément toute espèce de dons, on le vit partir sans retard.

Or, qui le duc de Milan cherchait-il à tromper? Etait-ce l'ennemi qu'il repoussait d'Italie, ou les Génois, ses sujets actuels? Il est vrai qu'il les avait trop bien étudiés pour compter sur leur constance à servir le maître qu'ils se donnaient ainsi de plein gré, cédant toujours à l'attrait d'en changer. Alfonse se perdait dans ses conjectures, la seule base solide venant à lui manquer, le lien sacré de nos rapports avec nos semblables, leur bonne foi tendant la main à la nôtre.

Le roi d'Aragon détacha cinq grands vaisseaux de sa flotte pour continuer le blocus de Gaëte, et alla au-devant des Génois avec quatorze gros navires et onze galères catalanes. Presque tous ses principaux officiers et les seigneurs napolitains s'embarquèrent sur les vaisseaux qui portaient César et sa fortune. Don Pédro fut le seul en retard et n'arriva à l'île d'Ischia qu'à l'issue de la bataille ; comme il n'y avait plus rien à tenter, il se retira en Sicile à la faveur de la nuit, et continua à y servir son frère.

Les Génois ayant mouillé à la rade de Terra-

cine, envoyèrent un héraut d'armes au roi d'Aragon stationné à la vue de l'île de Ponza, lui déclarant que, ne lui faisant pas la guerre, ils venaient secourir leurs compatriotes et leur apporter les vivres et les munitions dont ils avaient besoin; que s'il voulait leur permettre de ravitailler la place, ils seraient dispensés d'en venir aux mains.

Cette bizarre déclaration fut accueillie par un grand éclat de rire, et l'on se prépara gaiement à un combat destiné, disait-on, à humilier ce peuple de marchands, ayant à sa tête un plébeïen de basse origine. Rien n'égalait le mépris des jeunes courtisans d'Alfonse, si ce n'est leur présomption, qui ne leur permettait pas de douter du succès, en s'appuyant sur la force majeure dont ils disposaient; car dénier la valeur des Génois était en dehors de la question, ils avaient fait leurs preuves, et le sang catalan avait rougi toutes les mers de l'Orient dans leurs fréquentes rencontres. Il fallait se fier davantage peut-être à ce sentiment de haine héréditaire qui devait lancer avec fureur les Catalans contre les Génois, comme des tigres furieux brûlant de s'entre-déchirer. Le roi et don Raimond Périllos, qui commandait la flotte cata-

lane, et n'en était pas à son coup d'essai, rémunéraient seuls ces souvenirs de sang et de vengeance, et l'affront du château de Bonifacio demandait plus d'une victime. Don Juan de Navarre, le moins impétueux des princes d'Aragon, inspectait la flotte et ne partageait ni l'aveugle confiance des uns, ni le courroux provocateur des autres. Au moment de passer sur son vaisseau, don Alfonse, frappé de sa préoccupation, lui tendit la main en disant (1) :

— Mon frère, votre air n'est pas de bon augure, n'importe, tout est écrit là-haut; si je péris, mes royaumes sont à vous. Il serait absurde de vous rien recommander, car vous et moi c'est même chose. Et ils se séparèrent.

Avant de commencer le combat, l'amiral génois ordonna à trois de ses bâtiments de prendre le vent et de ne le rejoindre que lorsque la bataille serait engagée, afin de fondre sur l'ennemi avec des forces intactes. Les Aragonais, induits en erreur par cette ruse, s'imaginèrent voir fuir les

(1) Les détails historiques du combat sont empruntés à M. de Sismondi et à Mariana, mon incapacité de femme étant absolue à cet égard.

Génois à leur seule approche, et les abordèrent avec la confusion inséparable d'une folle présomption. Le vaisseau du roi s'attacha à celui de Blaise des Assereto; un navire génois nommé la *Lomellina*, combattit le roi de Navarre et l'infant don Henri; tous se battaient avec acharnement et demeuraient accrochés les uns aux autres avec des grapins et avec leurs vergues entrelacées, de sorte que ce combat naval dégénéra en lutte continentale, les soldats s'approchant sur les ponts comme s'ils eussent été à terre. Les Catalans seuls se défendaient ave quelque succès, ils étaient marins nés comme les Génois, et depuis longtemps la mer formait leur élément; mais les montagnards aragonais, succombant au mal de mer, cessaient d'être de secours et incommodaient plutôt par leur nombre. Comme si tout se fût conjuré contre eux, les galères catalanes ne servirent de rien, parce que les vaisseaux se trouvant mêlés les uns aux autres, et étant de trop haut bord, elles se seraient exposées à couler à fond si elles s'en fussent approchées.

Une pénible anxiété commençait à remplacer les prévisions flatteuses dont on s'était bercé, et le

découragement la suivit de bien près. Décidé a vendre chèrement la victoire, entouré de ses braves résolus à périr, Alfonse sentait qu'il devait tenter un dernier effort, un de ces élans de volonté humaine qui terrassent la destinée en s'opposant courageusement à elle. Mais le vaisseau amiral accrocha le sien avec tant de violence, qu'il le fit pencher sur le côté. On essaya vainement de le redresser ; le lest, mal assujéti, avait tourné dans le fond du bâtiment, et le retenait sur le flanc. Le désavantage de cette position ne ralentit point la défense de l'équipage; on revint à la charge de plus belle.

Les trois gros navires génois qui avaient fait semblant de fuir vinrent à pleines voiles frapper avec impétuosité contre les vaisseaux catalans. Au cri répété de saint Georges, les Génois montent à l'abordage ayant leur brave amiral à leur tête, et portent le tumulte et l'horreur parmi l'équipage. Aucun effort n'avait réussi à rétablir l'équilibre; et le vaisseau du roi, toujours penché, battu en outre par des coups de mer très violents, faisait eau de tous côtés.

La mêlée devint affreuse dans cet espace si

étroit, où les Génois trouvent une résistance qui accroit leur fureur. Les Espagnols, replacés sur leur véritable terrain, engagèrent une lutte d'homme à homme sous un roi qui ne se ménageait pas. Point de mire de tous les traits, il était dit ce jour-là qu'aucun n'atteindrait celui qui courait si généreusement au-devant de leur grêle.

— Otez-moi ce petit démon d'ici! criait le roi impatienté; faites-le descendre entre les ponts, enfermez-le. Et il repoussait en arrière Inigo Guévara, qui, couvert de sang, respirant à peine, traversait le carnage avec la rapidité d'une flèche génoise, reparaissant aux côtés du roi lorsqu'on ne s'y attendait plus.

Bientôt ce petit rempart de fidèles allait se resserrant davantage, toujours refoulé par les Génois, qui faisaient main-basse sur ceux qui refusaient de rendre les armes; et jusqu'alors personne ne s'y était décidé. Alfonse, blessé assez légèrement, se vit cependant forcé de quitter les siens, résolu de revenir aussitôt, n'ayant pas d'idées bien distinctes sur l'issue des événements, tant cette fumée de carnage avait étourdi tous ses sens. Don Raimond Périllos l'aborda courageusement.

— Sire, dit-il, la valeur humaine n'est plus de saison; le vaisseau fait eau de toutes parts, les vents nous deviennent contraires. On ne résiste point aux éléments; il faut nous rendre!

— Aux Génois? reprit le roi avec indignation. C'est vous qui le proposez, don Raimond Périllos!

— Ou au diable lui-même, répond brusquement l'amiral. Il n'y a que ce choix; le vaisseau est perdu.

Près de là, déjà hors de combat, gisait don Ponce de Léon, seigneur de Marchéna en Andalousie, le fidèle des fidèles, qu'Alfonse aimait fort, à qui la douleur arrachait un sourd gémissement.

Le roi se troubla en lui-même, et le spectacle du prince de Tarente et du jeune Guévara entraîné défaillant hors de la mêlée, par don Bertrand, son père, augmenta sa secrète émotion.

— L'abîme nous engloutit tous, et bientôt, continue don Raimond en observant le mouvement du vaisseau, nous y entraînons tous les nôtres, et ces Napolitains qu'un si généreux dévouement a jetés dans notre cause. Là, on n'humilie plus les Génois.

Comme ce dernier argument lui paraissait le

plus convaincant, il attendit en silence les ordres du roi.

Alfonse gardait encore un morne silence.

Se soulevant à demi, et pressant les genoux du roi, don Ponce de Léon rassemble un reste de force pour lui dire :

— Rendez les armes, sire, et que Dieu vous soit en aide !

Alfonse sent sa poitrine se fendre, et un soupir plaintif accuse cette sensibilité douce et profonde qu'elle recélait, se faisant jour au travers de tout ce qui pouvait l'endurcir ou l'éteindre.

— De prompts secours lui rendront peut-être cette vie, cette chère vie qu'il m'a donnée, et je n'exposerai plus celle de tant d'autres ! pensa Alfonse.

Se tournant vers l'amiral, il s'écria à haute voix:

— Faites hisser un pavillon blanc.

A ce signal pacifique, Blaise des Assereto suspendit le carnage, devenu si affreux, que la voix des chefs n'était plus entendue. S'appuyant sur un drapeau, au milieu des morts et des mourants, conservant le calme de la victoire, il attendit en

silence que l'épée du roi d'Aragon vînt honorer ses mains.

Il se trompait. Ses preuves de valeur n'avaient pu triompher de la répugnance pleine de mépris que son extraction plébéïenne inspirait à don Alfonse, dont il était le vainqueur ; et la bataille qui plaçait le nom de Blaise des Assereto à côté de celui de Paganino Doria, n'était pas de nature à lui valoir *ses lettres d'anoblissement.*

Le héraut d'armes du roi d'Aragon déclara qu'il se rendait à Philippe-Marie Visconti, quoique absent.

L'amiral accueillit sa soumission au nom du duc de Milan, trop sûr de son fait pour disputer de son droit.

Le héraut ajouta que le très-haut et très-puissant roi d'Aragon demandait à savoir les noms de tous les commandants de l'équipage génois.

Un officier de haut rang fut député vers lui pour mettre à sa portée les renseignements qu'il pouvait désirer.

Affaibli par dix heures de combat, le sang qu'il avait perdu et les émotions d'angoisse et d'espoir qui l'avaient ballotté tour à tour, Alfonse s'étai

enfin assis ; ses regards inquiets comptaient les amis qui lui restaient encore, et sa pâleur interprétait suffisamment ses souffrances.

L'officier attendit respectueusement ses ordres. Répondant à la question du roi sur les commandants des vaisseaux, le nom de Blaise des Assereto, *notre illustre* amiral, vint naturellement en première ligne.

— Un obscur plébéïen, reprit don Alfonse, sorti des derniers rangs de la société.

— Cette journée lui tient lieu de parchemins, dit tristement le duc de Suessa.

—Jean-Antoine de Fiesque, comte de Lavagne.

—Sans aucune espèce d'antécédents, répond le roi. Après ?

— Jean-Baptiste de Campo Frégoso, un de nos plus vaillants capitaines.

A ce nom détesté, une rougeur écarlate couvrit les joues de don Alfonse.

— Thomas de Campo Frégoso, son frère, honoré de la couronne ducale.

— Assez, assez de Frégoses, parvenus de bas lieu ; ils n'auront pas ma bonne lame.

— Paganino Doria, poursuit le Génois, héritier

du nom et des exploits de notre grand amiral.

Et son accent se ressentait de cette mise de fonds que le citoyen a dans la gloire de son pays.

Ce nom malencontreux sonna tout aussi mal aux oreilles du roi.

— Que diable! dit don Raimond Périllos au duc de Suessa, il est heureux celui-là dans le chapelet de ses noms ! Il les enfile avec choix et discernement.

— François Spinola, le commandant de Gaëte.

— Ancienne noblesse, tout au moins, dit le prince de Tarente.

— François Grimaldi, capitaine de la Lomellina.

Le roi fit un signe négatif.

— Jacob Juistiniani, famille souveraine de l'île de Chio, et Isnard Guarco!

— Suffit, suffit ! s'écrie don Alfonse, ces deux noms ne sont pas d'étoffe à marcher ensemble. Jacob Juistiniani, prince souverain de l'île de Chio, recevra mon épée ; je l'attends ici.

Lorsque l'officier eut communiqué à Blaise des Assereto le désir du roi d'Aragon, l'amiral reprit avec dignité :

— Génois pour Génois, l'un vaut l'autre chez nous.

Jacob Juistiniani s'approcha avec respect de don Alfonse, et prit son épée au nom du duc de Milan, en s'inclinant profondément.

Malgré l'horreur de parler à un Génois, le roi surmonta cette répugnance en faveur de l'intérêt qui le touchait au cœur de si près.

—Mon frère, le roi de Navarre, que devient-il? demanda don Alfonse agité.

— Sire, il a combattu comme un lion; mais dans cet instant-ci il baisse pavillon. Ni lui ni l'infant don Henri ne courent aucun danger.

Le roi respira plus librement, et Jacob Juistiniani se retira.

Tous les navires, l'un après l'autre, se rendirent aux Génois. Le roi de Navarre en dernier lieu venait de courir un très-grand péril, pressé de près par des soldats, qui, ignorant son rang et l'avantage de le mettre à rançon, ne voulaient point lui faire quartier. Il fut tiré de leurs mains par le dévouement des siens. Comme il se portait partout combattant plutôt en soldat qu'en roi, il eut le bonheur de sauver la vie à son grand chambellan,

don Rodrigue de Rebollédo, qu'on voyait toujours à ses côtés.

Depuis la journée de la Méloria, une victoire aussi complète n'avait été remportée sur la Méditerranée. Deux rois prisonniers, l'infant don Henri, le duc de Suessa, le prince de Tarente, le comte de Fondi, cent princes et seigneurs de l'Aragon et de la Sicile ; outre cinq mille captifs, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de gentilshommes, qu'on ne jugea pas assez riches pour exiger d'eux une rançon, et qui furent remis en liberté le même jour. Une prise non moins considérable fut celle des richesses accumulées sur les vaisseaux.

Le malheureux Alfonse, si cruellement humilié, courba sa tête devant le Dieu tout-puissant, qui châtiait ainsi les fautes dont il s'était rendu coupable. Il porta sans murmure tout le poids de ce grand revers. Le Seigneur, touché de sa soumission, le conduisit par cette voie de ronces et d'épines au but de ses vœux. Transporté sur le vaisseau de l'amiral, le premier objet qu'il y rencontra fut le roi de Navarre. Une parfaite intelligence avait marqué leurs rapports ; elle prit dans l'infortune un caractère de tendresse.

— Où vous ai-je entraîné? mon bon frère, lui disait Alfonse; je ne me le pardonne point.

— Même sein nous a portés, même terre nous vit grandir, même tempête nous abat; c'est dans l'ordre, reprit le roi de Navarre.

— Ne voilà-t-il pas les deux compétiteurs au trône de Naples, observa le roi, captifs de deux ducs homonymes. René d'Anjou a-t-il meilleure chance avec Philippe le Bon que nous autres avec Philippe Visconti? c'est ce qui nous sera bientôt révélé.

— Jusque-là ne donnons pas à nos ennemis nés, ajouta don Juan, le triomphe de nous laisser accabler par le malheur, et confions-nous à la bonté suprême. Espagne chérie, nous te reverrons encore!

Et l'Espagnol, si supérieur à la plainte, s'enveloppa dans les replis de son manteau, n'adressa aucune question, ne manifesta aucun désir, et garda intact dans la captivité et les revers le sentiment de sa valeur personnelle.

CHAPITRE VI.

Di subito drizzato, gridò : come
Dicesti, egli ebbe! non vi' egli ancora ?
Non fiere gli occhi suoi la dolce lome?
Quando s'accorse d'alcuna dimona
Ch' i faceva dinanzi alla risposta
Supin ricadde, e più non parve fuora.
(DANTE.)

Pendant que ces événements se passaient en Italie, on attendait impatiemment en Espagne leur résultat final. Chacun comptait dans les rangs de l'armée aragonaise des objets d'affection ou d'intérêt, car tous les royaumes d'Afonse avaient

fourni leur contingent. La reine-mère, dont la dévotion et l'amour maternel occupaient l'existence, parlait à Dieu de ses quatre fils, restait en oraison des heures entières, ne se sentant pas ranimée par ce souffle d'espoir et de confiance que la prière exaucée fait descendre sur nous, et s'écriait parfois, saisie d'une terreur subite : « Mes enfants, mes chers enfants, je ne vous reverrai plus ! » En vain ses femmes éplorées restaient pleurant à ses genoux, et la conjuraient de se calmer; son cœur avait la prescience de la destinée de ses enfants. Deux circonstances fort extraordinaires aggravèrent ses inquiétudes.

Le 5 août, jour de la bataille de Ponza, pendant que les ouvriers qui bâtissaient le port de Sarragosse se reposaient à l'heure de midi, la principale arche de ce pont tomba sans qu'on pût préciser une seule cause de chute, et tua cinq hommes assis auprès. A neuf lieues au-dessous de Sarragosse, l'on trouve *Villilla*, cité bâtie sur les ruines d'une colonie romaine, nommée autrefois Celse, et située sur l'Ebro, fameuse par son beffroi, auquel la tradition populaire attachait, lorsqu'il s'ébranlait de lui-même, un présage de cala-

mité ou de bonheur pour le pays. Le 4 août, cette cloche sonna d'elle-même, au grand effroi des habitants : car l'homme peu gâté par la fortune s'attend toujours à se la voir contraire. Il y eut d'ailleurs dans ces sons prolongés quelque chose de lugubre qui saisit d'un frisson les gens du pays, et ils ne doutèrent plus des fléaux dont le ciel allait affliger l'Espagne. N'allons pas nous moquer d'eux, nous qui doutons de tout ; envions plutôt une croyance qui admet un langage intermédiaire entre le ciel et la terre, un Dieu qui s'incline vers l'homme pour lui dire que c'est lui qui l'afflige, que c'est à lui à le consoler. L'Espagne catholique du XIXe siècle entendit aussi ces voix mystérieuses à la grande époque de ses calamités. Comment les interpréta-t-elle ? que Dieu et ses saints demeuraient avec elle ; et elle courut, belle et héroïque, au-devant de la mort.

Lorsque la reine Léonor apprit ces incidents, ses tristesses redoublèrent ; elle ne connut plus de repos. La seule galère catalane échappée au désastre du 5 août porta en Espagne les détails de cette catastrophe. Les personnes dont se composait la cour de la reine à Medina-del-Campo cherchèrent

à lui dérober la connaissance de ces alarmes ; mais elle se douta bien, aux physionomies décomposées de son entourage, qu'on lui cachait le malheur dont elle portait la conviction dans sa profonde mélancolie. Même le calme de son oratoire devint une fatigue pour ses esprits agités ; elle passait des heures entières à sa fenêtre, fixant vaguement l'horizon. Un jour qu'elle regardait ainsi dans la campagne vers le crépuscule, elle entendit un pâtre, ramenant ses brebis, chanter l'air fameux dans toutes les Espagnes : *En Calatanazor perdio Almanzor el a tambor* (à Calatanazor Almançor perdit le tambour). Cette romance si connue, si populaire, déchira sa poitrine comme une flèche aiguë.

— Pourquoi chantes-tu cet air? dit-elle au pâtre, en l'appelant sous ses fenêtres ; il est si triste, de si mauvais augure !

— Nous ne chantons que cela, reprit le pâtre, soit qu'il l'eût reconnue ou non, depuis que notre roi captif a perdu son tambour : aussi qu'allait-il faire en Italie ?

La reine se sentit défaillir. Néanmoins le désir ardent de savoir toutes les circonstances de ses

malheurs prolongea sa vie, prête à s'en aller, de quelques minutes.

— Le roi, dit-elle, bon! mais ses frères?

— Vous le savez aussi bien que moi, reprit insoucieusement le pâtre, tous sont mourants, prisonniers aux mains des Génois.

Un faible cri fut le dernier son qu'on entendit partir de ses lèvres. Effrayées par lui, ses dames la trouvèrent renversée sur la chaise placée derrière elle; la respiration lui avait subitement manqué. Elle était morte, la bonne mère, sous le coup qui lui ôtait, comme elle l'imaginait, ses quatre fils à la fois (1).

La reine Léonor, mère des deux rois d'Aragon et de Navarre, belle-mère de celui de Castille et de Portugal, princesse détachée du monde, et remplie d'éminentes qualités, fut universellement regrettée en Espagne. Sa fin touchante couronnait les jours consacrés à ses enfants. Elle fut inhumée dans le monastère des religieuses de Saint-Jean-de-las-Duegnas, qu'elle avait fait bâtir.

Dona Maria supporta beaucoup plus courageuse-

(1) Historique.

ment ce malheur ; elle convoqua les cortès à Sarragosse, et l'on y avisa à l'équipement d'une nouvelle flotte, afin de conserver la Sardaigne et la Sicile. La reine se rendit ensuite à Soria, où elle se concerta avec son frère, le roi de Castille, pour prolonger la trève entre les deux royaumes. Le généreux don Juan abjura tous ses griefs, et ne tira aucun avantage de la captivité de son beau-frère. Tous ces soins de dona Maria indiquaient une liberté de facultés donnant la mesure de son égoïste indifférence.

Il en était bien autrement d'elle, de dona Catalina ; et deux amours bien distincts, la tendresse maternelle, et lui, l'amour qu'on peint ailé, volage, frivole, se donnèrent la main, et allèrent mourir l'un et l'autre au choc du malheur de celui qui en était l'objet.

CHAPITRE VII.

Illusions de l'enfance et de la patrie, vous ne perdez jamais vos douceurs.

(CHATEAUBRIAND.)

Lorsque les nouvelles désastreuses de la captivité du roi furent parvenues à Valence, l'évêque crut de son devoir d'en prévenir l'infante, pour lui sauver une cruelle surprise. La mort subite de la reine-mère l'y décida davantage

encore. Son arrivée au château produisit une craintive sensation. Et dona Catalina ne combattit plus l'angoisse qui soulevait douloureusement son cœur depuis la chute du pont et le son de la cloche. Il ne restait à Alfonse Borgia qu'à lui communiquer les détails d'une infortune dont elle pressentait depuis si longtemps les approches.

— Du courage et de la résignation, princesse, lui dit-il, nous en avons tous besoin. Pouvez-vous m'écouter avec calme ?

Un pourpre foncé couvrit les joues de dona Catalina ; toutes ses fibres frissonnèrent ; un ébranlement subit venait de tuer son être, mais aucun mouvement violent ne révéla cette agonie intérieure.

— Parlez, dit-elle avec fermeté, dites tout, j'écoute.

— Le roi vit, princesse, mais la bataille a été perdue.

L'infante retrouva sa respiration suspendue. La vie de ce qu'on aime est notre vie.

— Alfonse n'a pas écrit, dit-elle : serait-il dangereusement blessé ?

— Ses blessures ne présentent aucun danger.

S'il n'écrit pas, c'est qu'il est prisonnier aux mains des Génois, avec tous ses frères, continua l'évêque, en appuyant doucement sur chaque mot.

Dona Catalina avait baissé les yeux, la tête, comprimant la lutte qui s'élevait en elle. Elle demanda dona Antonia. L'évêque se retira, sur un geste de l'infante, et celle-ci enfonça alors sa figure dans le sein de sa dame d'honneur, si profondément qu'elle ne vit ni n'entendit plus rien, non qu'elle y cherchât une sympathie si indifférente aux douleurs mortelles, mais plutôt un silence répondant à son silence. Dona Antonia demeurait là immobile en apparence, comme les rochers contre lesquels viennent se briser les flots, et cependant rien n'était moins roc qu'elle.

Une demi-heure venait de s'écouler, l'infante rassembla ses forces par une grande puissance d'effort, et fit asseoir dona Antonia auprès d'elle.

— Je n'ai pas de temps à perdre, même à le pleurer. Ce coup m'a porté la mort; peut-être l'ai-je donnée à l'être chéri que je ne sens plus tressaillir dans mon sein. Dona Antonia, si je meurs, cela aura lieu! oh! que deviendra l'enfant du captif?

— Il sera mon enfant, en douteriez-vous, princesse? reprit dona Antonia, avec l'intime conviction d'un devoir. Le seigneur évêque, d'autre part, veillera sur lui.

— Non, non! reprit l'infante avec plus de vivacité que ne l'admettait sa faiblesse croissante, le seigneur évêque ne sera jamais le dépositaire de ma confiance. Le fils du roi d'Aragon eût été bercé dans ses bras, mais un courtisan mesure d'un œil bien différent le rejeton d'un captif. Et vit-on longtemps dans les cachots de ses ennemis nés? Seigneur! Seigneur! vous êtes juste et vos jugements sont droits, vous nous deviez un châtiment à tous deux.

Et dona Catalina s'humilia devant le Dieu qui punit toujours!

— Ma chère dona Antonia, ajouta-t-elle, lorsqu'il m'annonçait toutes ces tribulations, le son de sa voix en était-il altéré? Qu'est-ce pour lui, Alfonse mort, perdu! une simple annonce qu'il portera ailleurs son encens. Je le devine, cet homme, depuis longtemps; le roi est un enfant en fait de bonne foi. Vous qui ne m'avez jamais assuré que vous sentiez avec moi, ma chère dona Antonia, je

vous entends si bien. Mais vous êtes femme, c'est encore différent, malheureusement infirme, débile. Oh! à qui confierons-nous ce trésor, ce cher trésor?

— A dona Marguerite, reprit sa tante : il y a dans son âme la source de tous les dévouements. Ne la jugeons ni sur sa jeunesse, ni sur les défauts dont elle est accompagnée. Sa frivolité, son goût de parure ont disparu depuis que nous sommes ici. Marguerite vous chérit, princesse, elle irait à la mort pour vous sans regarder en arrière.

— Ah! c'est ainsi que l'on m'a aimée. Et une fois encore Catalina embrassa avec amour un passé où tout était amour.

— Du calme! du calme! princesse, dit dona Antonia. A quoi nous mènent toutes ces dissertations?

— A me faire prendre les précautions indispensables pour sauver cet enfant, à qui il promettait de si brillantes destinées. Vanité de nos vanités!

Catalina réfléchissait profondément, lorsque l'évêque rentra, s'informa de son état, et vit à la couleur fiévreuse de ses joues qu'elle était au plus mal.

— Ne prenez pas en peine ces souffrances, ni le peu de jours qui me restent peut-être encore. Appelez mes femmes, mon aumônier, et pour rendre quelque tranquillité à mes sens éperdus, jurez-moi de remplir fidèlement les derniers ordres que j'aurai à donner ici-bas.

En un moment ils furent tous auprès d'elle. Alors dona Catalina prit un crucifix en diamants, renfermant le bois de la vraie croix. A la vue de cette sainte relique, sa petite cour s'agenouilla, même Alfonse Borgia.

— J'ai fait le mal, beaucoup de mal, vous ne l'ignorez pas, et ses joues rougissaient et pâlissaient tour à tour. Vous voyez aussi que l'on n'offense pas impunément le Seigneur : il m'a châtiée. Heureuse, oh ! trop heureuse encore que ce soit par la douleur, et non par le déshonneur ! J'ai porté le poids du remords, et j'eusse succombé sous celui de la honte. Mon Dieu, pardonnez à ce respect humain, pardonnez-moi ! prenez ma vie. Jurez-moi tous que jamais ce secret ne dépassera vos lèvres, vous savez que Dieu punit aussi les parjures.

Le serment était chose si sainte en ce temps-là,

que Catalina fut rassurée sur les suites de sa faiblesse en l'entendant proférer avec tremblement et respect.

— Oh ! je vous remercie, leur dit-elle, vous m'avez soulagée ; laissez-moi encore à mon affliction, les témoins la rendent plus déchirante et plus amère. Je vous rappellerai bientôt.

Fatiguée d'aussi cruelles émotions, Catalina succombait à l'affaissement de la nature. Des heures entières s'écoulèrent dans cette immobilité, où ses lèvres convulsivement agitées murmuraient une prière sans attention ni ferveur. Mais l'intérêt si cher qui absorbait sa sollicitude triompha de la torpeur prête à paralyser ses facultés morales. Elle se décida à faire venir Marguerite.

La jeune fille, traitée un peu en favorite par le seigneur évêque, lui arrachait un à un les détails de la journée de Ponza, quelque imparfaite qu'en eût été la relation jusqu'alors. Longtemps suffoquée par ses sanglots, elle s'écria enfin :

— Don Alfonse captif ! Il faudra prier sans cesse pour lui ! Mais l'Espagne, toute l'Espagne n'ira-t-elle pas en armes réclamer son roi ? Cette fois-ci les cortès n'y mettraient nulle opposition.

— Ma chère dona Marguerite, vous n'entendez rien à des choses de cette importance. Ce que vous avez dit de premier mouvement valait beaucoup mieux. Oui, ma chère enfant, priez Dieu pour lui, les princes ses frères, et les autres prisonniers. Voilà votre devoir de chrétienne.

— Je ne veux penser qu'au roi ! Seigneur évêque, souffrez que je dise un mot encore. On met donc les rois à rançon? l'Espagne a de l'or, des diamants à donner; j'en ai beaucoup ! terres, châteaux, bijoux, engagez tout pour don Alfonse.

Marguerite pleurait toujours; l'évêque fut touché de cette gracieuse douleur de jeune fille, chérissant si naïvement son roi.

— Espérons, ma chère pupille, contre l'espérance même. Entre don Alfonse et les Génois il y a bien haine de démon; mais les cœurs des Génois sont aussi aux mains de Dieu; il peut les attendrir, les porter à voir avec compassion une si grande puissance à terre.

— La compassion ! s'écria Marguerite, et un éclair jaillit de ses yeux obscurcis par les pleurs. Non ! non ! don Alfonse inspirer un tel sentiment! à qui encore ? Aux Génois qu'il a combattus depuis

que sa main manie sa belle lance. Je les hais aussi, moi, ils m'ont ôté mon père, ils m'ôtent à présent le roi!

L'évêque la laissait dire : Espagnol lui-même, sa fierté nationale parlait à ses sentiments de patriote, et en présence de la catastrophe qui menaçait dona Catalina, une idée fugitive traversa l'imagination de Borgia, vieilli et stylé aux intrigues de cour. Marguerite, profitant de ses bonnes dispositions, se faisait redire, pour la dixième fois peut-être, les hauts faits du roi, et le dévouement d'Inigo Guévara à sa personne.

— Comme la vice-reine doit se sentir heureuse et fière, s'écriait-elle, de voir ce jeune homme payer pour son grand-père et tous les siens une si longue dette de reconnaissance, et restant toujours auprès du roi pour charmer ses ennuis! Mais don Alfonse, aussi courageux que bon! il est à l'île de Ponza comme dans les bosquets de Medina del Campo! Seigneur! vous nous l'avez donné tel dans votre bonté, oh! ramenez-nous-le!

Marguerite priait tout haut avec la confiance de son âge.

Malgré sa préoccupation, l'évêque se laissait

aller à l'entraînement d'une conversation qui lui livrait le secret de l'avenir. Mais lorsque la nourrice de l'infante vint demander à Marguerite de se rendre auprès d'elle, celle-ci quitta l'évêque d'un seul bond sans lui adresser un mot d'excuse, et fut, l'instant d'après, sur son petit tabouret aux pieds de Catalina. A peine l'eut-elle fixée, que déjà prédisposée à l'émotion, des pleurs recommencèrent à baigner ses joues.

— Silence, silence! Marguerite! ne nous attendrissons pas. Je souffre si horriblement! si j'allais vous manquer, Marguerite, que diriez-vous?

La jeune fille posa sa tête sur les genoux de la princesse, et fit rentrer ses pleurs et ses sanglots.

— Ma bien-aimée, continua l'infante, en passant ses doigts caressants dans les cheveux soyeux de sa favorite, mais à voix basse, savez-vous ce que c'est qu'une grande faute, et le châtiment qu'elle entraîne?

Marguerite releva la tête, se mit aux pieds de la princesse, pressant avec effusion ses genoux contre sa poitrine.

— Au nom de tous les saints, pas un mot de

plus. Voilà qui vous fera mourir, j'ai tout deviné encore à la cour, et j'ai su être discrète.

— Oh ! ma chérie ! qu'as-tu pensé de moi ?

—J'ai pensé... je ne saurais bien démêler ce que c'était. Hier encore, je vous ai comparée à une étoile, la plus rayonnante entre toutes, qui avait brillé longtemps et ébloui mes yeux. Eh bien ! elle a fini par se perdre dans le vague des airs. Pauvre belle étoile, tombée du ciel, égarée sur la terre. Vous serez toujours mon étoile, car personne, pas même lui, ne vous adore comme votre Marguerite. Il est parti, et m'arracher d'auprès de vous serait un effort impossible.

— Et si la mort nous sépare ?

— Vous devez vivre ! s'écria Marguerite, se laissant aller à sa vive tendresse si longtemps comprimée, et couvrant de baisers les cheveux, le front, les mains, les pieds de l'infante.

—Oh ! ma chère Marguerite, quel moment choisis-tu pour me donner ces preuves d'attachement ?

— Pour regagner tant d'heures perdues, tant de nuits passées à pleurer, croyant que je vous

étais moins chère. C'est que vous aimiez ailleurs, je n'avais que vous à chérir.

— Mon ange, ma dernière amie ; il y aura un lien entre toi et moi bien au-delà de cette triste journée. Je te lègue mon enfant, tu l'as aussi été.

Une expression céleste se répandit sur les traits de Marguerite. L'infante la prit dans ses bras, et l'y retenant fortement :

—Je leur ai fait jurer à tous de garder ce secret, dit-elle, car l'honneur, oh ! ne perds aucune de mes paroles ! l'honneur, c'est tout pour une femme; son premier bien, sa seconde religion ici-bas. Toi ! chère, chère Marguerite, ne jure rien, promets seulement de devenir la mère de mon enfant orphelin.

— Je serai sa mère, je l'aimerai comme vous m'avez aimée.

— Tu ne le rendras qu'à Alfonse, s'il revient jamais, et tu lui diras, retiens ceci, Marguerite : Catalina mourante vous rappelle le serment prononcé à ses pieds de donner une couronne à cet enfant, fils ou fille. Une couronne effacera la tache de sa naissance, Alfonse me l'a promis. S'il ne revient plus, oh ! alors, crée-lui une destinée

obscure, telle qu'il ignore toujours le nom de sa mère. Je ne veux pas qu'il me maudisse, qu'il rougisse de moi. Je dois être honorée par delà le tombeau.

Une crispation nerveuse des plus violentes coupa la respiration à l'infante.

— Tranquillisez-vous, lui dit Marguerite, avec la fermeté d'une grande résolution, vous serez blanche et pure comme un lis aux yeux de tous, votre nom ne sera jamais flétri. Je donne, dès cet instant, tout mon être à votre enfant.

Et intérieurement, Marguerite fit le vœu de se consacrer entièrement à lui.

— Oh! dis encore à Alfonse que je n'ai pu survivre au coup qui l'a frappé; qu'il était mon existence, le souffle qui l'animait. Si jamais il en préfère une autre, ce moment arrivera.... ce sera toi!

Catalina, à cette seule idée, repoussa loin d'elle Marguerite avec des cris étouffés. La jeune fille stupéfaite la regarda d'un air de tristesse et de reproche.

— Pardonne! pardonne! viens, rapproche-toi de moi, ne me quitte plus, mon ange consolateur! Parle à Alfonse de sa pauvre Catalina, remercie-le

de m'avoir entourée de tant de félicités, qu'aucun soupçon jaloux n'en a jamais gâté les douceurs. Après cela, il fallait bien en finir, ce n'était plus de ce monde. Oui ! ajouta-t-elle en se reprenant, mais le scrupule, mais le remords, comme ils m'ont torturée, déchirée, mis à nu ce bonheur d'illusion, de mensonge! comme ils en ont fait un spectre armé de serpents venimeux ! Regretter la vie, c'est folie, elle qui finit tout, et la passion, et ses angoisses !

— Ma sœur ! ma sœur ! je l'ai trompée ! Mon Dieu, bénissez ma sœur! Et don Henri, dis-lui un jour, ma chère Marguerite, que je l'ai béni avec sensibilité. S'il avait seulement été meilleur envers les miens, mon frère, une de mes plus fortes affections, a été si cruellement vexé par lui, hélas ! hélas! où vais-je m'emporter? J'ai besoin de pardon, et j'ose condamner! et qui encore?

Catalina, épuisée par tant de sensations, goûta sur l'épaule de Marguerite quelques heures de sommeil convulsif et fréquemment interrompu par de pareils retours. Rassemblant toutes ses forces, elle voulut remplir ses devoirs religieux, et demander pardon, elle si orgueilleuse, du scandale

qu'elle avait donné. Se reposant sur la foi de sa jeune amie, sa plus vive anxiété se trouvait écartée, et elle échappait au déshonneur !

Vingt-quatre heures après les données communiquées par l'évêque, Catalina luttait dans d'atroces douleurs contre ce qui devait y mettre un terme à jamais. Elle vécut encore pour voir et bénir le fils auquel elle venait de donner le jour. Un nuage épais couvrait parfois sa vue, ses esprits troublés et confus ôtaient toute suite à ses idées, mais l'instinct maternel la ranimait de temps en temps; déjà mourante, elle pressait étroitement sur son sein le fils d'Alfonse. Je te bénis mille, mille fois, enfant d'amour, enfant de remords; je veux que tu sois roi. Alfonse, vite une couronne, je t'ai donné un fils. Non ! non ! Dieu de bonté, rejetez loin de vous ce vœu orgueilleux, insensé. Du sang, du sang, des torrents de sang. Marguerite ! elle aussi, qu'a-t-elle fait? Alfonse, viens la sauver. Malheureuse !

Et des convulsions effrayantes succédèrent à l'incohérence de ses discours. Après qu'elles se furent calmées, Catalina goûta un délicieux repos, car aucune idée distincte du présent ne s'offrit

plus à elle. Sa nourrice, dont elle tenait constamment la main, fut la seule personne qu'elle reconnut à ses derniers instants, et ne participant pas aux visions célestes, dont les âmes chastes ont seules la quiétude, Dieu permit qu'elle entrevît, dans un mirage plein de charmes, son doux pays, à défaut d'un ciel ouvert, prêt à la recevoir. Le soleil de la Castille brisait ses rayons sur les clochers de la cathédrale de Burgos ; Catalina y priait pour son frère, ou bien elle se surprenait contemplant la cime neigeuse du Guadarama, tant on aime jusqu'aux neiges de sa patrie. Tout d'un coup, serrant fortement la main de sa nourrice, elle murmura d'une voix éteinte mais déchirante, un des chants populaires qu'elle lui avait appris dans son enfance, et resaisissant cette époque de bonheur, elle s'endormit pour ainsi dire dans les bras de sa nourrice, donnant aux premières affections qui l'avaient bercée les dernières pensées d'une existence où tout, jusqu'à l'amour, avait été ourment.

CHAPITRE VIII.

Mon ami est un autre moi-même.
(PYTHAGORE.)

Une certitude pleine d'horreur s'empara de ceux qui auraient voulu douter encore lorsque la nourrice de la princesse se laissa choir au pied du lit, posant sa tête sur le corps qu'elle avait jusque-là tenu étroitement embrassé. La douleur régnait

là dans sa puissance, mais on en contint tellement l'expression, que même Marguerite n'éclata pas en sanglots, et qu'un stupide étonnement suspendit momentanément ses facultés. Comment admettre, lorsqu'on n'a rien perdu encore, des regrets sans retour? Et qu'ils sont déchirants lorsqu'ils portent sur cette amitié de l'enfance que Dieu semble avoir jetée entre l'homme et lui à l'entrée de la vie, flamme émanée des biens primitifs dont il fut déshérité, mystère sacré d'un nouvel avenir. Compagne de nos jeunes bonheurs, consolation de nos peines, voile étendu sur toutes nos déceptions, elle emprunte la fraicheur des émotions de cet âge. Marguerite sans famille en avait joui uniquement, du jour où elle l'a perdue, elle se sent orpheline. Dona Antonia, immobile sur son siége, contemplait cette scène de désolation d'un œil morne et hagard. Mais au premier cri de l'enfant, elle frémit, voulut se lever, aller à lui ; ce n'était plus chose possible ; une attaque de paralysie à la jambe, amenée par un trop fort ébranlement moral, clouait désormais la pauvre vieille dame sur son fauteuil.

Ce cri, quelque faible qu'il fut, avait fait reten-

tir aussi les fibres les plus sensibles de Marguerite, premier appel aux nombreux devoirs qu'elle s'était imposés. Tremblant qu'on ne le négligeât en présence de tant d'incidents funestes, elle courut à lui et le prit entre ses bras.

— Où le ferez-vous placer, ma chère dona Marguerite? demanda l'évêque, ne voyant qu'elle à qui l'on pût s'adresser.

— Ici, dans mon château, dans ma chambre, le plus près de moi possible.

— Parlons raison, nous n'avons pas de temps à perdre, y songez-vous? Un enfant au château expose pour le moment votre réputation, et compromet votre tranquillité par la suite. Je l'emmenerai à Valence, et en aurai soin de toutes les manières.

Marguerite rapprocha l'enfant de son sein, et répondit d'un ton d'autorité :

— J'ai promis à l'Infante de ne le rendre qu'au roi. Jusque-là il m'appartient, elle vous l'a dit.

— Dans le délire de la fièvre apparemment? Et si don Alfonse ne revient pas. C'est une chance plus qu'admissible.

— Alors il sera à moi, pour toujours à moi. Je

lui donnerai mon nom, mes armes, et je ne me marierai jamais.

— Vous êtes sous l'influence d'une exaltation de douleur; c'est une fièvre comme une autre. Maintenant dona Marguerite, il n'y pas à disputer avec vous ; nous en parlerons à loisir.

— Non, seigneur évêque ; j'ai dit ce que je pense, ce que je sens, ce que je veux. Dieu et le roi m'approuveront, n'en doutez pas. Vous tenteriez en vain d'ébranler ma résolution. J'ai promis, à qui encore?

Et la voix de Marguerite se perdit dans sa douleur.

L'esprit de l'évêque de Valence embrassait en un clin-d'œil un horizon très-vaste ; et Marguerite mettait le roi si fort en avant, qu'il retourna cette idée sous toutes ses faces. Marguerite était sa pupille ; ce mystère leur serait commun ; il faudrait seulement en dérober la connaissance aux autres, en sauvant la réputation de la jeune personne d'une investigation qui eût pu mettre sur les traces de la vérité. Un projet lumineux se présenta à l'évêque.

La ville de Valence était encore remplie de

mahométans, et il tenait à honneur d'opérer des conversions parmi eux. La femme d'un cordonnier de cette religion, nommée Villardona Carlina, lui avait précisément demandé de baptiser un fils qui lui était né. Borgia y consentit d'autant plus volontiers, qu'un tel exemple appelait l'imitation ; et il se proposait de donner à cet acte une grande publicité. Il imagina tout à coup de se charger de l'enfant du cordonnier, au nom de sa pupille dona Marguerite de Hijar, de le lui présenter comme une espèce d'occupation dans sa solitude et l'isolement que la mort de son amie faisait peser sur elle. Afin de produire une sorte d'effet, il se proposa de le mener eu château en plein jour, d'engager dona Marguerite, en présence de tous ses gens, de condescendre à une œuvre charitable, enfin à en répandre le bruit par toute la contrée. La nuit venue, l'aumônier de la défunte princesse sortirait par une issue secrète du château, emporterait le fils de la Villardona Carlina sur une mule, le conduirait à une des terres de l'évêque, où il serait mis en nourrice et charitablement soigné. Les apparences ainsi sauvées, l'enfant du roi demeurait tranquille chez Marguerite, et l'on attribuerait

à une fantaisie de jeune fille si rarement contrariée l'engouement qu'elle manifestait. Le génie inventif d'Alfonse Borgia accomplit les vœux de Marguerite, et recouvrit ce secret d'un tissu plus épais, mais il accrédita le bruit répandu depuis, que don Ferdinand était réellement l'enfant de la Villardona Carlina et de son mari, cordonnier, supposé par elle fils du roi. Malheureusement les mœurs peu discrètes de don Alfonse ne combattaient pas assez victorieusement une telle assertion.

L'on mena cette affaire avec tant de zèle et de circonspection, que Marguerite se vit en possession non contestée de Ferdinand. L'évêque le baptisa de ce nom également affecté à l'autre, et dona Antonia le tint sur les fonts avec l'aumônier de l'infante. Marguerite fit chercher dans tous ses villages la meilleure nourrice pour lui, et confia sa garde spéciale aux deux femmes de la princesse, que sa fortune lui permettait d'attacher à son service. Cette occupation de tous les instants amena une heureuse diversion au chagrin violent et profond qui menaça son existence, tout au moins sa santé, à la mort de dona Catalina. Si elle le retrouvait au berceau de Ferdinand, il y était com-

battu par un sentiment presque maternel, rêve instinctif des jeunes filles de cet âge.

— Il sera mon fils, je serai sa mère, répétait-elle souvent en l'appuyant sur son cœur. Oh! comme je l'aimerai, c'est l'enfant de dona Catalina.

Cet amour vint la dominer de toute l'exaltation d'une religion d'amitié.

— Il sera roi! don Alfonse l'a promis; il n'a jamais manqué à ses engagements. Fils de Catalina, tu seras donc mon souverain, et, roi-chevalier comme ton père, c'est toi qui défendras l'honneur de ta triste mère.

Comment n'aurait-elle pas chéri Ferdinand? Souvenirs, regrets, bonheur descendu dans la tombe, une série d'émotions se rattachaient à lui.

La consternation générale de l'Aragon empêcha que le corps de la princesse fût transporté à Poblete, sépulture de ses rois; dona Maria ne le réclama pas, et Marguerite, qui lui avait tant donné, se rattacha à la triste joie de faire reposer ses restes dans le caveau de ses ancêtres. La fin prématurée de cette princesse si belle et si bonne passa inaperçue au milieu des calamités qui affligeaient l'Aragon. La reine ne prit pas la peine d'en

écrire à ses dames désolées ; elle était de ces personnes chez qui la mort finit tout, procédé dont Marguerite fut très choquée. Dona Constance agit bien différemment. Quoique plongée dans le chagrin depuis la prise du roi et de sa famille entière, elle eut des larmes pour son ancienne amie, de l'intérêt pour les dames de sa cour, et s'empressa de le leur manifester. L'évêque de Valence prit connaissance des papiers de l'infante. Outre beaucoup de lettres écrites au roi, il y en avait une adressée à don Henri, et une espèce d'acte de ses dernières volontés. Elle disait que, se sentant dépérir, il lui était doux d'assurer, en cas de mort, le sort des femmes qui l'avaient servie avec tant de fidélité. Et comme son douaire avait été fort considérable, quoique inférieur à celui de sa sœur aînée, ce legs ne l'embarrassait pas. Marguerite jouissait d'une si immense fortune, que l'infante demandait seulement à don Henri de lui conserver tous ses diamants, comme souvenir de l'affection qu'elle lui avait portée, et la lui recommandait à titre d'amie, de fille adoptive. Quant à son douaire, elle se trouvait trop heureuse d'en disposer en faveur d'un mari bon et indulgent, et si souvent exposé aux

embarras pécuniaires. Elle finissait par émettre avec timidité l'ardente prière d'avoir égard au triple lien qui unissait son mari à don Juan de Castille, son frère, lui rappelant avec une tendresse infinie que la Castille, cette chère Castille, était leur lit paternel à tous; qu'il l'avait mise à feu et à sang, qu'elle priait Dieu de le lui pardonner, mais qu'il devait aussi se rappeler de son dernier vœu, etc., etc.

Cette lettre douce, humble d'un bout à l'autre, toucha l'évêque; il la garda, attendant une occasion opportune de la faire tenir à don Henri. Marguerite prépara aussi de longue main celle qu'elle se préparait de lui adresser; et comme les femmes d'alors ne griffonnaient pas avec la facilité de notre époque de progrès, l'évêque lui fut d'un grand secours pour arranger artistement ce chef-d'œuvre, et déguiser avec art la vérité, qu'on ne pouvait pas dire. L'état d'importance de dona Antonia ne lui permettait pas de s'en acquitter, et désormais Marguerite la remplaça en tout. Elle lui voua des soins assidus; mais l'une et l'autre étaient loin de se suffire. La sensibilité dont disposait cette dame, fixée sur sa chère princesse,

s'était envolée avec elle; dans ce fils qui la faisait revivre elle ne voyait que la cause de sa honte et de sa mort ; il ne lui disait rien. Marguerite, maîtresse de ses actions de si bonne heure, ne croyait nullement nécessaire qu'on la dirigeât, et la consultait simplement par déférence ; d'ailleurs sa situation physique paraissait avoir considérablement altéré son moral. Elle tenait au château une représentation respectable, couvrait Marguerite de son ombre, mais n'eût jamais su la précautionner contre un danger réel, encore moins le lui faire éviter. Isolée, livrée à elle-même, Marguerite vit dans cet enfant un bienfait de la Providence afin d'échapper aux tristesses de la solitude et au désespoir dont l'avait accablée la perte de Catalina.

CHAPITRE IX.

Un tremblement de trône a secoué les rois.
LAMARTINE.

— Holà ! vite, Jéromio, faites sortir la meute ! Le temps n'est pas à la pluie, monseigneur veut chasser.

— Et ne voyez-vous pas ce gros nuage qui nous arrive du côté de Milan ? Je prévois un orage

comme nous n'en avons pas eu depuis longtemps. Tous ces préparatifs seront en pure perte, répondait le piqueur, qui connaissait les terreurs de son maître, ayant eu plus d'une partie ajournée aux approches d'un ciel moins menaçant.

— N'importe, Jéromio, reprenait le majordome, les ordres de monseigneur avant tout, sauf à lui à en intimer de contraires. C'est son seul plaisir que la chasse ; je ne crois pas qu'il en ait d'autres.

— Hum ! fit le piqueur, fixant encore une fois les nuages, et sûr de son fait.

Un son de cor spécial annonça bientôt le duc lui-même, qui, ayant endossé son pourpoint de chasse en drap vert de Catalogne, prit sa toque, ornée de plumes noires retenues par le plus beau diamant de l'Italie, des mains d'un jeune page, et s'apprêtait à monter à cheval, mouvement que son embonpoint croissant commençait à rendre incommode, lorsque le soleil s'obscurcit tout à coup, et qu'un tourbillon subit souleva le sable et la poussière.

Philippe Visconti posa la main sur la crinière du cheval, appelant à haute voix Jéromio, son piqueur favori.

— Ferons-nous bien de nous lancer en avant, compagnon, lui dit-il; la forêt est loin, l'orage beaucoup plus près.

— Ce serait trop s'aventurer, monseigneur. Je l'avais d'abord pensé; mais les ordres étaient si précis...

— Pense donc, Jéromio, que nous n'avons pas essayé ces deux magnifiques lévriers que le duc de Bourgogne m'a envoyés. Il les a de première main, du roi d'Angleterre lui-même. Belles bêtes s'il en fut jamais!

Et Philippe se baissa pour les caresser.

— Jéromio, tu m'en réponds sur la tête de tes enfants!

Le sombre regard du duc ajoutait quelque poids à ces paroles.

Le vent s'éleva avec une telle violence, que force fut d'ajourner la partie. Philippe en parut moins contrarié qu'on ne l'eût imaginé, la peur du tonnerre en plein air écartant la contrarieté du moment. Il entra dans ses vastes et silencieux appartements d'Abbiato Grasso, fit fermer hermétiquement portes et fenêtres, ne souffrit personne autour de lui, pour ne pas avoir de témoins de ses

ridicules frayeurs. Il se jeta dans un de ces dossiers où la tête et les oreilles trouvent un abri si commode ; ce qui n'empêcha pas que le terrible retentissement d'un orage alpique parvînt jusqu'à lui. Il jouissait d'un bonheur peu connu des tyrans, d'une sécurité parfaite dans son intérieur. Et la fidélité des siens lui était si bien connue, qu'il ne redouta jamais le poignard d'un assassin domestique, lui qui régnait en Italie, et cela au XVe siècle. Mais aussi ce Philippe Visconti, si redouté et si haï, portait dans ses relations toute la bonhomie italienne, et une confiance sans bornes honorait ceux qu'il admettait dans son intimité. Le pacte ne s'étendait pas au-delà de ce bas-monde, et le ciel, lançant ses foudres et ses éclairs, le faisait frissonner, tant il craignait qu'il ne vengeât la terre. Et il restait ainsi des heures entières, les yeux fermés, tremblant dans tous ses membres. Bien que de pareilles commotions eussent maintes fois agité ses nerfs, de mémoire d'homme on ne se rappelait d'une aussi épouvantable tempête, et le château d'Abbiato Grasso paraissait ébranlé jusque dans ses fondements. Mais la nature se lasse de faire le mal, et reparaît plus pure et plus belle

à la suite de semblables convulsions. Le soleil projeta ses rayons dans la salle où Philippe solitaire épiait, pour ainsi dire, son premier regard. Il en ressentit sur-le-champ la douce influence, et se leva, comme échappé à un danger imminent, pour aller considérer les ravages de l'ouragan. Quel fut son étonnement en voyant accourir à bride abattue, du côté de Milan, des cavaliers qu'il crut reconnaître! Etait-ce bien son paisible secrétaire, Pier Candido Decembrio (1), pressant les flancs d'un coursier contre vent et marée? Il lui avait accordé quelques jours de délassement, tandis qu'il se reposait lui-même à Abbiato Grasso, et cet empressement extraordinaire lui parut l'annonce d'un événement important.

—Le roi d'Aragon aura abîmé la flotte génoise, pensa-t-il; eh bien! ne dirait-on pas que c'en est fait de l'Italie, tant le pauvre Candido est bouleversé! Il aurait été homme à mettre ma chasse sens dessus dessous pour me dire une chose dont j'étais à peu près sûr.

(1) Fils d'Uberto Decembrio, littérateur distingué, et lui-même auteur d'une histoire de Philippe-Marie Visconti.

La physionomie si désagréable du duc changea d'expression à l'aspect de ce bon serviteur, trempé jusqu'aux os, qui s'était à peine accordé le temps nécessaire pour se présenter décemment devant lui.

— Eh ! mon cher Candido, quel démon inquiet vous a fait courir par une avalanche comme celle-ci? moi j'ai fait rentrer ma meute, crainte de l'y exposer, et, du train dont vous êtes venu, l'orage vous aura surpris à mi-chemin. A moins que le comte François ne se soit emparé de ma couronne ducale, je ne m'explique pas cette grande hâte.

— A Dieu ne plaise, monseigneur, que nous en soyons jamais réduits à cette extrémité ! Votre couronne ducale est tout aussi ferme que jamais sur votre auguste tête ; il y en a une autre, que dis-je, il y en a deux qui se roulent dans la poussière à vos pieds, don Alfonse d'Aragon, don Juan de Navarre, la fleur de la noblesse et de la chevalerie des Deux-Siciles et de l'Aragon, sont aux mains des Génois. L'île de Ponza et le 5 août ont été bien funestes à don Alfonse.

Ce triomphe inespéré fit tressaillir dans les veines de Philippe-Marie le sang du grand Mathéo Visconti. Candido Décembrio continua :

— Gênes va délirer, d'autant plus que Blaise des Assereto est de l'ordre populaire, et qu'il éclipsera Paganino Doria. Ce siècle n'a point consigné encore pareille victoire.

Le duc fronça le sourcil.

— De la part d'un homme comme vous, Candido Décembrio, dit-il, vous qui avez tant vu, tant lu, voilà une étrange erreur. Les Génois, dites-vous? Ce coup part de plus haut! Dieu seul humilie les rois. Car Philippe Visconti professait parfois une religion en paroles.

L'habile secrétaire avait trop l'intelligence du caractère de son maître pour s'être avancé sans motif. Il continua d'un ton piteux :

— Oui, la main du Seigneur s'est rudement appesantie sur don Alfonse. Esclave des Génois, que ses Catalans ont toujours combattus, cherchant la mort et ne rencontrant que la captivité, blessé, hors de combat, accablé par la fatigue et la douleur, il a crié qu'il se rendait au noble duc de Milan ; et c'est encore en votre auguste nom, monseigneur, que Jacob Juistiniani a été honoré de son épée.

— Quel idiot! il aurait dû ne pas la toucher, et

la laisser à ce brave monarque. Quand on agit en mon nom, on devrait n'en pas faire le manteau de sa bêtise. C'est toujours différent lorsqu'on traite d'égal à égal, don Alfonse l'a senti.

—Le roi d'Aragon n'a eu à la lettre que des rapports purement indispensables avec l'amiral. Il lui a marqué une sorte de dédain peu politique vis-à-vis d'un vainqueur.

— Un vainqueur ! Blaise des Assereto ! A qui en avez-vous aujourd'hui Candido, Décembrio ? prisonnier des Génois ! par l'âme de Mathéo Visconti, il n'en sera pas ainsi. Ces insolents républicains ne se vanteront pas de tenir deux rois en leur puissance, car don Juan en est aussi, dites-vous ?

— Il a couru risque de la vie, et l'a sauvée à son grand chambellan don Rodrigue de Rebolledo.

— Rebolledo ! mettez ce nom sur mes tablettes. Cela doit être son meilleur ami. Continuez, seigneur Candido : où est présentement don Alfonse?

— Voici les dépêches d'Ottolino Zoppo, reprit Décembrio en tirant une liasse de papiers, qui vous mettront au courant de tout, monseigneur.

Les autres sont d'Erasme Trivulcio, datées de Gênes.

Le duc parcourut les papiers. L'orgueil était satisfait ; il ne marqua plus qu'une généreuse pitié.

— Les Gaëtans, dit Philippe, ont su profiter de la victoire des Génois ; ils ont forcé le camp du roi d'Aragon : c'est le coup de pied de l'âne. Les hommes ! les hommes ! toujours les mêmes en masse, toujours dignes de mépris. Cet empereur romain qui voulait abattre d'un seul coup la tête du genre humain, formait-il là le vœu d'un tyran insensé? Non ; il les avait vus honorer son cheval, le déifier lui-même. Une haine longtemps nourrie ne le portait pas à les haïr ; né dans la pourpre, aucune des épreuves du sort n'avait ulcéré son cœur ; il les méprisait tout comme moi, parce que je les connais. Et le roi d'Aragon ! que ne laissait-il crever entre son camp et la ville ce tas de loups affamés que François Spinola lui a si généreusement dépêchés ! Mais non, il les nourrit, il les couvre, et perd Gaëte sans retour, Gaëte, le faubourg de Naples ; et lorsque sa fortune chavire, les Gaëtans usent du droit des épaves. Allons, seigneur

Candido, vos Grecs ou vos Romains donnent-ils la clef de cette énigme ?

Candido Décembrio haussa les épaules, et confessa son insuffisance à expliquer l'inexplicable.

— Deux mots suffiront, reprit Philippe, écrasez le reptile, afin qu'il ne se relève plus.

S'étant remis à ses dépêches, il froissa avec colère la lettre d'Erasme Trivulcio, en s'écriant :

— Des réjouissances de trois jours ! la fête de saint Dominique consacrée comme anniversaire de cette glorieuse journée ! Le sénat de Gênes a perdu la tête : ce que c'est d'avoir désappris à vaincre ! et Trivulcio qui les laisse faire! On dirait que je l'ai mis là pour applaudir à leurs sottises. Non, non, il ne sera pas dit qu'on ait insulté le malheur, que Philippe Visconti l'ait souffert. Asseyez-vous, Candido, écrivez sur le champ à Blaise des Assereto :

» Dieu seul donne ou ôte à son gré les couron-
» nes ; et la personne des rois est d'autant plus
» sacrée, qu'elle est sous l'influence immédiate de
» sa volonté. Je vous félicite, seigneur amiral, de
» l'éclat que la journée de Ponza répand sur votre
» nom ; car don Alfonse est un grand roi, et le

» revers qu'ont éprouvé ses armes n'enlève rien à » ce titre. Il a été mal servi par sa flotte; d'ail- » leurs, tout est fortune à la guerre. Je désire qu'il » soit traité, ainsi que le roi de Navarre son frère, » et tous les braves attachés à leurs personnes, avec » les égards dus à une si illustre infortune, et » transféré à Savone, dont l'air salubre rétablira » ses forces épuisées.

» Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte » garde. »

— Encore une lettre, et en toute hâte, car ces vénérables toges agissent comme des écoliers en vacance. Une lettre bien positive; car décidément je ne me soucie pas qu'ils empruntent la trompette de la renommée pour colporter ce bel exploit par toute l'Europe. Le silence est un hommage au terrible coup qui accable don Alfonse; il doit avoir son retentissement au cœur de tous les souverains. *Hodie mihi, cras tibi.*

Et tandis que Candido Décembrio écrivait, le duc se rapprocha de la fenêtre, l'ouvrit, et observa avec surprise à quel degré l'orage alpique avait froissé la belle nature qu'il avait sous les yeux. Des arbres aux hautes cimes, au feuillage touffu, gi-

saient épars, déracinés; des rochers roulaient entraînés vers l'abîme ; tout ce qui offrait un caractère de vigueur, d'opposition, n'avait pas été de force à lutter contre le torrent dévastateur, et la foudre complétait son œuvre en fendant le chêne centenaire qui dominait la plaine, tandis que d'humbles arbrisseaux, des plantes inaperçues, la simple fleur des prairies, secouant les gouttes de pluie, se retrempaient à sa fraîcheur. La nature, ce reflet du monde moral, venait d'expliquer à Philippe Visconti, sans le secours érudit de Candido Décembrio, que ce que nos sens perçoivent ou ce qui leur échappe rentrait dans la chaîne de ses harmonies. Le rocher ancré avec tant de solidité, l'arbre poussant ses racines si avant dans la terre, pouvaient envier le sort de ce qui rampait jadis à leurs pieds. La foudre du Très-Haut les avait mis à néant. Philippe, Italien du xv^e^ siècle, autrement dit très-peu chrétien, leva cependant les yeux au ciel, et fit intérieurement le vœu de consoler les douleurs d'Alfonse.

Il signa l'épître de Candido Décembrio après l'avoir lue, en ajoutant :

— Une fois à Savone, nous les aurons ici. Ce

serait duperie que de laisser aux Génois un si précieux otage. Décembrio, que pensez-vous du roi d'Aragon ?

— Mais on le dit brave comme César, assez instruit pour écrire au besoin les commentaires qu'il relit sans cesse ; généreux, confiant, vrai chevalier de la table ronde.

— Avec les défauts de ses qualités : c'est le propre des caractères qui poussent tout à l'extrême. Encore ?

— Plutôt italien qu'espagnol, ne gardant de trait natal que sa courtoisie envers les dames.

— Excepté la sienne, il la déteste, dit-on : nœud mal assorti comme tant d'autres. Et en prononçant ces mots, un souvenir amer assombrit Philippe.

Candido continua : Une figure agréable, sur laquelle le malheur a dû opérer des ravages. Car l'adroit courtisan connaissait l'éloignement du duc pour ceux qui étaient favorisés à cet égard.

— Le roi d'Aragon est très-bel homme, reprit Philippe, beaucoup mieux que l'empereur Sigismond, et attachant moins de prix à une chose tellement futile. Mon cher Candido, j'ai pour ce prince, que je n'ai jamais vu, un faible dont je ne

puis me défendre. Et vous le partagez, ajouta-t-il, en clignotant de l'œil, et regardant finement son secrétaire.

Monseigneur, nous sommes complices de ce méfait: s'il n'eût tenu qu'à nous, avec les renseignements que nous lui avions envoyés, les Génois ne lèveraient pas la tête aussi haut. Il y a eu fatalité.

— Fatalité ! s'écria le duc en frappant violemment du pied, fatalité ! c'était cela... Obstacle imprévu contre lequel tout échoue, combinaison, ferme vouloir, sagesse humaine. Et nous autres ! qui sait? pareil cas pourrait nous advenir, on nous verrait choir, et nos ennemis nés insulteraient à notre misère. Pardieu, je l'empêcherai bien : orgueilleux républicains, vous ne triompherez pas.

— Et ce vaisseau monté par le roi d'Aragon, d'une construction fautive, faisait eau de tous côtés. Il avait à repousser la mer et les Génois.

— Quand je vous disais, reprit Philippe triomphant, que les Génois y étaient pour peu de chose, et les éléments pour tout ! On dirait, seigneur Candido, en vous entendant porter leur gloire aux nues, les grandir comme le mont Cenis, que vous ambitionnez la place de secrétaire de la sérénis-

sime république, et vous n'y gagnez qu'un rhumatisme. Maintenant, mon bon Candido, je ne plaisante plus, cette ondée vous aura transpercé d'outre en outre, et si je ne puis sauver vos jours, comme le roi de Navarre a garanti ceux de son grand chambellan, je ne veux pas les exposer par cet excès de zèle. Mes serviteurs, c'est le lot de bonheur qui m'a été départi en naissant.

Et devisant ainsi, un sentiment simple, bon, affectueux, dominait entièrement Philippe. Telle était une des nombreuses anomalies du caractère qui va s'offrir à nous sous tant d'aspects divers, et dont un rayon lumineux éclaire si souvent les ombres. Ne nous refusons pas au charme de le saisir.

Leur entretien fut interrompu par trois coups frappés doucement à la porte: Entrez, entrez, dit le duc, d'un son de voix si tendre que Candido admira la puissance prodigieuse de l'affection paternelle. Au même instant, Blanche Visconti, entra ouvrant doucement la porte, avança d'abord sa petite tête, inspecta le salon, et n'y rencontrant que la figure bien connue de Candido Décembrio elle fut d'un bond auprès de son père. A tout âge les petites

filles sont gentilles, et Blanche nous est parvenue depuis avec une si grande renommée de beauté et de bonté! Chérie du duc, elle était entre ses mains un hochet dont il devait leurrer un jour ses prétendants, entre autres le comte François Sforza. Sa robe blanche, une petite figure aérienne, les tresses qui retombaient sur cette taille gracieuse, la faisaient ressembler à une Péri.

— Et cela n'a que dix ans! dit Philippe en se tournant vers Erasme Caïmo. Quel dommage! Ici la pénétration naturelle du secrétaire, stimulée à l'école des Visconti, se trouva en défaut. Il ne saisit pas l'arrière-pensée de son maître.

—As-tu eu grand'peur de cet épouvantable tourbillon? demanda le duc, en jouant avec les tresses de la petite fille, appuyée sur le bras de son fauteuil.

—Peur ! Oh pas du tout ! c'était si beau ! Et puis on dit que Dieu parle dans l'orage.

— Dieu est dans la bouche comme dans l'âme des enfants, reprit Philippe, en pressant sa fille contre lui, comme s'il eût voulu aspirer le souffle divin dont elle était imprégnée.

Candido Décembrio venait de cacheter ses dé-

pêches. Le duc donna à Blanche le plaisir de sonner, et les fit partir sur le champ.

— Mon cher Candido, ajouta-t-il, vous passerez la nuit ici, je l'ordonne ; demain, avec le jour, retournez à Milan, faites préparer les appartements de la citadelle ; qu'on n'épargne rien : nous aurons là des hôtes à accueillir dignement.

— Mais, fit Candido en hésitant, monseigneur, est-ce bien une résolution arrêtée ?

Philippe sourit. — On dirait que vous êtes un Génois, mon cher, à la stupéfaction que vous manifestez. Seriez-vous d'avis que je leur laissasse un roi pour jouet ? Apprivoiser ainsi ces bêtes sauvages ! Autant vaut traiter ici.

— Monseigneur, permettez à ma fidélité éprouvée une seule observation. Les Génois sont par trop enclins à la révolte. Ce serait un accroc tout prêt. Gênes la superbe vaut bien deux rois captifs.

— Elle vaut moins que cette belle page de mon histoire, et je vous charge, Candido, de la rédiger.

—Monseigneur, mes cheveux gris m'annoncent que la mort me fera bientôt rendre compte de la la mienne.

—Fi donc ! mon cher : qui parle de mort ? comme

si l'on mourait à votre âge ! Gênes ne nous échappera pas, j'y ai mis bon ordre; point de ces idées malencontreuses : je les veux blanches, gaies, légères, comme cette jeune fille qui entre dans la vie par des portes de fleurs, et ne redoute pas ses orages. Malheureux roi d'Aragon ! Candido Décembrio, je vous recommande de mettre sans délai mes ordres à exécution.

CHAPITRE X.

> On ne peut imaginer rien de si beau, de si grand qu'on ne le trouve dans l'homme, que l'homme même ne puisse le produire quelquefois dans une pureté céleste.
>
> (Jacobi.)

A quelques semaines de là, don Alfonse et ses compagnons de captivité avaient échangé Savone, au salubre séjour, contre la citadelle de Milan, où une pompe royale entoura le roi d'Aragon. Quelque flatteuse que fût cette réception, pouvait-on

se fier à la loyauté de Philippe, né de cette race d'Atrides où tous les crimes avaient été commis? Meurtre, empoisonnements, raffinements de supplices ou de corruption, marquaient les pages sanglantes de l'histoire des Visconti, à tel point que leur devise, une couleuvre dévorant un enfant, y paraissait spécialement adaptée. Le frère du duc régnant, Jean-Marie Visconti faisait jeter aux chiens les enfants des condamnés, et les chiens refusaient une si sanglante curée. Tyrans sans pitié, ils avaient frappé à droite et à gauche; toutes les classes de la société se ressentaient également de leur oppression. Philippe-Marie n'était connu hors de l'Italie que par ses perfidies, la mauvaise foi portée dans ses alliances, des vengeances couvées à loisir, l'ingratitude dont il avait payé le dévouement de Béatrice Tenda, l'horrible calomnie artificieusement ourvée pour se débarrasser de la femme qu'il n'aimait plus. Séduit par de fausses promesses, Michel Orombelli, un de ses chambellans, lui vendit sa conscience, et consentit à déposer contre une femme innocente, en s'avouant son complice. Cette bassesse ne le sauva pas; car une réflexion consolante à faire est que la bassesse ne profite

guères. Il monta sur le même échafaud que celle dont il avait étiolé la renommée, et le dernier souvenir qu'il emporta au-delà du tombeau furent les plaintes douces et touchantes de sa victime. Quel vol différent dûrent prendre deux âmes si différemment moulées, rapprochées instantanément par l'échafaud, ce grand niveleur du vice et de la vertu! L'imagination vive et impressionnable de don Alfonse rembrunissait les couleurs déjà bien sombres de ce tableau, et quoiqu'il comprît qu'on n'aimait pas toujours sa femme, le mode de s'en défaire lui semblait un des plus horribles crimes commis par Philippe. C'est avec lui qu'allait se trouver en rapport l'être le plus loyal, le plus espagnol que le siècle eût produit! Sa parole, habituée à traduire sa pensée la plus intime, s'assouplirait-elle à la dissimulation de rigueur avec les méchants? A défaut de paroles, n'avons-nous pas une physionomie traîtresse dont les muscles protestent contre tout manque de vérité? D'autre part, ayant tant vécu en Italie, il se rappelait les nombreuses anomalies d'un caractère qui brouillait les linéaments destinés à l'analyser. Ce même Philippe voilait sa face à l'empereur Sigismond appelé par

lui-même en Italie, et prodiguait des attentions délicates et des paroles bienveillantes à ceux que le sort jetait à sa merci. Louis del Verme et Charles Malatesti, ses prisonniers de guerre, ne l'avaient connu que par des bienfaits. Ce prince singulier et bizarre semblait revêtir une autre nature en présence du malheur.

Un mélange d'idées confuses agita, inquiéta Alfonse jusqu'au lendemain, jour marqué pour l'entrevue de Philippe avec ses captifs. Antoine Guidoboni de Fortone Condottière, attaché depuis longtemps au service du duc, et François Piccinino, fils de Nicolas Piccinino, un des premiers généraux du siècle, furent chargés d'introduire Alfonse et les seigneurs les plus distingués de sa suite auprès de Philippe Visconti. Le choix devait lui être d'autant plus agréable que le premier lui était personnellement connu, et que tous deux *Bracchesi* déclarés, ne lui rappelaient en rien l'inimitié de l'école de Sforza qu'il avait toujours combattue.

Le duc avait écarté toute espèce de publicité de cette audience, en premier lieu par un sentiment de délicatesse, en partie aussi parcequ'il haïssait

ce qui portait un caractère de montre ou d'apparat. Jeu étrange de la nature, de l'avoir donné au peuple expansif et tout en dehors de l'Italie, tandis que des inclinations solitaires, la honte d'une laideur qu'il cherchait à dérober à l'inspection, l'appelaient au trône nuageux du Dalaï Lama. Aussi ne garda-t-il auprès de lui que ses conseillers intimes François Landriano, Bernardo Persico, notre ancienne connaissance Candido Décembrio, et le général Nicolas Piccinino, si fameux dans ce siècle de gloire militaire en Italie. Au nombre de tant d'injustices, dont il serait bien temps d'en rappeler, ne s'est-on pas avisé de lui dénier plus d'une fois ses dispositions guerrières, comme si le sol remué par les Romains n'était pas le même qui porte les Italiens de nos jours, comme s'ils n'avaient pas lutté avec avantage contre la maison de Souabe, et créé, au milieu de la barbarie du moyen-âge, une sorte de tactique militaire et de droit de guerre! L'école italienne, fondée par Albéric de Barbiano, comptait une pépinière d'illustres guerriers sortis de son sein, et la chute finale de l'Italie, au seizième siècle, fut précédée de tout l'éclat que la valeur de ses enfants projeta dans celui-ci.

Lorsque les tapisseries de Damas furent retombées sur les portes du salon d'audience, Philippe se leva précipitamment de son siége, et s'avança au-devant de ses hôtes bien au-delà de ce que le cérémonial prescrivait à cet égard. Il échangea avec le roi d'Aragon un rapide regard, qui décida de leurs sentiments respectifs, tant sont inexplicables tous les mouvements dont l'instinct forme la base! L'homme qui analyse se trompe souvent de route, celui qui se laisse aller à une impulsion instinctive s'en est-il jamais repenti? Alfonse, avec toutes ses séductions de figure et d'esprit, avec tout ce qui éblouit ou entraîne, était là en présence de Philippe Visconti, une des plus choquantes dissonnances dans l'ordre physique et moral, au regard incertain, effrayant, d'un embonpoint désagréable, et relevant ces désagréments par une toilette peu soignée, quoique ce jour-là moins malpropre qu'à l'ordinaire, car son pourpoint de velours noir d'Utrecht lui prêtait un air comme il faut. Mais en ce moment la physionomie de Philippe venait d'emprunter une tout autre expression aux mouvements généreux qui se pressaient tumultueusement dans son sein; il

en était presque beau! Ah! loin de rétracter ce mot-là, j'y reviens à loisir, c'est un hommage à cette puissance de l'âme si hautement manifestée. L'âme est tout : la lumière du jour, le parfum des fleurs, la perception de l'infini, l'idéal de l'amour; c'est elle qui répandait sur la figure de Philippe ses divines clartés, et sympathisait avec cette autre âme que Dieu avait faite si belle à Alfonse. La pâleur, l'abattement de ce dernier émurent le duc au plus haut point. Il ne souffrit pas que les deux rois restassent une minute debout, et les faisant placer à côté de lui sur des siéges absolument pareils, il adressa au roi d'Aragon, de la manière la plus douce, la plus affable, les mots suivants :

— A demain les affaires sérieuses! maintenant souffrez seulement que je vous témoigne à tous le plaisir de recevoir d'aussi nobles hôtes. Sire! l'Italie vous possède de nouveau : c'est une belle tout aussi coquette qu'une autre, qui vous attire sans cesse, tant elle a l'air de ne pas vouloir se dessaisir de vous! A votre âge l'avenir est si long, qu'on a la douceur de le façonner à son gré.

La citation érudite de Philippe avait déjà mis le roi d'Aragon sur son véritable terrain, et ce dis-

cours courtois ne pouvait que lui plaire d'un bout à l'autre.

— Mais, tomber entre vos mains, seigneur duc, au sortir d'un repaire de pirates, est une bonne fortune qui a tout l'air de m'en présager d'autres, reprit-il avec cette grâce toute gracieuse dont peut-être seul il avait le secret.

Philippe en ressentit l'influence ; car lui enfin était né italien, et son organisation devait saisir le beau, sous quelque forme qu'il se présentât. Rivalisant de courtoisie, il trouva, pour ainsi dire, des paroles, des sons inaccoutumés en adressant au roi de Navarre des expressions flatteuses sur sa valeur, le péril qu'il avait couru en sauvant les jours d'un ami, et demanda sur le champ qu'il lui fût particulièrement présenté. Comme il avait eu soin de se mettre préalablement au fait de tout, Inigo de Guévara lui était presque familier, et il confondit ses inquiétudes avec celles de don Alfonse relativement aux blessures de don Ponce de Léon. Les partisans italiens du roi reçurent de lui l'accueil le plus amical ; enfin il les charma tous, et la dernière des choses à laquelle on eût pensé

était cette laideur qu'il voulait leur faire oublier à force d'avances et d'agaceries.

— Vous parliez tantôt de bonne fortune, sire! dit-il au roi d'Aragon : cette amitié fraternelle, ces dévouements groupés autour de vous, en sont aussi une, j'imagine. J'ai eu aussi un frère! le poignard des conspirateurs m'a réduit à porter seul le fardeau du jour.

Bien qu'il y eût quelque hypocrisie à ce regret, le roi d'Aragon s'empressa de répondre que le sort du duc Jean-Marie avait été d'autant plus à déplorer, qu'il était mort si extrêmement jeune, et montra une connaissance parfaite de tous les détails de cet événement tragique.

— Quelle jeunesse que la mienne! continua le duc, entouré des assassins de ma mère et de mon frère, voyant le même poignard agité sans cesse autour de moi, redoutant la même coupe dans l'abandon des festins. Vous ne connaissez pas cela, vous qui vous êtes si tranquillement assis sur le trône de vos pères! vos conjurations, s'il y en a, n'ont point le caractère sanglant des nôtres, mais en revanche, sire! je connais les hommes, et vous les voyez au travers de bien des illusions. Et le

regard bienveillant de Philippe n'était plus le même, peut-être eût-on distingué une tache sanglante dans l'orbite livide de ses yeux.

— Cette époque, seigneur duc, quelque pénible qu'en soit le souvenir, vous a mis à même de déployer de grands talents, en abattant pour toujours ce qu'on est convenu d'appeler l'hydre des conspirations, répondit le roi d'Aragon. Peu de souverains ont compté d'aussi fidèles serviteurs que vous, et voici le seigneur Nicolas Piccinino qui ne me démentira pas.

Philippe, à cet appel, était redevenu le simple, l'affectueux italien. Il tendit la main à son vieux général, et dit que la mort pourrait seule les séparer.

— Hors ce traître de Carmagnole, ajouta-t-il, dont le sénat de Venise a fait justice sommaire, j'ai eu rarement à me plaindre de mes entours. Vous voyez bien, sire! que le diable n'est pas si noir qu'on le peint!

— Il est tout blanc! s'écria gaiement Alfonse, car personne n'était plus susceptible que lui de céder à l'attrait de la cordialité et de la bonhomie.

La sagacité nationale prédominait dans Phi-

lippe, l'impression flatteuse qu'il venait de produire n'échappa point à sa pénétration. Il en fut touché, et si plus d'une fois dans le cours de sa vie il avait fait triompher les inspirations généreuses sur une nature qui leurétait contraire, actuellement il fut entraîné par une fascination d'homme à homme qu'il ne chercha pas à combattre.

— Blanc ou noir, reprit le duc en riant, la suite en décidera. A cette heure-ci, vous posséder, sire! vous garder, borne mes vœux. Si le Pape ne m'avait enlevé un de mes amis, il eût merveilleusement charmé vos ennuis. Thomas de Sarzane a quitté le cardinal Albergati, pour occuper le poste brillant de vice-camérier apostolique. Le seigneur Antonio Beccadelli sera de moitié dans mes regrets.

— Et le seigneur Côme de Médicis, reprit le docteur, en portera le deuil; c'est une perte inappréciable que Florence fait en lui.

— Il lui a rendu le service de mettre en ordre la bibliothèque du couvent de Saint-Marc, ajouta Candido Décembrio, et d'ailleurs n'a-t-il pas de quoi se consoler? Léonard Bruno d'Arezzo, Gianozzo Manetti, Poggio, Carlo Marzupini, Gio-

vanni Aurispa, d'autres dont les noms échappent à ma mémoire !

— Italie ! Italie ! s'écria Alfonse avec un élan dont Philippe lui sut gré encore:

— Si jamais Thomas de Sarzane devient Pape, l'érudition en personne occupera le Saint-Siége, dit le roi de Navarre.

— Malgré mon respect pour les érudits et l'érudition, reprit Alfonse, Thomas de Sarzane n'aurait pas mon vote au conclave. Il appartiendrait de droit au cardinal-évêque de Sienne ; c'est mon pape à moi.

— Eneas Silvius Piccolomini, répondit le duc, est en effet un bien digne homme, et non moins érudit. Ses opinions au concile de Bâle sentaient un peu le bûcher. Hein ! qu'en dites-vous ?

— Il devance son siècle, mais la papauté l'y fera rentrer, n'en doutez pas.

Philippe sourit, ce caractère manifestant si franchement ses prédilections ou ses répugnances lui plaisait par son côté bizarre.

— Sire ! lui dit-il, vous nous connaissez tous, vous êtes italien comme nous, et je serais tenté de plus en plus de vous faire oublier l'Espagne,

néanmoins j'aurai le courage d'y ramener vos souvenirs. Ceux que vous y avez laissés doivent déplorer votre absence, hâtez-vous de les rassurer, vos dépêches seront expédiées à l'instant même. Peut-être vous conviendrait-il de faire venir ici un agent de confiance qui vous mettrait au courant des affaires de vos royaumes d'outre-mer. Vos Aragonais passent pour récalcitrants !

— Ils m'ont donné fière besogne à maintes reprises, s'écria gaiement le roi d'Aragon, mais par Notre-Dame del Pilar, je m'en soucie fort peu. C'est sur ma mère que mon cœur demande à être rassuré ; elle aura cruellement ressenti le contre-coup de mes revers !

Philippe répondit en baissant la voix :

— C'est bien fait à vous, sire ! d'avoir donné à la reine Éléonore votre première pensée. S'il y en a une autre à accorder plus voilée, plus mystérieuse, je demande d'en être le confident, elle parviendra à son adresse.

Le sang d'Alfonse circula avec rapidité dans ses veines, en écoutant cet appel au souvenir de Catalina, si malheureuse de son absence et de ses dangers. Philippe se prit à l'aimer tout de bon, lors-

qu'il vit que toutes les cordes de cette âme transparente rendaient un son si pur.

— Seigneur duc, nos lettres seront prêtes demain, et prenant votre permission au vol, je m'empresserai d'ajouter au nombre de vos convives Alfonse Borgia, évêque de Valence; il est le dépositaire de tous mes secrets. Alfonse appuya doucement sur cette dernière expression; il ne voulait pas effaroucher le duc par ce grand mot de secret, mais plutôt lui en faire pressentir la nature.

— Bien! reprit le duc, vos ordres seront exécutés de point en point, et c'est désormais l'évêque de Valence qu'il faudra accuser du moindre retard.

Combien furent différentes les impressions qui suivirent leur sortie, de celles qu'ils avaient apportées en entrant dans ce salon où le formidable tyran s'était montré sous des traits si radieux! Philippe en éprouvait d'absolument semblables, car la vocation native de l'homme n'est que sympathie et bienveillance.

CHAPITRE XI.

Il aima mes malheurs, et j'aimai sa pitié.
(Ducis.)

Le lendemain de ce jour-là, les dépêches des rois d'Aragon et de Navarre prenaient le chemin de l'Espagne. Alfonse, ignorant le coup qui l'avait frappé, se livrait, dans sa lettre à dona Catalina, aux épanchements de son amour, d'un amour au-

quel le malheur ajoutait une mélancolie pleine de tendresse. Il cherchait à la calmer de la seule manière dont une femme puisse se rassurer, en l'entretenant d'une constance qui résistait à l'absence, aux vicissitudes du sort, aux incertitudes de l'avenir. Cette lettre, faite pour donner la vie, allait se briser contre la mort, et y ensevelir d'aussi douces effusions. Il parlait à la reine sa mère avec tristesse et affection, car une vague inquiétude mêlait ses angoisses à tant d'autres désolantes réalités.

Philippe les convia tous à Abbiato-Grasso, où la chasse, ce plaisir de prédilection du duc, les retint quelques semaines. Alfonse s'y vit environné de soins et de respects. Adressés à un souverain captif, elles portaient un caractère de noblesse qui était de nature à émouvoir les sentiments généreux du roi d'Aragon. Le silence est si souvent le rôle de l'obligé, qu'il en comprimait l'expression; mais Philippe, qui avait sondé toutes les fibres du cœur humain avec l'organe de l'expérience et de l'habileté, comprit qu'il venait de rencontrer sur cette terre aride, dépouillée de nobles inspirations, un homme qui savait être sensible et reconnaissant, et cet homme était un roi captif, humilié, qui

plaçait le bienfait au-dessus de l'injure. Et lui ! renfermé dans les murs solitaires de son palais, quelle existence que la sienne pendant les années déjà écoulées ! Insensible aux sublimes harmonies du ciel italien, insensible aux dons intellectuels de ses habitants, redoutant le flot populaire des uns, les orages de l'autre, influencé par la charlatanerie de ses astrologues, ou l'ignorance de ses médecins, entouré de serviteurs soumis aussi à de craintives données, tenant à lui parce qu'il était l'*alpha* et l'*oméga* de leur carrière finale ; aucune impression désintéressée, aucune admiration vivement sentie n'avaient dilaté ce sein farouche. Alfonse lui créa de nouvelles émotions à l'âge où on ne les éprouve plus ; il ravivait celles sur qui le souffle flétrissant du calcul avait exercé ses ravages. Philippe comprit l'amitié, l'enthousiasme, et y puisa à pleines mains en se sentant payé de retour. Chose étrange! le roi d'Aragon s'était attaché à Philippe, parce qu'il s'en voyait compris, et qu'aucun doute sur sa loyauté, son désintéressement ne vint froisser sa délicatesse. Le duc lui marqua une confiance sans bornes du jour qu'il l'eut deviné, et ne prétendit point le sonder. La

gaîté d'Alfonse, les ressources immenses de son érudition, ses dons naturels fascinèrent Philippe, car tout était grâce en lui, son geste, sa démarche, son accent, son expression, son silence même. Aussi le duc l'aima de plus d'un sentiment.

L'intimité d'Abbiato Grasso consolida davantage leurs rapports que ne l'eussent fait des années entières soumises à l'étiquette des cours. Philippe, retiré dans ses appartements, y attendait impatiemment le roi d'Aragon, qui ne tardait pas à s'y rendre, tant il goûtait l'entretien du duc et son abandon. Aucun tiers n'y était admis, et les questions du plus haut intérêt s'y trouvaient discutées, au travers des incidents de la chasse ou des confidences les plus futiles. Le duc ne laissa point ignorer à Alfonse combien l'ambition du comte François Sforza lui créait de soucis, et la dénomination de *fils de vilain* ne lui fut certes pas épargnée. Et croiriez-vous, ajoutait Philippe, qu'il convoite la main de mon unique enfant, de ma jolie Blanche ; le Milanais avec, cela va sans dire!

— Blanche Visconti honorerait un trône. On compra un jour bien des lances en son nom, ré-

pondait le roi d'Aragon, qui devinait ce qu'elle serait à quinze ans.

— Un trône! reprenait son père d'un air rayonnant. Oh, Alfonse! pourquoi?... Mais n'y revenons jamais, rien n'est amer comme les regrets prodigués à un bien que nous ne pouvons atteindre. J'aime ma jolie Blanche, d'ailleurs une fille, cela ne vous donne pas d'ombrage; néanmoins en vous voyant, Alfonse, j'ai mille fois pensé qu'un fils comme vous pouvait être l'orgueil et l'amour d'un père.

— Je suis ce fils, dit Alfonse, en donnant à son organe la même inflexion à peu près que celle qu'il aurait eue en parlant à une femme.

Philippe le regarda avec ce regard qu'aucun homme n'avait encore obtenu de lui, et lui tendant la main, il demanda comment il s'était fait qu'ils se fussent combattus.

— Et combattus de façon à m'enlever mes dernières espérances, car enfin cette brillante victoire des Génois place la maison d'Anjou sur le trône.

— Qu'elle n'occupe point encore. Le duc René est captif en Bourgogne, et quoiqu'on fasse sonner

bien haut le courage de madame Isabelle, une femme n'est en définitive qu'une femme.

— Ma propre captivité, la destruction totale de ma flotte, le découragement de mes partisans italiens, ce caractère d'héroïne sont autant de chances qu'elle a en sa faveur.

— Vous savez parfaitement bien, sire! que je n'étais influencé par aucune prévention qui vous fût personnellement contraire. J'ai suivi le système politique tracé par mes aïeux; les Visconti ont passé pour profondément habiles.

— C'est une réputation que votre règne aura continuée, seigneur duc, mais tout système politique est basé sur les circonstances, disparaît et revient avec elles. Tant que deux maisons rivales se sont disputé Naples, les Visconti pouvaient les protéger tour à tour, et travailler à consolider en attendant l'indépendance de l'Italie. Actuellement que la maison d'Anjou régnerait sans rivaux, elle remonterait au degré de puissance qui, sous Charles I^er^, menaçait l'Italie, et cette belle Italie, convoitée de tout temps par les Français, leur serait en quelque sorte livrée par ses propres enfants.

— Non, non! impossible, il n'en sera pas ainsi;

les Français sont des barbares comme les hordes gauloises qui leur ont montré le chemin de notre patrie.

— Plus barbares que des peuples moins rapprochés de notre civilisation méridionale. L'Italie frémit encore aux souvenirs de sang de la première conquête, et de l'humiliation que cette nation arrogante étendit sur les vaincus. Et depuis, rappelez-vous, seigneur, l'invasion de Charles de Valois, l'impie algarade de Guillaume de Nogaret. Rien ne leur est sacré, ni l'oint du Seigneur, ni son vicaire sur la terre. Le sang de Conradin, sang royal, a rougi l'échafaud.

— Sang gibelin ! s'écria Philippe, ému, et cédant aux imprescriptibles émotions du passé et des traditions de famille.

— Hélas ! reprit Alfonse, vous avez abjuré toutes vos alliances héréditaires, et le malheureux Manfred a été sacrifié par les Gibelins. Actuellement le cas est plus grave, le danger plus pressant. La France, gouvernée par des monarques ineptes ou imbéciles, déchirée par les guerres civiles, avait bien assez de ses propres affaires. Mais Charles VII a tout l'air d'en rappeler des égare-

ments de sa jeunesse ; il a fait la paix avec le duc de Bourgogne, organisé des troupes régulières, réparé tous les maux qui ont tellement désolé ce pays. Sous un grand roi, la France sera la plus redoutable ennemie de l'Italie, et malheureusement elle est à ses portes.

— Je saurai bien les lui fermer, moi souverain de la Lombardie et de ses montagnes!

— Et si elle occupe le midi de l'Italie, la péninsule entière serait simplement une route militaire incessamment traversée par les armées françaises, et tenue dans le respect et la crainte. Les guerres transalpines n'ont point le caractère moelleux de ces combats de condottieri, où il n'y a souvent que des prisonniers et pas une goutte de sang versée. Les Français se sont formés à Crécy, Azincourt, Verneuil ; leur sang a bien assez mouillé leur sol natal. Vos arbalétriers génois n'ont pas su tenir tête aux archers anglais.

—Les Génois ! des imbéciles. Les archers anglais sont comme les anciens Scythes.

— Cependant depuis, les Français l'ont emporté toujours, et réussiront surtout en Italie, où l'on n'a eu affaire qu'aux Allemands qui font la

guerre à loisir, tandis que rien ne résiste à la vélocité française. Je prévois que l'Italie sera leur future conquête d'un bout à l'autre.

— A moins que l'établissement de la maison d'Aragon n'y mette obstacle, sire ! vous en voulez venir à cette conclusion.

— Précisément ! nous discutons un objet d'un égal intérêt pour tous deux. Prenons d'abord la sympathie, cet aimant des nations comme des individus, rapprochant si souvent des peuples que leur position géographique sépare à jamais, et les éloignant de leurs voisins les plus proches par une inexplicable répugnance. L'Espagne et l'Italie présentent les plus fortes similitudes locales: même harmonie de langage, même tendance au beau, à l'idéal, même puissance créatrice de l'imagination, même richesse de végétation; enfin toutes deux se ressentent d'avoir été aux Romains, et repoussent de leurs jeux, de leurs institutions, l'empreinte dont la barbarie des peuples du nord a imprégné celles des Francs et des Allemands.

— La sympathie ! reprit Philippe, je ne saurais désavouer sa puissance, depuis que je vous possède dans mes états.

— L'aragonais deviendra italien en touchant au sol du pays, et fera cause commune avec les autres gouvernements pour défendre la frontière du nord. Mes royaumes sont pauvres, et fussent-ils plus riches, la difficulté de transporter des armées nombreuses sur une flotte m'empêcherait de tirer parti de ressources bien plus considérables, quand même je pourrais en disposer. Si je fusse parvenu à conquérir le royaume de Naples, l'Espagne m'eût revu rarement dans son sein, je me sens si franchement italien!

— Vous ne parlez pas des Allemands, reprit Philippe : ils ont pendant si longtemps utilisé la péninsule! Voilà Sigismond qui, avec la main de sa fille, transmet la Bohême et la Hongrie à la maison d'Autriche. Je n'aurais pas cru ce beau coureur de femmes susceptible d'un plan quelconque, le sien agrandit considérablement des voisins qui de tout temps ont pesé sur nous. Dieu nous garde de la morgue française tout autant que de la brutalité allemande!

— L'Italie sans lien commun n'opposera à chaque invasion qu'une résistance partielle et de peu

de durée. Elle est malheureusement destinée à devenir la proie du plus fort.

— Après nous le déluge, dit froidement Philippe, n'avons-nous pas assez de soucis personnels, et si nous allions nous inquiéter du sort des générations à venir! Elles seront molestées, pressurées, massacrées comme celles qui les ont précédées, et le monde n'en ira pas moins son train. Alfonse! c'est à vous, aux réflexions que vous avez émises qu'il me faudra penser un jour. Un homme habile comme vous, laisser abîmer sa flotte par les Génois!

— Par les éléments conjurés avec eux, seigneur duc! n'oubliez pas que le Ciel lui-même s'était déclaré contre moi.

— Le Ciel contre vous, Alfonse! impossible, car on le dit si juste! Mais nous parlions tantôt de l'empereur Sigismond, et je me rappelle une singulière circonstance à ce sujet. Vous connaissez si bien notre histoire privée que je n'ai pas besoin de vous raconter les embarras qui ont marqué les premières années de mon règne. Une foule de petits tyrans s'étaient partagé mes dépouilles et celles de mon défunt frère, enfin j'avais les écuries

d'Augias à nettoyer. J'en vins à bout, et dernièrement encore, un des derniers voleurs de mes biens a été décapité à Milan, Gabrino Fondolo, tyran de Crémone. Il a confessé à sa mort qu'étant au haut du clocher de cette ville avec l'empereur Sigismond et le pape Jean, il eut l'idée subite de les jeter en bas l'un et l'autre, les expédiant pour l'autre monde au moment où ils étaient absorbés par les merveilles de celui-ci. Comment trouvez-vous cette lubie-là?

—Mais, à peu près, c'est celle d'Erostrate : elle eût valu à son auteur le même renom dans l'histoire. Ces victimes en herbe ne s'en doutaient guère.

— Voilà comme le danger plane sur nous à tous es moments du jour. Je suis bien aise d'avoir débarrassé le monde de ce gueux-là.

Leurs soirées se passaient à deviser ainsi, tandis que la chasse prenait les journées. Philippe ne démentit en rien la délicatesse de ses procédés envers ses hôtes, et marqua d'une manière bien précise la ligne de démarcation qui sépare les vices de l'homme public des vertus de l'homme privé.

CHAPITRE XII.

Un seul cri retentit jusqu'au bord :
Tout était joie et chant, tout fut silence et mort.
(M. de Lamartine.)

A peine l'évêque de Valence eut-il reçu les dépêches du roi, qu'il se jeta sur la première galère catalane, répondant avec empressement au désir de son maître. Il débarqua à Savone, et fut transporté à Milan, les ordres du duc étant très-positifs

à son égard, et embrassant tous les détails de son voyage. Le premier hommage de l'évêque courtisan s'adressa au duc, qui lui demanda s'il apportait de bonnes nouvelles de ses états à un maître qui avait tant besoin de consolation.

— Monseigneur, répondit l'évêque, un ancien proverbe dit que le mal nous arrive toujours accompagné d'autres maux. Tel est le cas de don Alfonse. Il a à déplorer la perte de la meilleure des mères. L'infant don Henri a perdu sa jeune épouse.

— Oui ! reprit le duc, le malheur est un compagnon importun dont il est difficile de se débarrasser une fois qu'il s'attache à vos pas. Mais au moins l'Espagne est-elle en paix? le roi ne risque-t-il rien du côté de ses voisins?

— Dona Maria, son auguste épouse, a mis tous ses soins à les lui concilier, et les cortès ont ressenti en citoyens les infortunes du roi et celles du pays.

— Comme ces femmes ont toujours l'esprit à tout! entre nous soit dit, votre reine l'a inquiet et peu agréable.

— C'est au roi son époux à en juger, répondit

l'évêque avec un sourire équivoque, qui conciliait la finesse du courtisan avec le respect du sujet.

— Dona Catalina sera-t-elle vivement regrettée de l'infant ?

— C'était la plus belle personne de l'Espagne, répondit l'évêque.

— Allez, allez, seigneur évêque, remplir votre mission, pleurer avec ceux qui pleurent, consoler les affligés. Je me charge de la dernière partie. Le roi est à peine prévenu de votre arrivée, il vous attend impatiemment.

Un cri de joie et de surprise accueillit l'évêque lorsqu'il entra dans les appartements de don Alfonse. Il voulut ployer le genou, mais déjà le roi le pressait entre ses bras, et l'y tenait presque étouffé, tant était vive et expansive cette douceur de revoir quelqu'un qui lui apportait l'air de l'Espagne. Après les effusions qui l'avaient jeté hors de lui, Alfonse interrogea la figure de l'évêque, et celle-ci, toute faite aux circonstances, emprunta les touches des événements dont il était le porteur.

— Oh ! parlez, Borgia, parlez le premier. Je n'ose vous interroger. Ma mère !

L'évêque garda le silence.

— Ma mère! mon excellente mère! nous l'avons perdue! Est-ce vrai? je ne la reverrai plus!

Se laissant tomber dans un fauteuil, Alfonse couvrit de ses mains une figure bouleversée.

L'évêque mit un genou en terre, en disant :

— On lui a appris d'une manière fausse et inopinée les revers de ses enfants. Un seul instant, à ce récit, l'a portée de la terre au ciel. On eût dit qu'elle avait hâte d'intercéder là-haut pour eux!

— Toujours ma mère! oh! c'est une douleur sans nom!

Alfonse, tout en elle, oubliait le reste.

— Avez-vous des lettres? demanda-t-il enfin.

— Dona Marguerite de Hijar vous écrit, sire.

— Elle! elle aussi!

L'évêque, baissant la tête sur les genoux du roi, dit à voix basse :

— Sire, priez Dieu pour elle.

A cette conviction, pénétrant avec des pointes de fer dans son cœur, une pâleur mortelle se répandit sur les traits d'Alfonse, et une effrayante immobilité glaça ses mouvements en coupant sa respiration.

— Un fils vous reste, sire, beau comme tous les

anges. Elle est morte en lui donnant le jour, en l'appuyant contre son sein, et après l'avoir béni ! Ce secret a été fidèlement gardé. Dona Marguerite adore Ferdinand.

— Un fils ! ma pauvre bien-aimée !

— Il demeure au château de Hijar, sous la garde de dona Marguerite, qui ne saurait s'en séparer.

— Catalina ! par quelles souffrances n'a-t-elle point passé ! Dites la vérité tout entière, a-t-elle beaucoup souffert ?

— Elle a eu de quoi se faire pardonner dans ce monde et dans l'autre !

— Mon fils lui ressemble-t-il ?

— Jusqu'ici il ne rappelle personne.

— Ah ! il la rappellera toujours ! Elle n'est donc plus ! Catalina dans la tombe ! Vite, vite, donnez-moi la lettre de dona Marguerite !

L'évêque lui présenta une liasse de papiers. Alfonse se jeta avec la frénésie du désespoir sur l'écriture de Catalina, et la colla sur ses lèvres ; mais, honteux de rendre Borgia spectateur de pareils transports, il lui demanda d'aller chez le roi de Navarre et l'infant don Henri, sa mission n'é-

tant qu'à moitié remplie. Il éprouvait ce premier besoin des profondes douleurs, la solitude, qui les sauve des consolations assez importunes pour se mesurer à elles. Plongé dans une de ces afflictions où tout est stupide étonnement avant de devenir amertume, il resta un temps indéfini, la tête appuyée sur la table de marbre placée devant lui, ayant perdu le calcul des heures dans le vague tumultueux de ses déchirantes sensations. A un petit coup frappé à sa porte, il reconnut le signal du duc, et, ne voulant point courir le risque de le désobliger, Alfonse maîtrisa sur le champ la violence de ses tourments, et fit l'effort d'aller au-devant de lui. Le duc le prévint, s'assit sur un siége en posant une main sur l'épaule du roi.

— Je vous remercie, dit-il, de n'avoir pas fermé votre porte à l'affection d'un ami. Vous êtes affligé, vous devez l'être. On regrette toujours sa mère. Je n'ai trouvé le sommeil que du jour où j'ai vengé la mienne. Ma pauvre mère ! elle est morte empoisonnée ! la vôtre, à l'instant marqué là-haut ! Il y a différence. La Providence se plaît à vous éprouver ; elle se lassera, Alfonse ; il vous reste un ami.

— Je le sais, je le sens, reprit le roi, en relevant un front décoloré, j'ai fait ma part de douleurs et de consolations. La perte d'une mère est un de ces coups qui frappent plus d'un fils, bien que je cherche vainement à me dissimuler d'avoir précipité sa mort par ma captivité. A côté de ce malheur, il y en a un autre qui me plonge dans l'état où vous me voyez. Une femme chérie, dont j'étais le bien suprême, n'a pas non plus survécu au 5 août. Elle ignorait que je fusse entre vos mains.

La voix d'Alfonse allait s'éteignant; car cette poitrine, recouverte d'une armure de fer, révélait parfois la douce sensibilité d'une femme, et peut-être exerçait-il par-là une si puissante attraction.

Philippe, stupéfait, crut avoir mal entendu. Il l'avait compris lorsqu'il parlait de sa mère; car le jeune tigre lèche la sienne, et nous avons surpris au duc maint ressouvenir filial. Mais aimer comme Alfonse avait adoré Catherine, suppose une généreuse inspiration refusée à Philippe. Le silence régna entre eux, Alfonse tout à ses peines, le duc à ses réflexions.

— Alfonse, mon fils, dit-il enfin, une femme vous abat ainsi! Qu'est-ce que c'est qu'une

femme? un joyau brillant sans nulle valeur réelle, n'ayant de prix qu'en tant qu'on s'en sert. Fait comme vous l'êtes, vous donneriez des vertiges à la plus sage, si sage il y a. Pour une que la mort vous enlève, cinquante se disputeront le bonheur de vous plaire. Si votre deuil le permettait, je vous improviserais une fête à Porto-Zobbia, où vous n'auriez qu'à choisir. Secouez cet accablement, vous êtes l'homme, le fort, l'élu de la nature. Une femme entre vos mains, c'est le papillon fragile, que la flamme attire, et qui s'y consume.

— Ah! elle s'y est consumée ! sécria Alfonse suffoqué ; elle y a perdu le bonheur et la vie ! Le fils qu'elle m'a laissé, j'ai voulu qu'il fût roi. Il n'y faut plus songer !

— Toujours heureux, Alfonse, même au milieu des revers! Un fils? dites-vous. Vous avez un fils ! moi, je n'en eus jamais.

Une sombre jalousie éclatait dans ses yeux ; mais, en les reportant sur le roi, il fut frappé de l'égarement de ses traits, et le vit si profondément malheureux, qu'il ne jugea pas à propos de lui envier le fils dont il parlait. La compassion dont il était si susceptible domina seule son âme.

— Eh bien! dit-il, vous ne travaillerez pas pour des frères, souvent ingrats. Un fils vous est donné pour recueillir le fruit de vos labeurs. Une grande différence d'âge, sa naissance même, l'empêcheront de vous susciter des dégoûts. Il attendra tout de vos bienfaits, et rien de son droit.

— Mais ce fils, sa naissance est un crime, un titre d'exclusion !

— Bon! vous le légitimerez. Ne tenez-vous pas d'un bâtard le royaume de Sicile? et qui n'honore la mémoire de Manfied de Hohenstauffen?

— Ecoutez-moi, dit Alfonse à voix basse, vous êtes le seul homme à qui je le dise jamais. On dit tout à son ami. Ferdinand est le fruit de l'inceste : c'est le fils de ma malheureuse belle-sœur Catalina!

Alfonse connaissait aussi les hommes. Sa confiance resserra les sentiments qui déjà lui enchaînaient Philippe. Touché, flatté, il ensevelit ce secret dans son sein, et prit une résolution subite dont il ne se repentit jamais.

— Sire, reprit-il d'un air solennel, vous n'aurez point à regretter de m'avoir confié ce mystère. Je me rappelle que votre loi des Goths admet,

quant à la succession au trône, le droit d'immédiation, et non celui de représentation. Mais qui vous empêchera de laisser un jour le royaume de Naples à votre fils? un royaume conquis à la pointe de l'épée, que vous lui destiniez; car Naples, en tant qu'il dépendra de moi, n'aura d'autre maître que vous. Pourquoi cette surprise, mêlée de doute? Entre vous et moi, Alfonse, il ne saurait se glisser. Je vous engage ici ma parole ducale, et vous saurez un jour jusqu'où Philippe Visconti pouvait porter l'amitié.

Tel que l'éclair sillonnant d'une manière électrique le nuage noir étendu sur les cieux, telle cette perspective séduisante illumina la physionomie assombrie d'Alfonse. La guerre, ses dangers, une conquête si brillante, le détournèrent des tristes réalités sous lesquelles il s'affaissait. L'impression prédominante devenait une reconnaissance ardente envers le duc.

Habile à tout démêler, Philippe Visconti l'avait déjà lue sur le front du roi; et lorsque l'œil d'Alfonse, rayonnant au travers de ses tristesses, le chercha à son tour, le duc posa le doigt sur ses lèvres en lui disant :

— Silence, mon fils; attendez tranquillement le résultat de mes promesses. Je vous rendrai au-delà de ce que les Génois vous ont ôté. Leurs vaisseaux, leur marine, sont à votre disposition, car enfin, si vous y tenez tant, votre fils régnera.

Et l'idée que le roi d'Espagne, que son fils tiendraient un trône de sa munificence, fit encore une fois tressaillir le sang des Visconti.

Alfonse lui prit la main :

— Il n'est pas que vous n'ayez trouvé des ingrats; mais le sentiment reconnaissant qui jette mon âme dans la vôtre est peut-être au niveau de ce que vous êtes pour moi. Vous n'aurez jamais eu d'ami, d'allié plus fidèle, et un mot de vous décidera par la suite de toutes mes opérations.

Alfonse s'engageait à beaucoup, néanmoins il tint loyalement parole.

— Eh ! ne le sais-je pas ! Mais une belle page de notre histoire, c'est celle du captif dominant son soi-disant vainqueur, parce que Dieu prodigua ses plus beaux dons à l'un, et que l'autre sut apprécier. Maintenant, sire, rêvez, même éveillé, le royaume de Naples !

CHAPITRE XIII.

> Dans ce siècle où tous les souverains de l'Italie rivalisaient en amour pour les lettres Alfonse les égala, ou les surpassa tous par son enthousiasme pour l'antiquité, par son amour pour les études.
>
> M. DE SISMONDI.

Alfonse, étourdi de tout ce qu'il avait entendu ou senti, cherchait à débrouiller le chaos de ses idées, et prit sa tête entre ses mains, essayant d'en calmer la confusion. Hélas! il aurait dû les poser sur sa poitrine, dont chaque veine gonflée devait

saigner longtemps. Sa mère dans la tombe! et elle, son doux amour! oh! elle! A cette pensée, Alfonse se croyait fou. On lui disait cependant que quelque chose était resté d'elle, ce fils jadis si passionnément désiré, ce complément des félicités que Catalina lui avait fait connaître. Eh bien! il embraserait d'un nouvel amour son âme isolée. Un fils d'elle! un fils qu'il ferait roi! espoir brillant qui ravivait ses sens désolés. Puis, au fond de ce tableau, ce fond que l'on distinguait à peine, tant les couleurs en étaient vaporeuses, il y avait une gracieuse image de jeune fille placée entre un tombeau et un berceau, entre la mort et la vie, les arrosant de ses fraîches larmes. Cette jeune fille, il eût mieux valu la mettre en dehors du tableau. Toute belle qu'elle y parût avec ses voiles, elle faisait ombre à cette douleur qui devait tout absorber. Frappé de deux coups à la fois, ce choc émoussait leur pointe si aiguë. En pleurant Catalina, Alfonse se reprochait les larmes auxquelles sa mère avait seule des droits. Une mère morte pour lui! mais à elle aussi il donnait la mort. Ballotté entre deux douleurs, deux affections profondes, Alfonse allait de l'une à l'autre, finissant par rêver tout

doucement à son fils. Le duc de Milan, d'autre part, mit son inquiète activité à lui chercher des distractions. Il s'en présenta une bien de nature à donner un autre cours à ses pensées. Madame Isabelle de Lorraine, épouse du duc d'Anjou, passa la mer à Gênes, et venait de se rendre à Naples, relevant ainsi les partisans de sa maison. A toutes les grâces d'une femme la duchesse joignait le courage d'un autre sexe, et, forte de l'appui du Pape, elle se présentait en héroïne dans la lice. Les Italiens n'avaient pas une grande dévotion aux femmes; mais la nouveauté de ce spectacle devait émouvoir des imaginations si impressionnables.

— Si la reine votre femme, dit Philippe à Alfonse, se met sur ses hauts chevaux, nous aurons en Italie une guerre de dames, qu'il nous faut prévenir.

Alfonse ne put s'empêcher de rire à l'idée de ce combat d'amazones et de son côté ridicule, protestant au duc que le courage de dona Maria n'irait point jusque-là :

— Ne jurez de rien ; les femmes ont de ces coups de tête auxquels souvent on ne s'attend pas. Nous voilà tous rassemblés ; vous avez votre Borgia,

auquel vous accordez votre confiance illimitée, qui nous empêche de dresser un protocole de ce dont nous sommes convenus depuis si longtemps? Mon cher Alfonse, il est temps de nous opposer à madame Isabelle; il faut l'empêcher de s'acclimater dans les cœurs. Commençons dès ce jour. J'ordonnerai aux Génois de préparer les vaisseaux qui vous ramèneront à Gaëte, votre point de départ.

Et, se frottant les mains, Philippe ajouta :

— Voilà tout le fruit de votre victoire, illustre seigneur Blaise des Assereto! Mon fils, ils n'ont pas longtemps joui de leur triomphe.

Celui du roi d'Aragon était complet, il humiliait les Génois, et emportait d'emblée le cœur de Philippe.

Les conférences ne durèrent pas longtemps. L'histoire ne présente pas beaucoup de traits semblables à celui-là. Un prince italien du xv^e^ siècle sacrifiant tous les avantages d'une victoire, de la rançon de ses captifs, à leur bien-être, subjugué par l'amitié, et lui donnant tout ce qu'il avait jusqu'alors refusé à ses semblables. Une ligue offensive et défensive fut conclue envers et contre tous. Le duc de Milan promit secours et argent au

roi d'Aragon pour l'aider à conquérir le royaume de Naples. De leur côté les rois de Navarre et d'Aragon s'engagèrent à fournir au duc de Milan tous les secours dont il aurait besoin contre ses ennemis.

Ce même jour, 30 octobre 1435, la cloche de Villilla s'ébranla d'elle-même. La santé d'Alfonse, visiblement altérée, parut abîmée par toutes les secousses qui l'avaient assaillie tour à tour, et, au moment de jouir de la liberté si généreusement rendue, on le vit en proie à une fièvre qui devait retarder son départ. Son sage conseiller, le duc de Milan, lui représenta que ses royaumes d'Espagne pouvaient souffrir de son absence, et l'engagea à y renvoyer le roi de Navarre et l'infant don Henri. Mais Alfonse lui répliqua confidemment que son frère était si brouillon, qu'il redoutait de jeter en Espagne un ferment de discorde en l'y faisant rentrer. Il préféra le garder à Milan, tandis que le roi de Navarre appareilla vers l'Espagne avec le titre de régent et des pouvoirs illimités, accompagné de la plupart des seigneurs, brûlant de revoir leurs foyers. Alfonse ne garda que don Ponce de Léon, qui se rétablissait lentement de

ses blessures, le docteur Antonio Beccadelli et quelques autres. Le prince de Tarente, le duc de Suessa, se rendirent dans le royaume de Naples, afin d'y réchauffer le zèle des partisans aragonais, et rompre l'inaction forcée de don Pédro d'Aragon, en lui portant les ordres du roi son frère d'agir incessamment sur les mers de la Sicile.

Pendant ce temps Philippe, n'écoutant qu'une voix, jadis constamment étouffée, celle d'une affection si extraordinaire et si tendre, expédiait sans cesse de nouveaux ordres aux Génois relativement à la flotte qui devait ramener don Alfonse dans les mers du Midi. La santé de son hôte l'inquiétait péniblement. Sa pâleur, ses yeux abattus, où le feu de la vie allait s'éteignant, appelaient l'incessante sollicitude du duc. Philippe retrouvait un intérêt, des émotions dans un âge où on les repousse d'ordinaire, tant on est aise de se reposer de la fatigue qu'elles vous ont fait éprouver. Lui, qui ne les avait jamais connues, puisait à la source inconnue de mille jouissances qui le faisaient vivre d'une nouvelle existence. Et tout ce que l'homme peut donner à l'homme fut prodigué par lui au roi d'Aragon. L'homme peut beaucoup

pour son semblable ; il le veut si rarement ! Philippe avait vu sans sourciller passer devant lui toutes les misères humaines ; il avait marché sur elles, il les avait repoussées, broyées, insultées, accablées, tandis que les malheurs de son ami lui arrachaient des soupirs. C'est aussi un beau don du ciel que la sympathie ! elle supplée parfois le premier des biens que nous tenons de sa bonté, une de ces amitiés dont la date est celle de nos années, et dont la chaîne nous enlace du jour où nos yeux s'ouvrent à la lumière pour suivre notre âme là-haut après l'avoir charmée ici-bas.

Philippe s'était enfin procuré à grand prix la Vie d'Alexandre-le-Grand, par Quinte-Curce. Une fois le livre en sa possession, il fit appeler Antonio Beccadelli, en le lui montrant d'un air triomphant. Nos enfants, qui ont enveloppé des gâteaux avec les feuillets de Quinte-Curce, ne concevront pas que la joie du docteur, à la vue de cette précieuse trouvaille, l'ait fait délirer, qu'il eût oublié tout respect en arrachant brusquement le livre des mains de Philippe, et poussant des cris immodérés. Antonio Beccadelli était un grave docteur, dont la solennité et le décorum crispaient les

nerfs de Marguerite de Hijar : aussi l'en faire sortir, était à peu près l'œuvre de Josué dérangeant la marche du soleil, et Quinte-Curce, entre tous les mortels, aurait pu seul s'en faire honneur, si un autre miracle l'eût ressuscité ce jour-là. Le duc ne prit point en mauvaise part les transports du docteur ; ils lui donnaient la mesure de ceux du roi d'Aragon, prince érudit entre tous. D'ailleurs lui-même était trop italien pour ne pas participer au vertige scientifique qui s'était emparé de toutes les têtes de cette contrée classique où les Hellènes venaient d'imprimer si récemment un élan rétrospectif vers les écrits de l'antiquité.

— Voilà de quoi distraire le roi votre sire ! dit le duc à Antonio Beccadelli ; j'ai eu mille peines à me le procurer ; heureusement j'en suis venu à bout. Pensez-vous que nous réussissions à l'intéresser momentanément ?

Le docteur, qui s'imaginait de très-bonne foi que l'on pouvait perdre père et mère et se consoler avec un auteur classique, ouvrait de grands yeux, cherchant à comprendre si en effet le duc ne se fiait pas à la vertu de ce Léthé savant, fait pour guérir toutes sortes de blessures morales, et

manifesta une espèce d'impatience de l'essayer sur le roi. Philippe le lui remit de fort bonne grâce, et se dit, après qu'il fut parti :

— Le bonheur ! serait-il dans des goûts totalement exclusifs, faciles à satisfaire ! Un savant est donc l'homme heureux de ce bas-monde ! Le sage d'Horace, debout sur les ruines d'un monde qui croule autour de lui, n'est certes pas le philosophe orgueilleux, sensible à mille piqûres; mais l'homme plongé dans les lettres, préoccupé de ce seul soin, faisant abstraction du reste. J'ai raison d'attirer les savants à ma cour; ce sont gens à ne troubler le repos de personne !

A l'air rayonnant du docteur, Alfonse se douta qu'il était sous l'empire d'une émotion littéraire, et la partagea en voyant la précieuse trouvaille qu'il devait à l'amitié du duc de Milan.

— Commençons sur le champ ! s'écria le roi. Comment ! c'est la vie de mon héros favori, qui de tout temps a partagé mes admirations avec César? Bonheur inattendu !

Et les voilà tous deux sur Quinte-Curce, fâchés de quelques instants de répit, et revenant avec fureur à cette lecture à peine interrompue.

Pardonnons à Alfonse d'aimer Alexandre : nous en avons fait tous autant en commençant nos études ; et l'on avait alors les heureuses illusions de l'ignorance, que notre prescience historique a trop tôt dissipées. Alexandre se présentait à Alfonse avec la brillante auréole de ses hauts faits, son idolâtrie pour Homère, son amour pour sa mère, les larmes si belles qu'il répandait sur le corps de Darius, l'amitié qu'il portait à Ephestion, enfin avec des mots magiques, expression d'une âme noble et généreuse, il lui disait de ces choses qu'aucun héros des temps modernes ne lui avait encore dites. Ce moule des guerriers de l'antiquité est brisé. L'Italie a eu beau rappeler la Grèce, l'analogie n'est pas allée si loin. Antoine de Padoue a depuis consigné dans la Vie d'Alfonse d'Aragon qu'il l'avait guéri par le seul fait de cette lecture.

CHAPITRE XIV.

O dieux ! car c'est Dieu qui nous donne de reconnaître des amis!

(Ménelas, dans Euripide.)

Mais cette intimité croissante d'Alfonse et du duc venait de porter au dernier excès l'indignation des Génois. L'ordre positif de ce dernier d'équiper une flotte et de se tenir prêts à le ramener aux lieux où ils l'avaient vaincu, leur parut une san-

glante ironie, ou une parodie amère d'une victoire qui les avait couverts de gloire. Et à quoi aboutissaient tous les avantages qu'ils comptaient en retirer ? Philippe seul en avait profité, sa générosité lui attacherait à jamais les deux rois, et ils resteraient seuls exposés à leur vengeance. Leur nom ne se trouvait même pas mentionné dans le traité, Philippe ne se gênant nullement de les envisager comme des sujets héréditaires. Ils conclurent de leur côté une ligue offensive et défensive avec le pape Eugène et le duc d'Anjou, se promettant bien de ne pas borner leur exaspération à un simple traité.

Le roi d'Aragon, tout à fait remis de la fièvre lente et dangereuse qui menaçait sa vie, n'entrevoyait plus d'obstacles à son départ, et commençait à retrouver jusque dans ces rêves cet objet échappant sans cesse à l'ardeur de ses désirs, Naples, enfin, qui l'absorbait tout entier faute d'un autre amour. Son sommeil, si respecté à Milan, fut cependant interrompu par les coups qu'on frappa à sa porte, et le duc entra suivi de deux gentilshommes portant des flambeaux, qui les ayant posés sur la table, se retirèrent aussitôt.

Avant qu'Alfonse, rassemblant ses pensées, eut demandé la cause d'une visite à une heure aussi indue, le duc se mettant près du lit, dit avec un grand sang-froid :

— Gênes la superbe ne m'appartient plus, une révolte me l'a donnée, une révolte me l'a ôtée, une troisième peut me la redonner encore. Les Génois et les Gantais ne font que cela. Beaux sires, vraiment, c'est leur privilége anti-diluvien.

Le roi d'Aragon changea de couleur, et s'en montra véritablement affecté.

— Seigneur duc ! s'écria-t-il, d'une voix concentrée par la colère, je devine ce que votre délicatesse tenterait vainement de me dissimuler. L'insurrection de Gênes est la rançon de votre captif !

— Et quand même ! Alfonse, mon fils, pourquoi t'émotionnerais-tu ainsi ? tu ne m'en seras pas moins ce que tu m'as été, et nos projets ne subiront aucun changement. C'est d'ici que vous partirez pour conquérir Naples, car enfin vous devez y tenir, et nous serons deux contre un. Ce dont je suis bien peiné, c'est qu'ils aient massacré un de mes bons serviteurs, Paccino Alciat n'existe plus ! Erasme

Trivulcio, enfermé au Castelleto, opposera une longue résistance. D'ici là nous aurons le temps d'aller à son secours.

— Allons sur le champ, reprend Alfonse, oublions Naples en ce moment, laissez-moi venger votre honneur outragé, et mes anciens griefs sur ce tas de révoltés, dont il faut enfin faire un exemple.

— Patience, patience! laissons-les se détruire eux-mêmes, c'est moins coûteux et beaucoup plus sûr. Je connais mes Génois, je pense, ils seront las de leur liberté comme de leur esclavage. Alfonse! croyez-moi, ces républiques dont l'Italie est encore si fière, périront un jour par leurs propres discordes, par le poids accablant des monarchies limitrophes qui se concentrent en masses compactes et bien organisées. Voilà bien la cinquième fois que les Génois demandent un maître, ils se sont donnés deux fois aux Visconti, moi je les jette au diable!

— Avant qu'ils deviennent sa proie, souffrez que je me mesure avec eux. Je serai votre général, votre condottière, je veux combattre au nom de

mon bienfaiteur et lui amener, pieds et poings liés, ces ingrats ! ces rebelles !

Peu de cordes manquaient à l'âme élevée, à l'organisation si intellectuelle d'Alfonse; mais celle de la liberté n'y avait jamais retenti. Il envisageait comme un monstre ce peuple brisant ses fers, et brûlait d'en faire justice. Son orgueil souffrait aussi de coûter à Philippe une si belle acquisition, Gênes la superbe, aux palais de marbre. Philippe étudiait le jeu mobile de sa physionomie, où l'impression dominante se dessinait comme le soleil dans le mouvement des ondes. Il l'aima encore du prix de ce sacrifice.

— Alfonse, dit le duc attendri, on l'a tant répété que j'ai fini par mettre en doute que dans notre rang l'on connût l'amitié. Vous m'en avez révélé les mystères et les charmes. Je les ai goûtés, et grâces vous en soient rendues, ce que je perds, puisque vous l'entendez ainsi, rive toutes les sympathies qui m'attachaient à vous. Que de fois n'ai-je pas regretté de ne pouvoir vous appeler mon fils ! Si vous eussiez été libre, Alfonse, ma belle Blanche vous eût porté en dot le duché de Milan, et mes yeux se seraient fixés sur vous deux. Au

lieu d'un tel avenir, voyez le fils insolent du paysan de Cotignola convoiter la main de mon unique enfant, et une sorte de prévision me le donne pour gendre. Dois-je travailler en sa faveur, épuiser mes trésors, afin que Sforza règne à Gênes comme à Milan ? Non, non ! il ne mêlera pas son sang de rustre au sang des Visconti, son alliance de vilain à nos royales alliances. Alfonse, je vous ferai mon héritier, vous tiendrez en bride les Français, vous châtierez les Génois, c'est mon second legs. Le premier sera le Milanais.

Chacun de nous a son idée dominante dont il est obsédé : celle d'Alfonse, nous l'avons bien vu, était Naples; quant au duc, toute espèce d'incident le ramenait au comte François Sforza, qu'il haïssait comme on hait son héritier, lorsqu'on ne l'a pas volontairement choisi. Soit qu'il aimât dans Alfonse le vengeur futur de ses griefs contre tous, soit qu'il fût disposé par la mort de Pacino Alciat à s'attendrir prodigieusement, jamais le roi ne lui avait surpris des dispositions aussi affectueuses.

— Voilà beaucoup, dit Alfonse, quant à l'ambition et à la reconnaissance. Faut-il qu'il n'y ait que des regrets à donner à la belle Blanche ?

— Pas si douloureux que les miens, Alfonse, ne les comparez pas. Un ami tel que vous devenir mon gendre, tenir à moi par une alliance si proche, je le sens, j'eusse été heureux ! Savez-vous quelle est la source de la confiance sans bornes qui vous livre ma pensée, mon âme, c'est le respect inné que vous inspirent les liens moraux. A mon âge, Alfonse, on vit sur la foi de ce que l'on a observé, et j'ai coulé à fond tous les mouvements des hommes. J'en ai peu rencontré qui offrissent comme vous cette virginité de loyauté, base de toutes les relations sociales. L'habileté du vulgaire, j'entends celle qui saisit son véritable intérêt, avec la sordide attention du mineur poursuivant son filon, cette habileté, dis-je, n'est pas de force à lutter, à la longue, avec l'intégrité morale ou politique. Si j'avais à recommencer.... Philippe s'arrêta, il embrassa tout un passé dans la rapidité permise à la pensée, mais ce passé était affreux. Oh ! non recommencer, la vie n'en vaut pas la peine.

— Si pareille chose m'était offerte, je la rejetterais sans coup férir, reprit Alfonse, dont le tact rencontrait le mot propre en parlant au duc.

— Vous aussi, Alfonse ! dans la fleur de l'âge

et des espérances, vous reniez le bonheur! personne n'est donc heureux !

— De la chaumière au palais, du palais à la chaumière, tout est misère morale. Il n'y a que les aspects qui varient.

— Vous verrez, Alfonse, les Génois s'agiteront tant qu'ils finiront par devenir le peuple le plus misérable de l'Italie. Savez-vous qui est à la tête des révoltés? François Spinola, votre rival de Gaëte. Mes Milanais abattus, découragés, n'ont point opposé une grande résistance. Au fait, ils n'étaient pas les plus forts, on ne le prend jamais assez en considération. Je vous en parle vaguement, sur des premières données; bientôt nous saurons ce qu'il en est plus positivement.

— Nous le constaterions mieux sur les lieux en en faisant justice. Sera-t-il dit qu'honoré de toute votre confiance, mon épée soit restée dans le fourreau pour venger vos injures?

— On dirait que vous en êtes à bout, vous; n'ont-ils pas beaucoup des vôtres entre leurs mains, et croyez-vous chose facile de les en arracher? Le temps, le temps, mon cher Alfonse, est le meilleur mode d'action avec des gens emportés.

Ils vont se quereller entre eux, mettre les Doria, les Spinola aux prises avec les Frégoses, retourner leurs forces contre eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils se soient donné un nouveau maître. Il sera plus facile au roi de Naples de les réduire, de les humilier un jour, qu'au roi d'Aragon. Alfonse, je vois en vous le véritable roi de l'Italie, son bouclier contre les Turcs et ces autres barbares que le Nord souffle sur nos beaux rivages, qui viennent arracher nos oliviers, nos orangers, et éteindre notre civilisation.

— A Dieu ne plaise que de mon vivant je concède aux Français un pouce du sol italien. Les Génois, tourbe orgueilleuse et frivole, seront humiliés avant que je descende au tombeau, quelles que soient les bornes de ma carrière. Je leur voue une haine à mort!

— Bien, bien! nous rirons les derniers. A présent, Alfonse, ne songez qu'à votre départ. Armes, trésors sont à votre disposition.

— Et me permettez-vous de disposer de François Piccinino?

— Le fils de mon bon vieux! ce n'est pas le père, mais il en approche le plus. Ce choix m'agrée

fort; il me prouve que je sais aussi mes condottiere!

— Même loin de vous, vos conseils me guideront toujours. Je ne connais bien que Naples, j'en serai aux ténèbres quant au reste de l'Italie.

— C'est moi qui vous en montrerai le chemin. Seulement, Alfonse, point de courtoisie espagnole. Une femme qui endosse haubert et cuirasse n'est plus une femme. Combattez d'égal à égal avec madame Isabelle.

— Il est sûr que je serai embarrassé de voir en elle ce qu'on appelle proprement une femme! Blanche ne portera pas d'armure, j'espère.

— Encore une! Alfonse, mettez les dames de côté, cela ne vous vaut rien, regardez-moi : Agnès Maino aurait aussi été tentée d'être duchesse, mais au premier mot d'insinuation à cet égard, j'ai tiré mon épingle du jeu, et elle est tout simplement la mère de Blanche. La domination des femmes est pernicieuse aux hommes, le mari d'une héroïne est toujours un homme de papier mâché; René d'Anjou me paraît peu redoutable en partant de ce principe; nous le chasserons, il ira peindre les sites de la Provence.

— Ou bien moi ceux du Mont-Serrat. La partie est assez égale.

— Non, non ! car je mettrai mon poids dans la balance, et c'est quelque chose !

— C'est tout ! dit Alfonse attendri, tout pour moi, qui sait faire abstraction d'égoïsme ou de projets ambitieux, en présence du plus beau don que le ciel ait fait aux hommes, une généreuse amitié comme la vôtre ! Aussi, en vous quittant, comblé de vos bienfaits, il me reste le regret d'en jouir loin de vous. Pourquoi faut-il nous séparer?

— Parce qu'il faut, reprit le duc, en pressant sa main, que Philippe Visconti place son fils adoptif sur le trône de Naples.

A quelque temps de là, Alfonse mouillait au port de Gaëte, qui avait été livrée à don Pédro par le napolitain Lancelot. Tout recommençait à lui sourire, et il reportait un reconnaissant regard vers ce Philippe, qui, non content de l'avoir comblé de dons magnifiques, lui avait appris à compter un ami de plus.

On n'étudie pas assez l'histoire de l'Italie : de pareils traits révèlent un beau caractère primitif et réfuteraient mainte injustice dont les Italiens ont dédaigné d'en appeler.

CHAPITRE XIV.

Tu proverai si come sa di sali
Lo pane altrui, e come é duro calle
Lo scondere e'l salir per l'altrui scale
(Dante.)

L'évêque de Valence porta le premier en Espagne les nouvelles inespérées de la prompte mise en liberté du roi, et l'arrivée de don Juan de Navarre confirma des récits qu'on taxait presque d'exagération. Comment admettre, sans données

positives, un événement aussi extraordinaire que l'était ce dernier? Non seulement le captif, triomphant de son vainqueur, se l'enchaînait par la plus forte des amitiés, il bouleversait ses anciennes alliances et changeait les rapports politiques de l'Italie. Alfonse était peu connu en Aragon, et moins aimé peut-être qu'il ne le fut depuis dans le royaume conquis par ses armes. La raison en était simple; il ne s'était pas assez identifié avec son pays, et ne pouvait prétendre à des sentiments qu'il n'accordait pas. Mais son malheur avait étouffé ce seul germe de mécontentement, tant le cœur des peuples est prêt à compâtir aux grandes infortunes, tant il est facile d'éveiller ses sympathies natives en leur faveur! On croyait avoir toujours aimé Alfonse, tant on le chérissait actuellement, et les cortès se prêtaient avec déférence à tout ce que dona Maria avançait dans ses intérêts. Il y allait de leur honneur national à achever une conquête que Philippe, étranger à leur roi, se chargeait de lui faciliter. Mais le précédent armement, et le désastre qui le fit échouer, avaient épuisé l'Espagne d'hommes, d'argent, de ressources. Don Raimond Périllos rétablissait à pas lents la marine

catalane qui était entièrement abîmée ; l'enthousiasme vivement excité est de nature à baisser en proportion égale ; il fallait l'exploiter tant qu'il se maintenait si vif. On commençait à parler du retour de don Henri en Espagne, et un cri d'allégresse s'élevait de toutes parts.

Il retentit avec le plus de force dans la solitude de dona Marguerite, et y apporta un sentiment joyeux, dilatant, inconnu depuis longtemps à ses tristes hôtes. Borgia était resté avec le roi jusqu'à son départ de Milan, et après une traversée retardée par des vents contraires, il arriva enfin à Valence, et mit de l'empressement à se rendre auprès de dona Marguerite, à qui il apportait une lettre du roi. Lui était-il aussi nouveau, ce sentiment où tout est émotion et bonheur, lorsqu'on rompt le cachet d'une lettre qui nous en apporte les douces sensations? Un observateur moins habile que ne l'était Alfonse Borgia eût deviné, aux teintes mobiles et variées de sa physionomie, qu'elle appartenait au roi avec autant d'amour que le fils d'Alfonse lui en inspirait. Cette lettre, rien moins qu'officielle ou royale, différait des missives diffuses du temps, écrite de premier mouve-

ment, sous l'impulsion d'une pensée qui allait bientôt devenir cette chère, cette intime pensée de toute la vie :

« Lorsque je vous pris dans mes bras au couvent de la Madona del Gloria, en promettant de veiller sur votre jeune bonheur, aurais-je pu songer, dona Marguerite, que les vôtres s'ouvriraient pour mon fils, et seraient son unique asile, que je vous devrais tout ce qu'il m'est si doux de vous devoir! Quelles que soient mes obligations envers vous, je sens avec transport qu'elles ne dépassent point ma reconnaissance, et celle-ci brûle, frissonne d'impatience de s'exhaler à vos pieds. En moins d'une année, tant d'événements ont presque blanchi mes cheveux, tant de douleurs ont assailli mon cœur, que je puis croire tout possible et attendre quelque compensation de la Providence. Lorsque je m'abandonne à ces idées, une illusion pleine de charme me ramène dans un seul coin de l'Espagne, dans mon royaume de Valence, ce jardin dont vous êtes la rose, Marguerite : daignez deviner ce que j'oserai alors vous dire. »

Ne condamnons pas trop sévèrement Alfonse, de ce que le temps, l'absence, avaient jeté un voile

sur ses douleurs. Marguerite venait de l'absoudre, et elle regardait comme un des bienfaits de la Providence d'avoir proportionné la durée de nos regrets à la rapidité de nos jouissances. Et chez elle aussi l'image de Catalina était devenue un de ces longs et mélancoliques souvenirs que l'on nourrit entre Dieu et les derniers replis de son âme ; car a-t-on jamais le courage d'entretenir qui que ce soit de cette peine intense, profonde, saignante, qui échappe à l'analyse et à l'expression? où est l'écho qui y réponde?

Une autre lettre dissipa momentanément les rêveries qui tenaient Marguerite immobile devant son ouvrage de tapisserie, ou bien les yeux fixés sur la petite figure de Ferdinand, cherchant à y démêler des traits beaucoup mieux gravés dans ses propres réminiscences. Dona Constance d'Avalos, ayant reçu des nouvelles récentes de don Henri, qui lui annonçait son retour et sa prochaine arrivée à Valence, où il comptait s'arrêter quelque temps, s'était hâtée de le mander à la reine. Dona Maria, vivement intéressée à se concilier le plus tôt possible les bonnes dispositions de don Henri, tant afin de n'être pas troublée dans l'intérieur de

l'Aragon, qu'à cause de la paix qu'elle venait de conclure avec la Castille, se proposait de se concerter avec lui à Valence, où il allait débarquer. Cette visite, si importante à tous égards, l'était infiniment plus pour dona Constance qui, espérant toujours recouvrer ses biens en Castille, l'égalant en richesses aux rois, ménageait dona Maria qu'elle n'aimait pas, comme toutes les personnes attachées au roi, et forcées involontairement de se partager entre deux époux si peu unis. Il en était autrement de ses rapports avec l'infant à qui son père s'était sacrifié : le nœud d'ancienne affection et de dévouement ne leur avait rapporté que ruine, exil, amertume, et cependant il agissait sur dona Constance et la douairière d'Avalos sa mère, de toute la puissante action du souvenir sur notre âme. Non seulement elles ne lui en faisaient aucun sujet de reproche, mais étaient toujours prêtes à recommencer. Le voyant au travers des préventions les plus favorables, l'une et l'autre s'étaient détachées de sa femme qui ne les partageait pas. Dona Constance, très-positive dans ses attachements, ne négligeait aucune occasion d'en mettre les preuves au jour. La délivrance du roi

la transportait de bonheur, et elle résolut de donner le plus grand éclat aux réjouissances par lesquelles elle se proposait de la consacrer.

—Le roi est libre, triomphant de Gaëte, Salerne, Amalfi, et l'infant don Henri nous arrive, écrivait dona Constance à Marguerite, laissant courir sa plume, car son cœur allait vite. Quittez vos voiles de deuil ; ils ne conviennent plus aux circonstances actuelles, et venez, chère dona Marguerite, vous joindre à nous pour saluer l'infant à son retour. Vous avez fait partie de sa cour, ou plutôt de sa famille, il sera bien aise de vous revoir ; quand on a été si longtemps et forcément avec des étrangers, on est altéré des siens, qui nous ont coûté tant de soupirs. Le moins que je puisse faire en cette circonstance, c'est de me ruiner encore une fois. Pas d'armes, tournois, lances en éclats, sont les seules réjouissances qu'on puisse offrir à un roi chevalier. Oh ! comme il me rappelle Richard Cœur-de-Lion, dont nos pages chantent si joliment la romance! n'est-il pas le lion généreux triomphant du tigre à force de noblesse ? Venez donc, chère dona Marguerite, l'évêque vous dit si belle que votre place est toute trouvée dans un

tournoi. Vous seriez plus fière que dona Maria de Castille, si vous refusiez une personne qui vous est aussi parfaitement dévouée que moi.

Sa lettre en main, et la retournant en tous sens, Marguerite alla trouver dona Antonia qui, mettant ses lunettes, voulut lire à loisir une épître amenant une telle diversion dans leur solitude.

— C'est une chance de plaisir, dona Marguerite, dit-elle après avoir réfléchi un moment; un refus est presque inadmissible, vu la présence de la reine et celle de l'infant. Et puis, vous avez tant pleuré à cause du roi! c'est à lui d'essuyer les larmes qui ont terni vos beaux yeux.

— Il les essuiera, n'en doutez pas, reprit-elle avec vivacité. Dieu l'a mis pour cela sur la terre.

Dona Antonia hocha la tête.

Marguerite la regardait fixement, puis elle s'écria en joignant les mains :

— Se peut-il que vous n'aimiez pas Alfonse, Alfonse malheureux!

—Entendez-moi, dona Marguerite, ce n'est pas que je dise que les pleurs de la veuve ou de l'orphelin retombent jamais sur lui, mais on pourrait

remplir des torrents avec les larmes qui ont flétri des joues fraîches comme les vôtres.

— C'est mal à lui !... Mais moi, je suis à son égard dans la classe des orphelins, jamais je n'aurais à m'en plaindre. Et elle ! ne l'a-t-il pas chérie jusqu'à son dernier soupir!

La pauvre dona Antonia poussa un triste gémissement.

— Vous êtes presque injuste, ma chère tante, continue Marguerite, emportée par le désir de justifier le roi : je me rappelle ce qu'elle en disait, elle qui le connaissait si bien! Il n'a jamais changé, encore moins trompé.

— N'importe ; quelques formes que sa dangereuse magie ait adoptées, elle a toujours égaré, et a fini par entraîner... dans quel abîme ? dona Marguerite, vous le savez trop bien.

Dona Maria n'ajouta rien de plus, et pleura en silence. Marguerite se reprocha d'avoir mis le doigt sur une plaie saignante, qui tout aussi bien rouvrait la sienne. Mais elle se réfugiait dans cette manière d'aimer idéale, exclusive, infinie, attribut de la première jeunesse, sa fleur la plus fraîche, qui se fane avec elle. Cet amour couvre tout, et les

torts, et les défauts ; il pare tout de sa beauté et de ses illusions. Marguerite se reprochait presque de délaisser un moment le petit Ferdinand, bien que dona Antonia et les anciennes femmes de la princesse veillassent sur lui. Néanmoins la beauté du chemin qu'elle parcourut, et ses variétés fleuries, ravivèrent des sensations qui ne demandaient qu'à s'épanouir, et elle arriva à Valence, disposée à prendre part à toutes les distractions que lui offrirait ce séjour.

Dona Constance l'avait perdue de vue depuis quelques années ; elle fut extraordinairement frappée de sa beauté et de sa figure, et lui fit un accueil plein de bienveillance. Marguerite, en dépit des avantages qui donnent tant d'aplomb dans le monde, se sentait intimidée en y apparaissant loin de tout soutien. Don Henri entra précisément au moment où ces dames échangeaient leurs mutuelles politesses, car il avait précédé de quelques heures Marguerite. A peine l'eut-il reconnue, qu'il s'avança vers elle, l'arrêtant à l'instant où, frappée inopinément de sa vue, elle allait tomber défaillante à ses pieds. Un état si violent, ayant une source intérieure et mystérieuse, ne provoqua

cependant nul soupçon, et parut suffisamment expliqué à l'infant et à dona Constance par l'attachement de Marguerite à dona Catalina.

— Ma pauvre mignone, dit don Henri, qui toujours en Castille avait emprunté des expressions et des manières françaises, restes longtemps inexpugnables de l'occupation d'un pays, ma chère petite Marguerite, calmez-vous; le temps a passé sur nos chagrins respectifs. Dieu punit, Dieu console; vous serez toujours ma fille!

Un sourire parut sur les lèvres violacées de Marguerite, à cette assurance démentie par l'âge de l'infant et ses manières. Don Henri, tenant toujours ses mains, les pressait affectueusement entre les siennes. Cette sensibilité profonde de jeune fille réagissant sur lui, provoqua un mélancolique retour vers sa femme, et tira quelques larmes de ses yeux.

Dona Constance s'attrista de la tristesse de l'infant.

— Nous avons tous beaucoup souffert, dit-elle; mais la peine fait penser, rêver, enfin beaucoup vivre en peu de temps; le Ciel a voulu que rien ne fût perdu pour l'homme.

Et, prenant son mouchoir à broderies d'or, elle en essuya la dernière larme de Marguerite.

— De la joie, et le sourire de tantôt, lui dit-elle encore, car le seigneur infant vous trouvera enlaidie, et l'évêque de Valence ne s'attend pas certes, à un démenti à ce sujet.

La plaisanterie de dona Constance eut l'effet de ramener l'attention de l'infant sur les grâces de Marguerite, et, passant avec sa mobilité ordinaire d'une sensation à l'autre, l'admiration qu'elle lui inspira dissipa sa rêverie.

— Et le roi, demande enfin timidement Marguerite, ne le reverrons-nous jamais ?

Pour qui l'eût bien observé, il y avait tout une destinée dans cette simple question, dont l'accent frappa dona Constance. L'infant n'avait appliqué son attention qu'à la beauté extérieure de Marguerite.

— Le roi guerroie en Italie, don Pédro aussi. Ma belle enfant, il faut vous contenter de mon seul hommage.

— Vous êtes aussi beaucoup pour moi, reprit la jeune fille avec affection.

D'heure en heure on attendait la reine, et don

Louis de Massa, gouverneur-général du royaume de Valence, mari de dona Constance d'Avalos, était allé au-devant d'elle. Marguerite étouffait. La bonne foi du mari outragé venait de la délivrer de l'insupportable fardeau qui pesait sur elle; mais comment soutiendrait-elle le regard incisif de la reine? Il lui semblait à elle, pauvre innocente, inhabile aux ruses de ce bas-monde, que le premier coup d'œil de dona Maria arracherait le secret déposé dans son sein : aussi frémit-elle de la tête aux pieds en entendant les sons bruyants qui précédaient son approche, et bientôt la cour de l'Alcazar se trouva remplie de monde. Force lui fut de descendre et de se cacher parmi une profusion de vases de fleurs qu'on avait rassemblés sur le perron.

Constance de Tovar, douairière d'Avalos, veuve du connétable, y attendait la reine, qu'on vit bientôt paraître dans une litière dorée, traînée par six mules magnifiquement harnachées, et entourée d'un cortége de gentilshommes à cheval, ayant à leur tête don Louis de Massa, qui, sautant vite à bas, eut encore le loisir de donner la main à la reine pour monter les degrés en marbre de l'Alca-

zar. Dona Leonor d'Urgel, princesse d'Aragon, occupait la seconde place de la litière, et partageait en quelque sorte les honneurs de dona Maria. La satisfaction épanouissait les traits de cette dernière, dans l'éclat de sa dignité royale, avec une robe de brocard d'or, et un diadème de diamants placé sur sa chevelure noire. Elle sut empêcher gracieusement la veuve du connétable de baiser sa main, ainsi que la vice-reine, et se retourna aussitôt vers l'infant don Henri, en l'appelant son très-cher frère, le Désiré.

La double, ou plutôt triple alliance qui les unissait si récemment encore, venait d'être dissoute par la mort ; mais l'image de sa triste sœur occupait aussi peu en ce moment la reine que l'époux de dona Catalina. Il lui répondit :

— Nous avons bien soupiré après l'Espagne, ma très chère sœur, car le pain de l'étranger est amer, avec quelque générosité qu'il vous soit offert. Celui de dona Constance ne m'en paraît que meilleur, depuis que j'ai goûté de l'autre.

L'infant disait ces paroles sans y attacher une grande importance ; car ses regards distraits suivaient le jeu mobile d'une charmante physiono-

mie de jeune personne qu'elle cachait parmi les orangers du peristyle, ne prenant pas garde que quelques-unes de leurs branches s'étaient abaissées en couronne au-dessus de ses tresses et de son voile blanc. Les yeux de la reine prirent la direction de ceux de l'infant, et comment expliquer le tressaillement tout intérieur dont elle fut agitée à l'aspect d'une figure peu susceptible d'appeler une semblable impression. Elle resta un moment immobile, silencieuse, faisant toujours peser cette fixité sur celle qui eût donné tout au monde pour s'y soustraire, et qui se voyait précisément exposée à la publicité qu'elle cherchait à fuir.

— Ma chère sœur, s'écrie don Henri, en allant droit à Marguerite, et la tirant de son asile parfumé, je parie que vous n'avez pas reconnu dona Marguerite de Hijar, tant elle a embelli.

Toutes les couleurs nuancèrent successivement les joues de Marguerite, en se baissant sur la main que lui tendit gravement la reine. On eût dit la langue de cette dernière collée à son palais, tant elle fut longtemps à chercher le mot

propre à rassurer ou à interdire davantage encore la tremblante jeune fille.

— Mais en effet, dit-elle enfin, en se tournant vers don Henri, je trouve dona Marguerite excessivement changée.

Ce compliment peu encourageant avait son côté plausible; car Marguerite était si pâle en cet instant, qu'elle cessait d'être jolie.

—A qui diable en a-t-elle? pensa don Henri : on dirait qu'elle lui a soufflé don Alphonse, et il n'en est rien cependant.

— Il y a quelque chose là-dessous, se dit à elle-même la douairière d'Avalos, peu fâchée que ce jeu muet se prolongeât ainsi.

— Elle aussi ! impossible ! songeait dona Constance, et écartant doucement Marguerite afin de la mettre à l'abri de l'inspection générale, elle supplia la reine de passer dans la salle de l'Alcazar, toute préparée pour sa réception.

Dona Maria y entra au bruit de la délicieuse musique exécutée par les esclaves maures du vice-roi, et s'assit sur un fauteuil élevé de quelques

degrés, tandis que l'évêque de Valence et d'autres seigneurs de ce royaume vinrent lui offrir leurs hommages. L'infant se plaça sur un siége auprès d'elle, et commença à l'entretenir du roi son mari, de ses nouveaux succès et de ses besoins. Une conversation de cet intérêt absorba dona Maria, et détourna sa vague inquiétude de l'objet qui l'avait fait naître. Une répulsion antipathique l'éloignait de la jeune fille qui veilla sur sa sœur avec amour. Car cette antipathie existe dans la chaîne des êtres crées ; elle fait fuir la colombe à l'aspect du vautour, et retient captive dans son trou la pauvre petite souris, malgré les douces amorces du chat à patte de velours. Marguerite frissonnait, et n'y concevait rien.

La princesse Léonore qu'elle avait connue à la cour prit pitié de son embarras, et, s'asseyant près d'elle, l'entretint des événements qui en si peu de temps semblaient devoir les vieillir ; fille d'un rebelle, expiant depuis son tort dans une dure captivité, la leçon du malheur suppléa en elle à celle que les femmes ne recevaient point alors, et la fit sensible et bonne. Marguerite se remettant peu à peu, finit par comprendre le plaisir

d'une intimité passagère avec une personne presque de son âge, relation que les circonstances lui avaient rendue tout à fait étrangère. Mais la position particulière dans laquelle elle se trouvait placée, bornait ce plaisir à celui du moment.

CHAPITRE XVI.

Posti lor furo, ed allaciati in testa
I lucidi elme, e date lor le lance.
Segne la tromba a dare il segno presta,
Che fece a mille impalliadir le guance
Posero l'aste i cavalieri in resta,
Ei corridori punsero alle pance;
Evener con tate impeto a ferirsi
Ceh parve il ciel tader, la terra aprersi.

(L'Agioste).

Un rayon du soleil de l'Espagne venait de pénétrer dans les appartements de dona Constance, lorsqu'elle agita sa sonnette d'argent, voulant se lever aussitôt. La comtesse d'Avalos entra avec les femmes de service de la vice-reine.

— Quoi ! si matinale, ma mère ? vous me faites vraiment honte.

— L'on dort peu à mon âge, et encore dans un jour comme celui-ci; mais, ma fille, si l'on pouvait vous reprocher quelque chose, c'est de ne pas assez ressentir la joie que les événements actuels doivent vous inspirer.

— J'évite prudemment tout ce qu'on pourrait qualifier d'airs de triomphe, d'ailleurs le correctif est si près ! Si la mort nous eût ôté le roi, dona Maria aurait su nous faire expier ses précédents bienfaits.

— Nous avions toujours l'infant pour nous, il eût aussi marqué.

— Désabusez-vous, ma mère, le roi de Navarre fût devenu notre maître à tous, et alors... mais n'y songeons plus, don Alphonse est plein de vie, Dieu la lui conserve. Vous m'avez vue toujours aussi calme, même lorsque mon cœur fut en sang pour le roi et les miens à la nouvelle de la journée de Ponza et de ses suites qui ont trompé toutes les prévisions. Nous ne savions que prier alors. Mais observez cette jeune fille, dona Marguerite de Hijar, si pâle, si émue, à son entrée dans

un monde où elle ne peut que resplendir, si convulsivement agitée à l'aspect de la reine. Elle n'a pas, comme don Louis, une quasi-royauté à perdre ou à gagner, et expie le péché de mon calme.

—Il y a quelque chose d'inexplicable là-dessous, et je m'y perds. A l'âge de dona Marguerite, on ne spécule pas sur les affections futures du roi, bien que celles-ci dévient souvent de route.

Non, non! allait s'écrier dona Constance, prête à justifier le roi du reproche que chacun se croyait en droit de lui adresser; mais, habituée à une grande circonspection, elle garda sa pensée et ne l'émit pas.

— Vous voulez rire, ma mère, dit-elle enfin, je me l'explique par la terreur que le peu de bienveillance de la reine lui inspire : c'est plus que de la sécheresse; ce caractère peu aimable de dona Maria, c'est de l'aridité, comment cultiver une terre si ingrate et échue en partage au plus doux, au plus expansif des hommes? Je plains bien don Alfonse. Tout en lui accuse une véritable tendresse de cœur; il n'a pu la répandre dans le foyer domestique.

— Les consolations ne lui ont pas manqué. Je

suppose que Marguerite a cédé au charme de les lui prodiguer.

— Elle ! non pas elle ! j'en réponds comme de moi-même. Voyez avec quelle franche modestie elle repousse les avances de don Henri. C'est plutôt notre future infante.

— A la bonne heure ! infante ou reine du moment, l'on ne risque rien à se mettre bien avec elle.

— Je m'y sens toute portée, elle m'intéresse et me plaît; je ne voudrais pas qu'elle tombât en de mauvaises mains.

Ce dernier point était parfaitement indifférent à la comtesse d'Avalos, mais comme elle ne heurtait jamais les opinions ou les principes de sa fille, elle alla activer avec don Louis les préparatifs des fêtes de l'après-midi.

Dona Constance crut avoir un autre devoir à remplir; car tout lui semblait devoir ici-bas, et ayant tissé sa vie sur cette série d'obligations envers ses semblables, il ne lui restait guère le loisir de leur nuire. Marguerite s'était glissée, dans sa prière du soir, à l'article des affligés. Elle se ren-

dit auprès d'elle, tenant à bien commencer sa journée.

Marguerite, levée, reposée, souriait au beau rayon du soleil de son Espagne. Les touches fausses du monde n'avaient mis aucune dissonnance dans cette admirable nature de femme de la vicereine, elle leur avait emprunté seulement une espèce de culte pour les avantages extérieurs. Charmée de trouver Marguerite différente de la veille, elle tâcha, avec beaucoup de mesure, de sonder ses sentiments.

— Je suis fière, dona Marguerite, dit-elle, de voir une aussi belle personne que vous occuper les gradins de mon amphithéâtre, couronner peut-être un vainqueur. Je vous prédis maint coup de lance en votre honneur.

— Un coup de lance! reprit ingénument Marguerite, oh! que non, celui qui m'en a promis un est loin, bien loin d'ici.

— Et quel est cet heureux mortel? il ignorait donc que mon tournoi serait honoré de votre présence?

— Heureux! s'il l'était au moins! Je parlais du roi.

Dona Constance disculpa intérieurement Marguerite à cet aveu simple et naïf, et se fit un scrupule de pousser plus loin ses conjectures.

— Il nous manque à toutes les deux, ce roi bien chéri, lui dit-elle, en prenant sa main; mes frères, mon neveu, sont allés le rejoindre. Nous parlerons, nous penserons aux absents.

Cette commune affection, une des relations les plus fortes dans le monde, rapprocha dès cet instant la vice-reine de Marguerite, bien qu'elle fût d'une nature absolument différente.

Bercée par les gracieux récits de l'Alhambra et du Généralif, fascinée par la description animée des joûtes de la Véga de Grenade, admirant dans son roi le plus brave et le plus beau chevalier de la chrétienté, Marguerite, écartant ses soucis, se livrait, avec l'abandon de son âge, à la perspective brillante qui s'ouvrait devant elle. Occuper les degrés d'un amphithéâtre, voir joûter des chevaliers, se sentir émue d'intérêt ou de plaisir, vivre d'une nouvelle vie! Mais après avoir tourné, retourné les mêmes images, elles perdaient leur premier prestige, redevenaient ternes et tristes. Un ciel d'azur avait beau s'étendre au-dessus de sa

tête, personne ne soupirait à ses pieds. Marguerite n'était aimée d'aucun chevalier, aucun chevalier ne joûterait pour elle! Alfonse le promettait jadis, reverrait-elle Alfonse? Nul autre que lui! pensait-elle. Et puis, effrayée de la témérité de ce vœu, elle cachait sa tête entre ses mains, et voulait fuir jusqu'à ses rêveries.

Leur vague la retint longtemps devant la glace de Venise où elle essayait les diamants de sa famille et ceux de dona Catalina. Il y avait de quoi l'en couvrir tout entière, et ils ternirent l'éclat de sa robe lamée d'argent, au long corsage, aux manches larges, relevées par des agraffes de diamants. Son cou, ses bras en étaient chargés, de longs cordons de brillants, partant de sa ceinture, descendaient jusqu'en bas, se terminant par des nœuds de pierreries. Le voile en dentelles de Flandres flottant au-dessus de sa tête, y tenait par une magnifique épingle; mais elle eut le bon goût de s'en reposer sur sa chevelure d'un noir bleuâtre du soin de la parer, et n'y mit qu'une simple rose. Alfonse l'avait ainsi nommée dans sa lettre. Au moins j'éblouirai, se disait Marguerite, quoique personne ne sera à me dire : tu t'es faite belle

pour moi. Tout me manque à la fois, vous me manquez surtout, appui tutélaire d'une amitié de l'enfance, c'est dans la tombe qu'il faut vous chercher, là on n'entend plus!

Le vertige, le tumulte, précédant les grandes fêtes, eurent bientôt agi sur Marguerite, et elle s'amusa du costume varié des dames qui avaient accompagné la reine, non moins que de l'aspect si nouveau de la grande cour de l'Alcazar de Valence, où les lances brillaient au soleil, et où le vent agitait maint panache. Aussi ne quittait-elle point l'embrasure de la croisée, qui lui permettait de contempler ce spectacle à loisir, et de se dérober à l'attention de la reine. Mais son impatience allait toujours croissant.

Enfin les pages de la vice-reine, également avides du tournoi, entr'ouvrirent les deux battants de la salle, et s'apprêtaient à porter les traînes de leurs maîtresses. Don Louis présenta la main à la reine, et la mena près des gradins, où un dais aux couleurs de la Castille et de l'Aragon marquait la place qu'elle devait occuper. Elle était immédiatement suivie de la comtesse douairière d'Avalos, la princesse Léonore, et de toutes les sommités féminines

nes de sa cour. Dona Constance resta un peu en arrière, ayant l'air de chercher quelqu'un. L'on vit aussitôt approcher d'elle son majordome, Alvar Nugnez Herrera de Cordoue, et la main de la vice-reine se posa familièrement sur son bras, en demandant si tout réussirait ce jour-là, afin, ajouta-t-elle, que nous n'en sortions avec quelque confusion.

— Soyez parfaitement tranquille, madame, reprit-il, vos joûtes prouveront que vous êtes encore la grande dame des Espagnes, la fille du connétable don Ruis Lopès d'Avalos, et, s'il plaît à Dieu, nous en imposerons à la Castille!

— Allez à votre poste, mon fidèle ami, reprit-elle, avec un geste aussi affectueux que pouvaient l'être les sentiments que lui inspirait le vieillard.

Ce poste n'était rien moins que celui de juge de camp; car, dans toutes les grandes occasions, la vice-reine cherchait à le placer à honneur, et le rapport de maître et de serviteur, dissous à cette heure-ci comme tous les chaînons moraux, dominait la vice-reine et son majordome de toute la force du passé. Il avait rempli le même emploi auprès du connétable; et lorsque celui-ci se vit

faussement accusé d'avoir conspiré contre l'état, Alvar Herrera fut compris dans sa disgrâce, et partagea sa captivité. Aussitôt qu'il en sortit, il ne se donna ni cesse ni relâche qu'il n'eût convaincu de fraude et de trahison le secrétaire, qui avait calomnié son maître et ourdi toute cette trame. Jean Garcie alla expier sur l'échafaud le crime dont Nugnez Herrera poursuivait l'examen (1). Le connétable n'en eut pas moins ses biens confisqués, et se vit réduit à l'indigence. Alors Herrera vendit les siens, en retira 8,000 florins d'or, somme considérable à cette époque, et, les ayant cachés dans des navettes de tisserand, il les chargea sur son mulet, qu'il fit conduire par son fils à pied et déguisé, afin de les remettre au connétable. Dona Constance, devenue grande dame par les bienfaits du roi, acquitta pleinement cette longue dette de reconnaissance en comblant Nugnez Herrera et son fils des marques de la plus vive amitié, en les identifiant à sa famille et à ses intérêts.

La riche héritière de la maison de Hijar se plaça, éblouissante de beauté et de diamants, sur

(1) Historique.

les gradins, et fixa aussitôt l'attention de l'infant, qui caracolait dans l'arène sur un élégant andaloux, se préparant à jouer au tournoi de Valence, faute d'un jeu plus sérieux. Marguerite suivit longtemps des yeux don Henri; elle se sentait si isolée, qu'elle était prête à se créer un intérêt imaginaire, voulant échapper à l'absence totale d'une émotion quelconque. Malgré le soin du vice-roi à donner le plus grand éclat à des fêtes qui avaient déplacé la reine, et dont le but était de célébrer la délivrance du roi, elles eurent le caractère moelleux des fêtes moresques, tant le climat et les habitudes de cette contrée, si longtemps occupée par eux, se prêtaient peu aux faits héroïques des Normands. L'on débuta par lancer le djéred, et les esclaves maures du vice-roi y déployèrent leur agilité native. Un autre jeu élégant comme tout ce qu'ont imaginé les Arabes, remplaça le djéred. Don Henri courut la bague, la disputa longtemps à don Diégo Manrique, fils du comte de Trévigno Adelantado de Castille, et finit par l'emporter sur lui. Peu de chevaliers aragonais s'étaient rendus chez dona Constance, pressés par le roi don Alfonse de venir combattre en Italie. Mais la

Castille ne lui avait point failli, tant on retrouvait un Castillan dans tout ce qui était courtoisie. Et bien que dona Constance se fût faite franchement aragonaise, quelque chose de semblable au mal du pays vibra dans sa poitrine lorsque les chevaliers castillans, réunis en groupe séparé, frappèrent de leurs lances sur leurs boucliers en la voyant passer.

L'infant ayant enlevé la bague en courant, mit la même précipitation à l'offrir à dona Maria.

— Suis-je parmi des chrétiens ? dit cette dernière en faisant le signe de la croix. Si je vous connaissais moins bien, je croirais que vous avez manqué de foi à Dieu et au roi mon époux. Dona Constance, êtes-vous musulmane ?

— C'est le seul emprunt que nous leur ayons fait en ce jour, reprit la comtesse d'Avalos; malgré la trêve, aucun chevalier maure n'est venu joûter ici, car nous sommes bien voisins, c'est-à-dire ennemis.

Elle l'avait à peine dit qu'un murmure confus retentit dans l'arène. Don Louis, qui était venu prendre les ordres de dona Maria, suivit l'impulsion communiquée par tous les assistants, et dis-

tingua au travers d'un nuage de poussière des cavaliers accourant à bride abattue.

— Que signifie cette algarade? s'écria t-il, on dirait un démenti à ma belle-mère, car ma vue porte au loin, et je ne me trompe pas en croyant reconnaître l'armure moresque.

— Mais qu'ils sont beaux ! qu'ils sont brillants ! reprend vivement la vice-reine cédant, femme qu'elle était, au prestige des Arabes. Garde à vous, chevaliers des Espagnes !

Les chevaux qui les portaient ne se ressentaient nullement d'une course accélérée. Un hennissement joyeux de leur part fut envoyé aux compagnons qu'ils rencontraient dans l'arène, comme d'anciens amis prêts à se tendre la main. La figure impassible de Nugnez Herrera s'anima aux premiers mots qu'il leur entendit prononcer à voix basse, et quiconque eût bien observé ses mouvements lorsqu'il leva sa baguette blanche en faisant ouvrir les barrières du camp, les eût trouvés empreints d'une agitation peu naturelle.

Pendant ces pourpalers, les dames se livrèrent au plaisir nouveau que leur promettait une telle variété, et s'amusèrent à compter les nouveaux

venus. Ils étaient dix. Leur armure artistement damasquinée éblouissait les yeux, et leurs chevaux noirs frappant la terre du pied, appelant impatiemment le combat, promettaient maintes prouesses.

Bride-d'Or, héraut d'armes du vice-roi, les annonça ainsi :

— Voici des chevaliers abencerages de Grenade ; ils ont déposé la couleur verte de leur tribu pour adopter en ce jour le noir et orange de dona Constance d'Avalos, vice-reine de Valence. Ils demandent à rompre une lance en son honneur.

Dona Constance eût désiré que la courtoisie de ses voisins les Maures s'adressât à la reine d'Aragon, mais ce n'était pas une matière à discussion : elle s'inclina en signe d'assentiment.

Le son éclatant des trompettes et des fanfares précéda le combat de dix contre dix, dont la vice-reine devait avoir les honneurs. L'infant se mit à la tête des chevaliers chrétiens, et s'avança le premier au-devant des assaillants.

Aussitôt les lances volèrent en éclats, mais aucun coup sérieux ne fut porté. Les cavaliers firent preuve tour à tour d'adresse, d'agilité, et conser-

vèrent à la fête son premier caractère d'allégresse et de joyeuse harmonie. Néanmoins cette lutte, quelque simple qu'elle eût été, décela dans l'un des chevaliers maures une valeur peu commune, une de ces supériorités qu'on ne conteste pas, tant on a hâte de leur rendre hommage, et tous, d'un accord spontané, le désignèrent vainqueur. Il s'en défendit avec beaucoup de modestie, mais, pressé de toutes parts, il céda à la politesse castillane, demandant pour récompense qu'il lui fût permis de rompre une lance *pour la plus belle*, et de la nommer à son choix. Ce trait, si fort dans les mœurs de la chevalerie, agréa à tous, et l'orgueil espagnol fut flatté que la galanterie moresque cherchât la plus belle parmi les chrétiennes.

Mais les dames, toutes chrétiennes qu'elles étaient, éprouvèrent un sentiment d'inquiète vanité peu compatible avec l'abnégation de leur religion. Dona Maria, amusée, intéressée de tout, retranchée dans sa haute dignité, se résignait assez vertueusement à n'y plus prétendre. La vicereine en avait joui si souvent, et récemment encore tant d'hommages venaient de l'entourer, qu'elle pouvait bien se reposer sur ses lauriers.

Supérieure à beaucoup de frivolités sur cet article, je ne saurais répondre d'elle, et d'un renoncement absolu à un titre qui depuis assez longtemps s'attachait à son nom. Marguerite venait de le lui déférer intérieurement, mais il n'en était pas de même de Léonore d'Urgel et de tant d'autres qui votèrent en leur propre faveur.

Les chevaliers maures, parcourant l'arène, firent le tour de l'amphithéâtre, s'inclinèrent respectueusement devant la reine, dona Constance, la comtesse d'Avalos, et arrêtèrent unanimement la bride de leurs chevaux à l'aspect de dona Marguerite de Hijar. Imaginant que ses diamants provoquaient ainsi l'attention, elle se troubla beaucoup et baissa les yeux.

Elle les releva toutefois bien vite lorsque don Diégo Manrique, ayant répondu au défi du cavalier maure, s'avança dans la lice la lance en arrêt. Ce dernier, isolé de son entourage, appela seul désormais la curiosité, et ses mouvements, habiles, légers, onduleux, tels que Marguerite ne les connnaissait qu'à un unique individu, firent frissonner tout son être. Dona Constance, influencée par les mêmes souvenirs, retint avec peine le

cri que la surprise et le bonheur allaient lui arracher. Recouvrant sa présence d'esprit aussitôt, tout lui sembla une de ces illusions qui reviennent si souvent parce qu'on les appelle toujours. Le combat se prolongeait indéfiniment, car le cavalier maure avait à faire à un vaillant adversaire, mais enfin un coup décisif désarçonna don Diégo, coup cité depuis dans maints tournois, et le Maure se vit en possession du privilége de nommer *la plus belle*.

— Dona Marguerite de Hijar! s'écria-t-il à haute voix. Ce nom, et les inflexions mélodieuses d'un organe dont l'accent moresque ne gâtait point la voluptueuse douceur, levèrent tous les doutes de la vice-reine.

Donnant son cheval à Bride-d'Or, le maure courut aux pieds de celle qu'il venait de parer du titre de la plus belle.

Marguerite, tremblante, émue, crut aux battements violents de son cœur qu'il allait lui échapper. Elle fit le geste enfantin de l'y retenir avec sa main, et ce fut dans cette pose que la trouva Alfonse en se mettant à ses genoux.

— Vous pourriez me rendre riche, lui dit-il à

voix basse, et presque prosterné devant elle, je vous demande seulement de me faire heureux. Cette rose blanche, qui a touché vos cheveux, est imprégnée de leur parfum. Je ne désire qu'elle.

Détachant précipitamment sa rose, Marguerite se piqua au doigt, tant son émotion troublait ses mouvements. Que fallait-il de plus à Alfonse? gestes, trouble, ravissement, tout se lisait sur cette charmante physionomie. Il était aimé, avant d'avoir dit qu'il adorait aussi.

S'emparant de la rose, les lèvres du roi recueillirent la goutte de sang qu'il avait fait répandre, et il descendit aussitôt les gradins, heureux de s'être fait connaître de la seule femme qu'il voulût émotionner. Alfonse se trompait, dona Constance ne conservait plus d'hésitation. Il venait d'être deviné des deux femmes qu'il occupait à des titres si divers.

L'on releva malicieusement la gaucherie de Marguerite, se consolant ainsi de ce que cette gaucherie ne l'avait point empêchée d'être la plus belle, ce fut bientôt de l'aveu de tous. Le cavalier maure venait d'imprimer l'élan qui devait élever si haut la gloire de ses charmes. Don Diégo Manrique,

très-peu moulu de sa chute, se joignit aux acclamations de tous, en disant que le cavalier maure lui avait dérobé non seulement la victoire, mais le bonheur de saluer Marguerite comme la plus belle.

Les joûtes s'étaient prolongées au-delà du coucher du soleil, et lorsque la reine rentra dans la salle de l'Alcazar, elle la trouva étincelante de la clarté de mille bougies. Promenant ses regards autour d'elle, dona Maria questionna le vice-roi sur les cavaliers maures, et il lui répondit avec quelque embarras qu'ils étaient remontés à cheval et repartis au grand galop.

—Emportant à Grenade, reprit vivement la reine, une bien mauvaise opinion de notre hospitalité cástillane tant vantée. Don Louis, ruses, stratagèmes, prières, menaces, il fallait mettre tout en œuvre pour les retenir, si *la plus belle* n'y a pas trop réussi, à ce qu'il paraît.

Et un sourire, tenant le milieu entre la satisfaction et le dédain, resserra les lèvres de la reine.

En ce moment, Nugnez Herrera, suivi des pages et du maître-d'hôtel, annonça à la reine que le banquet était servi.

Une profusion de glaces, de sorbets, de confitures, fut le début de la fête du soir, et les cavaliers maures alimentèrent merveilleusement la conversation. Marguerite, tout en ayant l'air d'écouter attentivement, se livrait à la plus enivrante des rêveries. Quelque chose venait de passer entre son cœur et sa vanité de femme, cette nullité d'existence de jeune fille cessait dès ce moment. Le matin n'avait-elle point étreint tristement sa journée, une journée la couronnant d'une si brillante auréole! Non ! ce n'était point un cavalier maure, inconnu à tous, qui venait la proclamer belle entre les belles, mais bien Alfonse, le protecteur généreux de son enfance, le seul roi de l'Europe qui, à cette époque, fût aimé du peuple, qui courait à la conquête d'un royaume comme on va joûter pour sa dame, enfin le plus beau des hommes ! Son malheur, sa captivité ajoutaient un prestige de plus aux dons que la nature avait jetés à pleines mains sur lui. Cette sympathie intime qu'elle a établie entre la femme et la souffrance identifiait aussi Marguerite à son roi. Il était le seul homme qu'elle eût connu, le père de l'enfant qu'elle pressait en mère sur son sein ! Que de piéges la

magie de son séducteur avait à faire mouvoir.

Le vice-roi porta la santé de la reine au bruit d'armes à feu, assez récemment adoptées en Europe, mais connues des Arabes dès le XI^e^ siècle. Ce bruit suspendit un moment la musique vocale exécutée avec la perfection arabe par les esclaves du vice-roi; car tous les dons intellectuels ont été le partage de ce peuple élu.

Une autre salve accompagna ces mots de don Louis : A l'heureux retour du roi ! Dona Maria, mettant de côté sa petite rancune de femme, remarqua l'attendrissement de dona Constance.

— Et c'est à moi, dit-elle à demi-voix, c'est à moi que vous cherchez à dérober des larmes qui vous honorent? Ai-je donc eu le courage d'être injuste envers vous, ou de me méprendre à la pureté de votre dévouement?

Approchant délicatement la coupe de ses lèvres, dona Maria les y trempa en disant :

— A la prospérité de dona Constance, la plus zélée sujette de don Alfonse mon époux !

Un murmure confus, une agitation croissante s'élevèrent parmi les groupes qui encombraient la salle et entouraient la table du banquet. La foule

se séparant laissa un libre passage au roi, qui s'avançait vers dona Constance avec sa lenteur habituelle, sa toque en main, revêtu d'un pourpoint de velours vert, posant le doigt sur ses lèvres pour commander le silence.

Quoique une longue routine de la cour eût appris à la vice-reine l'art de commander à toutes ses impressions, elle ne sut pas en ce moment, comprimer l'élan qui la précipita sur cette main que le roi lui tendait de loin. Un cri unanime, spontané, commotion électrique sortie de l'âme de tous, ébranla les voûtes de l'Alcazar. Alfonse eut à peine le loisir d'approcher de ses lèvres la main de dona Constance avec la grâce simple et aisée de tous ses mouvements, en lui disant :

— Madame ! je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'aviez donnés !

La vice-reine se trouva pressée dans les bras de ses frères, tandis que le roi s'avança vers dona Maria, en se baissant vers elle. Sa femme pencha doucement la tête sur son épaule, et semblait vouloir le retenir dans une étroite étreinte, devinant que cet instant serait le seul où il l'approchait si affectueusement.

Mais déjà le roi ne lui appartenait plus, sa toque fut arrachée, c'était à qui s'emparerait de ses mains, toucherait à ses vêtements, embrasserait ses genoux ; tous l'approchaient, le poussaient, le pressaient, l'entouraient; comment y eût-il suffi ?

Refoulé aux extrémités de la salle, Alfonse s'appuya à l'une des colonnes qui en soutenaient la voûte. La sueur ruisselait sur son front, il rejeta ses cheveux en arrière et leva les yeux au ciel. Sa pâleur le disputait au marbre blanc des colonnes, tandis que ses lèvres cherchaient en vain des expressions équivalentes à cette puissance d'émotion qui paralysait ses gestes et ses mouvements. Qu'il était beau alors, et digne d'être aimé, lui qui éprouvait ainsi ce qu'il inspirait ! Harmonisant avec les sentiments qui venaient d'éclater, sa gratitude prouvait que les facultés aimantes et généreuses ne sommeillaient pas en lui. Il se sentait solidaire de cette part de devoir qui repose sur tous.

Dona Constance parvint à se faire jour jusqu'à lui; mais, remarquant aussitôt sa pâleur, elle s'écria pleine d'inquiétude :

— Sire ! vous êtes parmi nous, et vous semblez souffrir !

— Moi souffrir ! dit-il enfin, recouvrant cet organe, sa première fascination, non, non, je ne saurais suffire à ce que je ressens pour vous tous dont la poitrine presse la mienne en ce moment. Qu'ai-je fait devant Dieu, qu'ai-je fait aux hommes ? moi qui retrouve ses précieuses bénédictions dans l'amour dont je suis l'objet.

De nouveaux cris d'allégresse retentirent autour du roi ; mais enfin on lui livra passage, et dona Constance le plaça à la table du banquet entre dona Maria et la comtesse d'Avalos sa mère. Don Louis, mettant un genou en terre, lui présenta une coupe d'or après y avoir mouillé ses lèvres.

— La précaution est superflue de vous à nous, lui dit Alfonse, je n'ai à redouter ici que le poison des yeux de la vice-reine ; car la comtesse, notre plus ancienne amie, ne daigne pas nous regarder.

La dame d'Avalos, charmée d'être une des premières à qui le roi s'adressât, sans prendre garde que ses yeux allaient d'un tout autre côté, se livra avec effusion à tout ce qu'elle éprouvait réellement à la vue du bienfaiteur de tous les siens, e

finit par lui dire que la surprise de son retour ajoutait à son ivresse.

— C'est encore la baquette magique de dona Constance. J'ai voulu frapper le grand coup, afin d'effacer la dangereuse impression laissée par les cavaliers maures.

—Sire ! peut-on penser à quelque chose, quand vous êtes là, que vous remplissez tout ?

— Allons, un peu de bonne foi, comtesse, m'en voulez-vous de n'avoir pas remis dans vos bras Inigo de Guevara ? J'ai voulu que l'enfant gagnât ses éperons. Il a beaucoup fait pour nous, mais nous saurons être reconnaissant.

— Quand même il vous aurait donné sa vie, sire ! s'écria dona Constance avec exaltation, qu'est-ce que donner sa vie à ceux que l'on chérit ? on donne quelquefois davantage.

— Mais pas vous, madame, reprit don Alfonse, tempérant par une plaisanterie respectueuse l'attendrissement qui le gagnait en se sentant parmi ceux qu'il préférait. Dona Maria, dit-il à la reine, votre Castille a été à honneur, et les d'Avalos ont bien fait leur devoir. Je me flatte que vous aurez des paroles gracieuses à leur donner.

Se tournant vivement vers les frères de dona Constance, la reine leur présenta sa main en disant :

— Pour eux et pour vous tous, braves compagnons de mon royal époux. Don Ponce de Léon, avec quel plaisir nous vous revoyons sain et sauf!

— Il s'en est fallu de fort peu, madame, que mon oreille n'ait jamais entendu les sons soyeux qui me flattent en ce moment. La mort! nous l'avons vue de près, et à dire la vérité, c'est une dame fort laide.

— Et tant mieux, mon cher, s'écria don Henri, *la plus belle* ne vous en charmera que davantage. Pour vous faire oublier ce que vous avez souffert, je vais vous conduire auprès de dona Marguerite de Hijar. L'avez-vous connue autrefois?

Sans attendre sa réponse, il le fit approcher d'elle, tandis que le roi, au fait de tout, demandait à dona Maria si elle ne tenait plus aux cavaliers maures?

— Autant que j'y puis tenir dans un moment comme celui-ci.

Le roi tira de son sein la rose blanche.

Nouveau cri de surprise, auquel deux personnes ne se joignirent pas.

— Où étiez-vous donc, yeux de mon âme ? s'écria la comtesse d'Avalos, je n'avais pas reconnu le roi !

— Non pas le roi, reprit négligemment Alfonse, donnant quelque chose d'indicible à son accent, plutôt aujourd'hui le chevalier de la rose blanche. Mais dona Marguerite est une ingrate, elle oublie les absents ; et croiriez-vous, comtesse, que vous pourriez rivaliser avec elle quant à la date de notre amitié ? A peine a-t-elle pu se décider à nous accorder cette rose.

— J'ai donné mon sang avec, reprit Marguerite, c'est l'usage dans ma famille.

— Qu'elle est gentille ! dit la comtesse d'Avalos, de manière à n'être entendue que du roi. Ma fille l'aime maternellement. La bonne dame possédait à fond ce coup-d'œil qui fit saisir à l'écuyer du roi de Perse la première lueur du soleil levant.

Bien que la courtoisie du roi fût généralement connue, l'attention de tous se reporta sur la jeune personne, et un vilain nuage assombrit la physionomie de la reine

— Savez-vous, dit Alfonse à dona Maria, que c'était une ancienne promesse à acquitter? Dona Marguerite, tout comme certain astrologue, a été la première à me donner le royaume de Naples, en m'annonçant la mort de la reine Jeanne au moment où je m'y attendais le moins.

— J'ignorais que dona Marguérite fût dans les affaires de l'état.

— Je suis charmé, dona Maria, que vous ignoriez quelque chose, répondit le roi d'une manière tout à fait aimable, car vraiment je redoutais votre habileté politique, n'imaginant jamais que dona Marguerite pût vous le disputer.

Ces dernières paroles récréèrent la reine, et elle se laissa aller, elle, pauvre femme délaissée depuis si longtemps, à une de ces malheureuses illusions conjugales, les plus difficiles à réaliser entre toutes. Elle désira en reine, elle espéra en femme! et se figura que ses vœux lui ramèneraient son époux, comme si un pareil nœud s'était jamais renoué. Il lui prit fantaisie de l'aimer, parce qu'elle le vit chéri de tous, parce qu'une femme telle que dona Constance regardait la vie comme

don futile à lui offrir, peut-être aussi parce qu'une autre lui avait paru la plus belle.

— La faveur dont dona Maria a honoré les Maures, dit la vice-reine, me prouve que l'instinct agit toujours et partout.

— L'instinct féminin, reprit le roi ; c'est pourquoi il n'y a que les femmes qui aient rendu des oracles. Mais ne pas me reconnaître ! vous, dona Constance !

— Qu'en savez-vous ? sire, dit-elle à demi-voix. J'ai pu être discrète comme Nugnez Herrera.

— Je le choisis désormais pour confident : aussi bien suis-je le seul roi de la chrétienté qui n'en a pas eu un jusqu'ici.

— Car les amis les valent bien. J'aurai le courage de vous le recommander, sire, même à ce titre.

— Et je ne me sens pas celui de vous l'enlever, à vous qui avez rapproché de moi mes affections de famille dès que j'ai touché le sol de l'Espagne. C'est de si heureux augure ! comment vous en tenir compte ?

— En ne nous quittant plus, même pour nous conquérir de nouveaux royaumes. Elle est si belle

cette couronne, que vos vieux chrétiens ont placée sur votre tête, sire !

— Dona Constance sent et parle comme nous tous, ajoute la reine. Sire, ne nous quittez plus !

— Pour ce soir du moins, car le ciel de Valence est admirable de lumière, et l'on étouffe ici, reprend gaîment le roi. Dona Constance, il me tarde d'admirer vos jardins.

—Mais y pensez-vous ? don Alfonse, dit la reine; deux heures viennent de sonner, et le jour va paraître.

— L'air ne sera plus brûlant demain, ajoute dona Constance, car j'invite mes hôtes à une fête dans ces mêmes jardins qui ont appelé leur suffrage.

CHAPITRE XVII.

She listens — but not for the nightingale
Though her ear expects as soft a tale.
There lides a step through the foliage thick
And her cheek grows pale, and her heart beatsquick
There whispers a voice through the rustling leaves,
And her blushes returns, and her bosom heaves :
A moment more — and they shall meet....
T'is past —her lover's at her feet.
(Byron.)

— Zara ! dit la reine d'Aragon en sonnant sa Mauresse, ne savez-vous pas si le roi est déjà levé?

— Il est parti, à six heures du matin, sur un des chevaux les plus agiles de don Louis, accompagné seulement de Nugnez Herrera.

— Cela s'appelle ne connaître la fatigue que de nom. Où peut-il être allé de si bonne heure? Au reste, c'est assez simple; absent si longtemps, ce retour impromptu peut lui faire sonder beaucoup de choses. Zara, as-tu bien observé le roi, sa pâleur n'a rien ôté au charme de sa figure.

La Mauresse ne soufflait mot.

— C'est méchant à toi, continua la reine, d'être la seule en ce jour à la mine refrognée. Et cependant le roi n'a eu garde de t'oublier; il t'apporte sûrement un beau présent.

— Il en a reçu un fort beau : une rose flétrie !

— Que t'importe, Mauresse ! s'écrie dona Maria impatientée, comprenant, quoique assez confusément, que ce monstre noir infiltrait son venin dans ses plus innocentes illusions.

— Cela ne m'importe guère. Dona Maria de Hijar n'est pas ma rivale.

— Ta rivale? As-tu donc des rivales parmi nous? toi! toi!

— Elle est assez belle pour être celle de votre Hautesse, reprit Zara, râlant au sourire méprisant de la reine, mais sûre de la punir en faisant vibrer sa corde la plus sensible.

Cette insolence passa inaperçue, d'autres passions étant une fois éveillées.

— Qu'est-ce à dire ? s'écrie dona Maria pensant tout haut, que don Alfonse ait rompu une lance pour elle ? un ancien badinage établi entre eux.... car ce n'était qu'un badinage. Il a bien autrement joûté en l'honneur de la vice-reine, son ardeur pour ces exercices étant telle, qu'il eût combattu avec les couleurs de la comtesse d'Avalos elle-même. Chez nous autres chrétiens, on n'aime que sa femme, et l'on est courtois envers toutes.

La reine allait toujours, ne remarquant pas l'ironie qui crispait les lèvres de Zara.

— Dona Marguerite, continua-t-elle, n'est rien moins que la plus belle, si gauche, pâle, rouge tour à tour. Dona Léonore, la vice-reine, l'emportent sur elle. Don Alfonse l'a choisie, précisément afin de ne pas me faire ombrage, il me l'a dit en quelque sorte. S'étant approché de moi, il ne m'a plus quittée. On m'a toujours répété que le malheur était bon aux rois. Dieu s'en sera servi, voulant le ramener à ses devoirs parfois mis de côté. Eh ! qui n'a pas de torts ? Mauresse, tu es encore fâchée. Allons ! je te fais amende hono-

rable, tu es plus belle dans ton espèce que cette jeune fille ; non, encore plus belle que ne l'était ma pauvre sœur tant admirée jadis.

Ses sarcasmes contre un être si fort au-dessous d'elle lui ramenèrent un de ces pieux souvenirs de famille qu'elle ne connaissait pas, et produisirent un instant de rêverie. Impatientée du silence de sa Mauresse, qu'elle voulait tourmenter, dona Maria ajouta :

— Comme elle est difficile à satisfaire ! La voilà présentement fâchée d'être belle. Mauresse, il y a une beauté propre aux races. J'ai entendu vanter une hyène de ton pays....

La malicieuse reine, ne songeant pas qu'elle se livrait à un instinct de brute, retournait ses piqûres contre le malheureux objet soumis à sa tyrannie domestique, contraint à l'endurer patiemment. Elle en agissait comme les dames romaines avec leurs esclaves. Cette femme était cependant celle de don Alfonse.

— Va-t'en, dit-elle enfin, aussi bien serai-je débarrassée de ta présence ; mais non, reviens me dire aussitôt ce qui en est de don Alfonse.

Et à son retour la Mauresse proclama d'un air

triomphant que le roi n'était attendu que fort tard dans la soirée.

La reine soupira. Encore une journée perdue. On eût dit qu'elle en avait compté dont une affection mutuelle occupât les instants. La veille, un espoir fondé sur un rien, un accueil bienveillant à la suite d'une absence marquée par une série de malheurs, avaient ranimé les passions assoupies d'une femme qui devait les éprouver avec la violence de son climat. Elle crut à la possibilité d'un rapprochement qui n'exista jamais, et l'espèce de malveillance inspirée instinctivement par Marguerite fut neutralisée momentanément. Elle aussi accueillait le sourire d'impressions plus douces que ne l'étaient d'ordinaire les siennes.

A l'heure du dîner tous parlaient du roi, dont le siége se trouvait inoccupé.

— Voilà une excursion à la Haroun-al-Raschid, dit la comtesse douairière, dont le roi, et notre impénétrable Nugnez Herrera, transformé en Giaffar, garderont le secret. Pourvu qu'il nous revienne ce soir.

— Don Alfonse n'a jamais failli à ses engagements, et nous avons un gage de son empresse-

ment à les tenir, reprit la vice-reine en désignant dona Maria.

Un nuage imperceptible, à tout autre que dona Constance, effleura le front de la reine, qui se hâta de répondre obligeamment :

— Don Alfonse a fait hier preuve de courtoisie envers vous ; toutes les deux nous n'avons rien à en redouter.

Don Raimond Périllos venait d'arriver à Valence, instruit par les dépêches d'Italie, de l'arrivée du roi en Espagne, grâces à la trêve que l'épuisement des parties belligérantes rendait indispensable. Un navire catalan avait amené la suite de don Alfonse son inséparable, le docteur Antonio Beccadelli qui occupait une place marquante au festin de dona Constance, qui l'avait placé à côté de sa mère; mais sa gravité doctorale ne s'accommodant pas de la loquacité de la comtesse, celle-ci jugea à propos de diriger ses batteries du côté de don Ponce de Léon qui lui répondait en ce moment :

— Philippe Visconti est bien maltraité par vous. Il est heureux que le roi ne vous entende pas, c'est entre eux à la vie, à la mort. Ses armes vous en auront donné une si mauvaise opinion, et la

couleuvre dévorant un enfant, est Philippe Visconti projetant le massacre des innocents. Nous qui avons dormi en pleine sécurité sous son toit, nous lui réservons une belle page dans l'histoire.

— Qui ne saurait effacer tant de feuillets couverts de sang et de fange? De quel philtre magique se sera servi le roi pour endormir la couleuvre? car je continue à y tenir.

— Apparemment, reprit Ponce de Léon, une noble faculté sommeillait dans l'âme oblitérée de Philippe Visconti, le frottement de don Alfonse lui aura donné l'éveil; et l'infortune a aussi son entraînant prestige, puisque, trois fois grand dans sa vie, Philippe ne l'a été que vis-à-vis d'elle. Louis del Verme, Charles Malatesti, commandant des Vénitiens, ses prisonniers de guerre, en ont reçu un semblable accueil. Sa farouche sauvagerie disparaît chaque fois qu'elle rencontre le malheur. Vous me croirez sous le charme, madame; mais il m'a semblé que sa laideur lui a été imposée comme son caractère : il y a dans l'une et dans l'autre quelque chose qui proteste contre. Né au sein de la haine, il apprit à haïr; qui sait l'influence qu'eût

exercée sur lui l'amour de son peuple ou celui d'une noble femme ?

— Le second ne lui a pas fait faute, dit involontairement la reine, et il l'a envoyée périr sur l'échafaud. L'influence d'une femme dans le rang qu'il occupe ne va jamais loin. Si nous allions faire des commentaires sur l'ingratitude de votre sexe, don Ponce de Léon, le volume serait plus gros que ces commentaires de César que don Alfonse tient toujours sous son chevet.

Voyant la tournure délicate de la conversation, don Ponce de Léon se hâta de dire :

— Je suis inépuisable sur le chapitre de mon César à moi, le duc de Milan ; parmi les beaux présents qu'il a faits au roi, il y a un Quinte-Curce, édition très-rare, déterrée à grands frais chez des Grecs fugitifs. Les transports de don Alfonse l'en ont bien payé.

— Je me les figure facilement, reprit la reine, si nous avions été placés un peu plus bas dans l'échelle sociale, mon royal époux se serait mis à la besace en rassemblant ces manuscrits vermoulus auxquels on n'entend rien.

— *Mon royaume pour un livre*, telle devrait

être sa devise, reprit en riant la comtesse douairière; en dépit de toutes les belles, n'a-t-il pas pour écusson un livre ouvert?

—Aussi est-il le seul monarque de la chrétienté, continue don Ponce de Léon, qui n'ait pas le courage de s'affliger de la chute imminente et prochaine de l'empire d'Orient. Il l'envisage comme la migration des Grecs vers l'Occident, et compte s'enrichir des dépouilles des vaincus. Notre cardinal Carvajal, bien que lettré lui-même, l'appelle le péché véniel de don Alfonse.

— Mon frère, ajoute don Henri, convoite moins la riche succession du duc de Milan, et l'échangerait volontiers contre quelque manuscrit rare.

— Mais cette succession revient de droit à Blanche Visconti? demande la reine.

— Elle lui sera vivement disputée. Les Italiens sont las du joug des Visconti; ils pensent depuis plus longtemps que d'autres nations. Si je n'étais espagnol, j'eusse voulu naître italien; d'ailleurs nous sommes les branches d'un même tronc, plus d'une similitude le révèle au travers de tant d'années.

— Mais on leur a dénié notre valeur militaire

dans le dernier siècle, reprit le comte de Trévigno.

— Ils en ont rappelé dans celui-ci, ils en rappelleront chaque fois qu'un ciel plus propice mettra la liberté à leur portée. Leur école de Saint-Georges a produit de bien grands capitaines. Qu'était-ce donc que Braccio de Montone? le grand Sforza, le comte François, son fils, don Nicolas Piccinino, et ce soldat de fortune, le brave Carmagnole, que l'œil perçant de Philippe distingua dans le tumulte d'une bataille? Nous nous sommes mesurés avec quelques-uns de ces noms célèbres.

— L'Italie nous a fait bien du mal! s'écria don Raimond Périllos, elle nous en fera un immense si vous allez la préférer à votre patrie.

— Dieu nous en garde! reprit don Ponce de Léon, on peut admirer ailleurs, mais le cœur demeure toujours près du tombeau de nos pères, aux lieux où notre mère nous a nourris.

Cette concession tranquillisa don Raimond Périllos et charma la vice-reine.

Lorsque dona Maria se fut retirée dans ses appartements, dona Constance alla parer ses jardins,

auxquels le roi semblait si fort tenir. La comtesse d'Avalos vint l'y rejoindre.

— Où pensez-vous que soit allé don Alfonse? demande-t-elle à sa mère. Je crains fort que mes peines ne soient superflues, quelque syrène pourrait bien le retenir dans les filets où elle l'a attiré. A peine débarqué, rompre une lance pour la plus belle, saluer sa femme en passant, et courir les aventures au risque de faire pleurer la plus belle! car, entre nous soit dit, Marguerite est préoccupée, et les soins de l'infant ne la consolent pas.

— Elle vise plus haut, ma fille; je vous l'avais bien dit, et je la crois femme à lui dire, *sinon*, *non*! Mais je suis bien aise de voir que vous commenciez à l'être, et que vous couriez de conjecture en conjecture, comme le roi de la montagne à la vallée.

— C'est que je ne sais comment le dire! Est-ce donc tout, que d'aimer son roi, encore a-t-on besoin de l'estimer.

Déjà une musique harmonieuse, se faisant entendre de temps à autre, se mêlait au parfum du jasmin des Espagnes, et enivrait tous les sens à la

fois. La lune, dans toute sa beauté de demi-jour, couvrait d'un réseau nacré le lieu de la fête : on eût dit un voile transparent parsemé d'étoiles brillantes. Partout où ses rayons ne pouvaient percer l'épaisseur du feuillage, des lumières artistement placées suppléaient à son éclat. Un kiosque oriental, placé en dehors de la scène, orné de sculptures moresques, resplendissait de lumière, brillait comme un soleil, laissant voir partout les chiffres du roi et de la reine.

Parée de tous ses atours, assise au fond d'un bosquet de lentisques, de genêts d'Espagne, myrthes, aloès, lauriers-roses, dona Maria, cédant à sa nature du Midi, se dilatait à l'influence de cet air enivrant, de ces chants si doux, la tenant suspendue entre le ciel et la terre. Elle songeait, avec une mélancolie plus doucement résignée que ne l'était ordinairement la sienne, à ce bonheur du cœur refusé au sien. Celui qui absorbait ainsi la plénitude de ses sensations, don Alfonse, parut en ce moment, ramenant vers lui seul sa pensée. Dona Maria en était si occupée, qu'oubliant sa dignité factice, elle était prête à courir au-devant de lui; mais les yeux du roi, bien éloignés de la

chercher, glacèrent ce mouvement, et il s'approcha gravement d'elle.

—Nous vous croyions encore en Italie ! dit vivement la reine; l'apparition d'hier aurait pu être mise sur le compte d'un rêve.

— Non, non ! s'écrie Alfonse, je me sens en Espagne; ce que j'éprouve d'impressions douces et vivifiantes m'est apporté par les brises de la patrie. Un devoir à remplir en a augmenté le charme; il a pu seul l'emporter sur ce que je laissais ici. Dona Constance, me le pardonnez-vous ?

— Tout, et toujours ; mais, sire, n'en êtes-vous pas trop sûr ?

Don Louis vint présenter la main à la reine. On passa dans le kiosque, où des rafraîchissements étaient préparés.

On eût pu dire une féerie : ce kiosque tout resplendissant de lampions coloriés, les murs peints d'arabesques élégantes, le pavé de marbre à compartiments, des jets d'eau dans les angles des appartements, une fontaine de marbre au milieu, des cassolettes en bronze répandant les parfums de l'Arabie, des divans tout à l'entour, la beauté des Espagnoles, un pavillon d'Abdérame, en un mot.

Don Alfonse avait toujours cherché des yeux dona Marguerite ; il l'aperçut enfin, débarrassée de son attirail de diamants, avec une robe en dentelle de Flandre, ses magnifiques tresses noires relevées des deux côtés de la tête, comme les jeunes personnes les portaient alors. Il s'en approcha aussitôt ; mais le moyen de dire des choses indifférentes à l'objet qui captive, lorsque tous les sentiments se pressent en tourbillon ? Marguerite comprit cependant qu'elle n'était pas négligée.

Deux pages noirs vinrent déposer sur une table une riche cassette incrustée d'or et d'ivoire, que le roi ouvrit avec empressement.

— Ce sont les dons du duc de Milan, dont j'aurai le plaisir de faire hommage à dona Maria et à mes nobles hôtesses, dit don Alfonse. Vous verrez, à la beauté des ciselures, de l'orfévrerie, à la richesse des matières, qu'en dépit d'un gouvernement qui mine son industrie, l'Italie est encore, et sera longtemps l'Italie. Son commerce embrasse tout le Levant.

— Où nos navires catalans savent se glisser aussi ! reprit avec humeur don Raimond Périllos.

— Vieille rancune, mon cher amiral, dont il

faut nous défaire, en confondant nos deux patries. Je commence par réconcilier dona Maria avec l'Italie, en lui offrant ce diadème de rubis.

Tandis que la reine, véritablement enchantée, faisait admirer à l'infant et à la princesse Léonore le bon goût de la monture, le roi riva lui-même au bras de la vice-reine un bracelet en or, admirablement travaillé à Florence, dont son portrait, fait aussi en Italie, doublait la possession.

La princesse Léonore d'Aragon eut pour sa part une parure en corail, d'un travail élégant, et une belle plume de héron attendait la comtesse d'Avalos, qui préférait les parures aux bijoux.

Le roi, tenant en main un collier de perles qui n'avait pas son pareil, alla avec empressement auprès de Marguerite, heureux de ce bonheur, un des plus chers entre tous, de donner quelque chose lorsqu'on ne peut tout donner.

— Ah! sire, dit-elle d'une voix si tremblante qu'on l'entendait à peine, les perles ressemblent aux larmes.

— Ou aux gouttes de rosée, qui n'ont jamais déparé une rose blanche, reprend vivement don

Alfonse, admirant le cou de cygne, doucement incliné, qui devait porter ses dons.

Le collier fut excessivement admiré. Antonio Beccadelli ne put s'empêcher de s'écrier :

— Sire ! qu'est devenu le temps où l'on pêchait d'aussi belles perles sur les côtes de la Catalogne? Strabon l'assure positivement.

— J'aurais semé des perles sur vos pas, dit Alphonse à Marguerite, de manière à n'être entendu que d'elle.

Ce don si élégant, si magnifique, ne provoqua ni l'humeur, ni les soupçons de la reine. Comme toutes les personnes d'une imagination ardente, elle pensait que ses vœux étaient autant de réalités, et, traduisant à son gré chaque action du roi, elle crut voir dans une préférence si marquée un simple sentiment reconnaissant des soins dont une personne de la famille royale avait été l'objet de la part de dona Marguerite. Il lui prit également fantaisie de placer sur la même ligne les attentions de l'infant envers cette dernière, et rien ne troubla sa sécurité momentanée.

— Je n'ai pas oublié votre Mauresse, dona Maria, ajoute le roi, en déployant un fichu riche-

ment brodé en perles et or. Et don Alphonse cherchait Zara, qui, cachée dans la foule, guettait tous ses mouvements.

— Force lui fut de s'avancer vers le roi, dont l'aspect ne l'intimida pas.

— Eh bien, Zara, nous avons pensé à toi par delà les mers; voilà de quoi rehausser l'éclat de tes yeux noirs.

— Ne lui parlez pas, s'écrie dona Maria ; elle est méchante, c'est comme ses tigres africains, je serais tentée de la renvoyer à eux.

Pourquoi dona Maria ne suivit-elle pas l'inspiration de sa propre malice ?

Le roi, qui détestait les méchants, jeta négligemment le fichu à Zara et passa outre.

On se répandit dans les jardins, tandis que Marguerite, voulant refaire quelque chose à sa parure, se rendit chez elle, et se hâta d'attacher le collier, pour voir l'air qu'elle aurait avec ce nouvel ornement. Une joie d'enfant la retint devant la glace qui lui disait que le don du roi lui séiait à merveille. Elle redescendit bientôt les degrés conduisant au jardin, et peu soucieuse de se joindre au tourbillon étourdissant dont elle entendait les ac-

cents confus, elle suivit un sentier écarté conduisant sous un berceau de chèvre-feuille, où un banc de marbre, le murmure d'une fontaine la décidèrent à rester. Oh ! combien Marguerite sentait le besoin de ce repos moral, qui permet de rassembler les pensées éparses dans celle qui les domine toutes ! Elle ne savait trop comment suffire aux bonheurs inconnus qui venaient subitement se révéler à elle. Mais c'en était un aussi qu'un clair de lune nacré, les brises odorantes, la fraîcheur d'une nuit dans le midi, le chant du rossignol dans cet épais feuillage. Placée en dehors de toute relation intime, Marguerite associait la belle nature de son climat aux émotions douces et suaves qui inondaient son sein. Elle ôta son collier, le mit sur ses genoux, admira une à une les perles qui le composaient, et finit par l'attacher en forme de bracelet, afin de le mieux fixer. Elle fut tirée de cette occupation par un si léger bruit de feuillage, qu'elle n'en eut aucune frayeur; se retournant du côté d'où il semblait venir, Marguerite aperçut don Alfonse appuyé sur le banc, dont les plumes froissèrent sa chevelure, tant il était rapproché d'elle !

— Je vous trouve enfin, dona Marguerite, je désespérais ce soir de ce bonheur; il est au comble, car vous voilà seule, et j'ai un millier de choses à vous dire.

— Et moi, moi, sire! mais tenez, je ne vous dirai rien, car j'étouffe.

Et la pauvre Marguerite sentit sa poitrine se gonfler en songeant à tout ce qu'il y avait de tristesses, de souvenirs entre elle et le roi.

—Mille fois chère, mille fois bénie, Marguerite! je viens d'embrasser mon fils!

Un cri de bonheur échappa à Marguerite, elle prit la main du roi, tant était vif le mouvement qui la poussait vers lui.

— Doutiez-vous donc de mon amour pour un fils d'elle, d'elle que j'ai jetée dans la tombe! Aussi près de ce berceau où tout devait être joie, tout a été douleur.

Alfonse appuya son front assombri, mais beau de mélancolie, sur la main de Marguerite qu'il venait de porter à ses lèvres, et garda le silence. Marguerite oppressée n'avait ni voix ni larmes.

— Ah! parlez-moi d'elle!

— Ferdinand sera roi, c'était son dernier vœu.

— Ferdinand sera roi, je le jure à vos pieds.

— Que ne peut-elle jouir de vos regrets, de votre amour pour cet enfant ! Mais peut-être que là-haut Dieu lui a ménagé la félicité de vous voir courir au berceau de Ferdinand. Savez-vous, sire! à quel point il m'est cher ?

— Je sais qu'il vous doit tout.

— Mais je serai toujours la mère de votre fils, ajouta-t-elle craintivement, tant elle redoutait de se le voir enlever.

— La mère de mon fils ! reprit le roi, avec une magie d'inflexion qui fit courir le frisson dans les veines de Marguerite.

— Vous me supposiez donc ingrat, continua-t-il, en donnant à chacun de ses gestes un indicible attrait, et portant sans cesse à ses lèvres la petite main de Marguerite.

— Je ne supposais rien, sire, je craignais tout : cet enfant est devenu une partie de mon existence, ma consolation ! j'ai donc aussi souffert !

— Déjà souffert, ma douce Marguerite !

C'était la première fois que le roi nommait si familièrement la jeune personne ; mais leurs nou-

veaux rapports devenaient tellement intimes, qu'ils effaçaient les distances.

— Oui, reprit Marguerite, à cause d'elle et de vous : si c'était cependant à recommencer, je vous donnerais encore toutes mes larmes. Mais, non ! Dieu vous a rendu à nous ; leur source est tarie.

— Ainsi, je ne vous suis pas absolument étranger, moi ?

— Vous, sire ! vous ! son tout, à elle. Et puis, que n'avez-vous été pour moi et les miens ! mon beau collier, qui me l'a donné ? ajouta-t-elle, retournant à sa gaîté native, et souriant au roi, qui jouait avec sa main de son plus joli sourire.

— Ce collier ? bagatelle ! Il vous faudrait une couronne, Marguerite ; une couronne de ces belles étoiles qui semblent vous regarder avec amour. Oh ! comme elle irait bien à ce front charmant ! Quelles délices que ce berceau de chèvrefeuille, ces nuages azurés ! Aux émotions qui se pressent dans mon sein, je sens la patrie, le ciel et vous !

— Pourquoi faut-il que tout ait une si fugitive durée, même ces instants où je vous retrouve, sire ! après une si longue absence et tant

de pleurs. Voyez, la lune va disparaître, je n'ose rester plus longtemps.

— Avec moi ?

— On dirait, à vous entendre, sire, que vous n'êtes pas dangereux. Adieu, adieu, les étoiles s'en vont une à une ; je m'en irai avec elles.

Retirant doucement ses mains de celles du roi, Marguerite, ne retournant plus la tête, courut cacher dans son appartement les nouveaux sentiments dont elle ne soupçonnait pas les tumultueuses agitations.

CHAPITRE XVIII.

Je ne l'ai point encore embrassé aujourd'hui.
(Racine.)

L'infant don Henri avait écrit à Marguerite, et dit depuis qu'il désirait venir à son château, afin de prier au tombeau de sa femme ; mais n'ayant nulle envie de se séparer de la cour, désirant en outre faire quelque chose d'agréable à Margue-

rite, il proposa à dona Maria de lui faire visite. La reine, dans ses bons moments, ne refusait rien, comme toutes les personnes fantasques, et avança gracieusement cette proposition au déjeûner qui les réunissait tous. Un trouble évident se laissa lire sur la figure de Marguerite; le roi parut non moins contrarié qu'elle; car enfin, ajoutait don Henri, il ne doit pas être dit que le seigneur évêque ait joui seul entre tous les hommes du privilége de dépasser le seuil de votre château.

Voulant couper court à l'embarras du roi, Borgia se hâta de dire :

— Ma pupille ne perd rien à être vue d'aussi près; elle aura à présenter à dona Maria un enfant enlevé à l'empire du démon, que j'ai baptisé, et dont elle s'occupe trop exclusivement; car il se mêle toujours un peu d'exagération même au bien que l'on fait à cet âge.

La reine n'accordait à ce discours qu'une attention fatiguée. Dona Constance, à qui rien n'échappait, vint encore à leur secours.

— Ah ! dit-elle, c'est le fils de la Villardona Carlina, qu'elle a soustrait à ma paroisse. Je me rappelle lui en avoir voulu dans le temps, mais

c'était un temps où l'on ajournait ses querelles.

— Venez donc, madame, la vider à l'amiable là où vous êtes si impatiemment attendue, reprit Marguerite.

— Bon! dit la reine, il n est pas question de nous dans tout cela. Notre cour, à vrai dire, est si nombreuse, que dona Marguerite peut craindre de nous voir mettre ses domaines au pillage.

L'orgueil blessé de Marguerite la servit mieux que ses meilleurs amis, et, relevant fièrement le front, elle répondit à la reine :

— Vous êtes, madame, peu acclimatée parmi nous, puisque vous ignoriez que mon château a été honoré de la présence de la plupart de nos rois; et dernièrement encore, don Ferdinand y a fait un long séjour, sans que ma fortune s'en soit ressentie.

— Dona Marguerite est ferrée à glace sur les annales de sa famille, reprit gaiment le roi; elles sont étroitement liées à celles de la nôtre : si jamais nos archives sont perdues, ses orgueilleux souvenirs rempliront les lacunes.

— Cependant, ajouta l'évêque, quelque prix que ma pupille attachât au passé, elle jetait, de

premier mouvement châteaux et domaines dans la balance de la rançon que le bon génie de l'Espagne a fait pencher sans son secours.

— Mais ce serait le cas de dire : *Bonheur aux vaincus !* s'écria le roi en plongeant du regard jusqu'au fond de l'âme de Marguerite.

Pendant que l'on préparait les chevaux et les litières des dames dans la cour de l'Alcazar, le roi parcourait cet édifice consacré jadis par la présence du Cid. Tout y était plein encore du plus brillant de ses prédécesseurs, de celui dont le rapprochait mainte analogie de position et de caractère. Arrêté devant le portrait de don Jaïme El-Conquistador, Alfonse repassait les événements de sa longue carrière.

— Voyez, disait-il à don Ponce de Léon, il entra triomphant dans la ville du Cid, s'empara en deux campagnes des îles Baléares ; et, pour couronner tant de bonheurs, n'a-t-il pas obtenu son divorce avec Léonor de Castille ; c'était aussi une parente très-proche.

— En général, la cour de Rome s'est prêtée amicalement aux arrangements domestiques de nos rois. Don Alfonse El-Batallador s'est séparé de

dona Urraca. Il est vrai qu'il a y perdu la Castille et le royaume de Léon.

— Mais il a conquis Sarragosse. Eh ! mon cher, demande-t-on des compensations en se débarrassant d'une méchante femme?

— Dona Urraca n'a pas laissé une mémoire révérée, même dans ses royaumes héréditaires; néanmoins, à mon avis, sire, deux royaumes valaient un intérieur plus ou moins heureux. L'Espagne aurait atteint dès lors cette unité vers laquelle tendent toutes les monarchies, et l'occupation moresque eût plus tôt cessé.

— Grâce aux Maures, sous mon règne, nous devons à leur frottement tout ce qui nous distingue des barbares du nord ; nous leur devons même la chevalerie, seule institution brillante dont l'Italie ne se soit pas souciée. Avec l'aide de Dieu et de saint Jacques, les Maures s'en iront par-delà le détroit, en nous laissant ici un précieux héritage. Ah ! voilà les armes de don Rodrigue.

— Je vous avouerai, sire, que Valence est de tous les endroits de notre Espagne celui où j'éloigne le souvenir de don Rodrigue. Il a terni ici

bien des années de gloire. C'est au milieu de la place publique que, violant sa foi, il fit brûler vif le vieux cadi, Achmet-Ben-Diahof, n'ayant pu le contraindre à révéler je ne sais quels trésors qu'on supposait enfouis dans l'Alcazar. Était-ce d'un chrétien? était-ce d'un chevalier?

— Ni de l'un ni de l'autre. Mais, mon cher, si nous soufflons nous-mêmes sur nos gloires nationales, qui en rallumera le flambeau ? Voyez les Français ; Bertrand Duguesclin est, pour nous, un chef de brigands salariés ; traître déloyal envers le malheureux qui s'était confié à sa foi : il est pour les siens l'aigle de leur Bretagne. D'ailleurs, tout est progrès. La valeur brute du Cid n'est pas le courage éclairé du Prince Noir. Le Cid et ses campéadores sont les temps fabuleux de notre histoire, Hercule, Thésée, Piritoüs. Quels que soient les actes de férocité marquant cet abus des forces individuelles, nous en viendrons un jour, mon cher, à regretter le temps où elles étaient une puissance, une sorte de croyance que l'homme plaçait en lui-même. Croyez-vous donc que cette invention moderne, la poudre, moissonnant sans rencontrer d'opposition, n'ait pas une fâcheuse

influence sur les facultés physiques de l'espèce humaine, qu'elle ne mette le fatalisme en place de la résistance? Une mort de mouton est chose amère, quand on se sent pour lutter avec elle le courage du lion.

En devisant ainsi, le roi descendit dans la cour, jetant encore un dernier regard sur cet Alcazar, rappelant tant de hauts faits à une imagination digne de les traduire, et dont l'idée prédominante se trouvait être en ce moment une conquête et une séparation dans une acception plus ou moins rapprochée de celles de don Jaïme. L'on passa devant le château appelé depuis la Péna del Cid (la Roche du Cid), d'où cet aigle fondit sur Valence et la réduisit momentanément sous son obéissance. Marguerite et les autres dames, dont l'érudition se bornait à Rodrigue et à Chimène, chantaient sa romance et l'admiraient sans arrière-pensée.

Marguerite précéda la reine d'une heure, afin de se préparer à lui faire convenablement les honneurs de son château, et l'annoncer à dona Antonia. La vue du roi avait produit un grand ébranlement sur les nerfs de cette dernière, et elle ressentit une vive inquiétude en songeant que le fils

de dona Catalina subirait la maligne influence du regard de dona Maria; car bien que cette corde de son âme rendît un son assez faible, c'était le seul que l'on pût faire vibrer. Le premier mouvement de Marguerite avait été de se rendre auprès de lui; le prenant dans ses bras, elle le plaça contre le jour, s'appliquant à découvrir dans ses traits peu distincts la vague ressemblance qui flottait partout devant elle.

—Dona Marcella, oh ! dites-moi, ma chère amie, ressemble-t-il au roi ? a-t-il quelques traits d'elle? échappera-t-il à l'investigation de dona Maria ? Il y a si peu de ressources ici que ce pis-aller remplira quelques minutes du temps qu'elle y dépensera. Vous voilà toute ébahie, dona Marcella! vous ne me répondez pas, ni vous, dona Pélajia non plus. Que faire? Dieu ! sommes-nous perdues?

— Que le roi ait consenti à laisser venir ici dona Maria, je n'y conçois rien. Manque-t-on de prétextes à la cour ?

—Apparemment le roi aura craint de désobliger l'infant, qui a mis en avant cette belle idée, car c'est lui, ma chère amie ; comme s'il ne valait pas mieux prier et pleurer seul !

— Mais oui ! comme notre roi l'autre jour. Ah ! dona Marguerite, il a tué notre princesse, et cependant mille vies ne paieraient pas de semblables regrets.

Il n'y avait là ni gémissements, ni larmes, ni rien de ce dont les paroles peuvent être l'expression ; seulement, cette physionomie que nous connaissons si bien absolument bouleversée, l'impossibilité de parler à la vue de l'enfant, la manière convulsive dont il l'étreignit dans ses bras, sa sensibilité envers dona Antonia, une émotion comprimée, profonde ; voilà comme on aime au-delà du tombeau!

Marguerite écoutait attentivement, l'autre jour, sous le berceau de chèvre-feuille, peut-être lui avait-il paru que le roi regrettait faiblement une femme adorée ! Actuellement sa poitrine se serre, il lui semble qu'il accorde trop.

— Oui, continua dona Marcella, vous lui auriez tout pardonné en le voyant revenir du caveau si pâle, si changé, et puis caressant l'enfant comme l'eût fait votre majordome. Ah ! si on l'a toujours chéri si fort, c'est qu'il est bon comme Dieu lui-même envers tous, sans acception de rang ou de

titre. Il a parlé de vous comme de la véritable mère de Ferdinand. Pas un mot d'elle ! ce souvenir lui torture le cœur. Et l'infant don Henri ?

— Vous le connaissez, ses impressions sont autant de feuilles que le vent chasse en tous sens. Ma vue lui a vivement rappelé sa femme, un sentiment de convenance l'a décidé à la pleurer ; voilà tout.

Les soins de sa parure, les mille et une recommandations à Jérémio, son majordome, de ne rien épargner pour fêter dignement ses hôtes, donnèrent un peu le change aux inquiétudes qui s'emparaient d'elle. Mais, élevée à la cour, Marguerite avait appris à maîtriser ses sensations, et peut-être à cause de cette contrainte reparaissaient-elles vives et passionnées en échappant à toute entrave.

Au mouvement inusité de ce château naguère silencieux, Marguerite devina l'approche de ses nouveaux hôtes et se hâta d'aller à leur rencontre. Son salut à la reine, empreint de respect, et ne péchant par aucune forme, dissimula la révolte intérieure de son être. Un sourire radieux et naïf imprima une expression bien différente à sa phy-

sionomie en présentant le même hommage à don Alphonse. Elle demanda à l'évêque de faire en son nom les honneurs du château; ce fut lui qui offrit le bras à la reine, et l'aida à franchir le seuil de la demeure où respirait l'enfant royal qu'elle eût traité comme un reptile, si son pied eût posé sur lui.

A la clarté d'un millier de flambeaux éclairant la salle gothique, dona Maria distingua aussitôt le fauteuil de dona Antonia, et l'impuissance de ses efforts pour s'avancer de quelques pas au-devant d'elle. La reine, émue par une de ces souffrances qui sautent aux yeux, et assez palpables aux gens les plus insensibles, s'assit près de son fauteuil, lui parlant avec bienveillance et intérêt. Don Henri les éprouvait au même degré, surtout en se rappelant l'intimité de leurs anciens rapports. Il avait ce que l'on appelle si vulgairement bon cœur, faute d'avoir attaché un juste équivalent à une expression qui le comporte si étendu. Il s'écria, comme frappé d'une idée subite :

— Ma chère dona Antonia, je ne saurais perdre l'espoir de vous voir revenir à un état de santé moins déplorable. Notre fameux Sédécias

de Saragosse, a opéré, dit-on, des cures merveilleuses ; c'est un juif, un mécréant, n'importe, il a puisé dans les livres arabes une science dont certainement ils ont le secret. Belle-sœur, ajouta-t-il, en s'adressant à la reine, enlevons d'ici dona Antonia et ma petite Marguerite. Comme son château est trop grand pour l'emporter sur nos épaules, je leur offre mon palais de Saragosse, aussi longtemps qu'il leur plaira d'y prolonger leur séjour. Dona Antonia, y consentez-vous ?

Quelque faible que fût cet espoir, la pauvre dame s'y arrêta avec une croyance de malade.

— Seigneur infant, reprit-elle, Dieu vous aura envoyé vers moi pour me relever de l'abattement où je me trouve. On m'a dit maintes fois que ces sortes de cures dépassaient la portée ordinaire de nos médecins, et j'ai foi à tout ce qui nous vient des Arabes.

—Dona Antonia a parlé comme une sybille, répondit gravement Beccadelli, car je ne puis dire comme une femme savante, puisque malheureusement nos dames ne se mêlent pas de science. Si elle eût étudié, elle eût su positivement que nous devons aux Arabes Hippocrate, Galien, apportés en

Italie, et interprétés par le savant Constantin, qu'on peut regarder comme un des fondateurs de l'école de Salerne.

—Constantin? demande le roi, je n'en avais pas entendu parler.

— C'était cependant un génie universel que cet homme, sire! il a étudié à Bagdad la grammaire, la dialectique, la physique, la médecine, l'arithmétique, la géométrie, les mathématiques, l'astronomie, la nécromancie, la musique.

— Il en savait trop! s'écrie Marguerite impatientée, redoutant que le signor Antonio n'entamât l'explication de toutes ces sciences.

— Oh! dona Marguerite, reprit l'autre, avec un triste soupir, vous n'avez pas comme votre tante la prescience du savoir, et combien vous êtes loin de celui des Italiennes! Novella, fille du professeur Jean André de Bologne, était si savante en droit canon, qu'elle professait à la place de son père.

—Si jolie, qu'elle mettait un voile sur sa figure, interrompit le roi. Ce dernier incident place à son niveau dona Marguerite.

— Ainsi, dit la reine, d'un ton aigrement doux, beau-frère, vous me devez des actions de grâces,

vous voilà remis en possession de dona Marguerite.

— J'ai perdu l'habitude de la cour, reprit la jeune personne, et les soins que comporte l'état de dona Antonia me tiendront éloignée de ses plaisirs.

— Toujours sacrifier au devoir! s'écrie la reine ironiquement; nous voulons bien admirer vos œuvres pies. Allons! faites-nous donc voir ce bambin converti.

Ici le courage faillit à Marguerite. Au lieu d'alléguer une excuse banale qui eût contenté la fantaisie momentanée de la reine, elle sortit précipitamment pour éviter les remarques qu'un trouble si peu naturel devait appeler.

Elle reparut quelques instants après, suivie de la nourrice portant l'enfant, recouvert de tant de garnitures qu'on lui voyait à peine le bout du nez. Le roi continua de causer avec dona Antonia sans lui accorder la moindre attention; la reine jeta un regard négligent sur l'enfant, qui, entouré de monde et de lumières, se mit à pousser des cris épouvantables. La pauvre Marguerite, faible comme une véritable mère, redoutait l'influence

maligne du regard de la reine, et cette dernière inquiétude absorbait toute autre. A l'exemple de la reine, beaucoup de dames s'en approchèrent; dona Constance, feignant d'arranger quelque chose à ses ajustements, le considéra très-attentivement et n'eut plus de doute dès cet instant. Comme il continuait de crier, dona Maria, faisant un geste impératif, dit à demi-voix :

—C'est un enfant aussi méchant que laid. Dona Marguerite a vraiment du mérite à ses airs de mère! Oh! faites-le emporter, de grâce, ajouta-t-elle à haute voix.

Marguerite ne se le fit pas répéter et le suivit aussitôt. L'évêque entama une discussion sur le nombre des mahométans que recélait encore le royaume de Valence, conseillant aux dames d'imiter dona Marguerite et la vice-reine, qui avaient pris beaucoup de pauvres enfants, afin de les élever dans la vraie foi.

Marguerite garda Ferdinand dans ses bras et l'y pressa étroitement, comme si elle venait de le recouvrer; s'adressant à lui avec cet accent caressant que nous donnent les enfants :

—Toi laid! dit-elle, mon Dieu, je vous remercie :

vous avez étendu un voile sur sa vue, à moins de cela, elle l'eût reconnu. Va, va! cesse de pleurer, là, tu es avec moi, avec Marguerite, tu n'es plus avec elle. Tu n'es pas laid, non, non, tu es beau, comme ton père, comme l'archange saint Michel. Et tu pleures encore! tu seras chevalier, je te le dis, tu rompras aussi des lances pour la plus belle, qui sait? ce sera peut-être pour ma fille. Non, je n'en veux pas, tu seras mon seul, mon cher, mon unique enfant. Mais ne sois pas si méchant, il faut être bon et beau comme don Alfonse. Ses baisers, ses caresses couvraient l'enfant, qui, habitué à elle, commençait à s'apaiser. Un sourire de la nourrice lui fit tourner précipitamment la tête. Le roi était à côté d'elle, et n'avait pas perdu une syllabe de son long monologue. Marguerite rencontra un regard enchanteur se posant sur elle comme un rayon matinal sur la plus fraîche des fleurs.

— Vous nous gâtez l'un et l'autre, dit-il en prenant son fils et prodiguant les mêmes baisers aux joues que des lèvres roses venaient de toucher.

— Vous l'aimez donc bien, sire! s'écria-t-elle toute à une seule pensée. Vous le trouvez fort beau, n'est-il pas vrai?

— Je ne suis embarrassé que de votre dernière question; car s'il me ressemble? ajouta-t-il d'un air fin et doux.

Rien ne confondait Marguerite en cet instant :

— N'importe, dit-elle, ne faut-il pas que vous le trouviez charmant, pour le consoler de ce qu'on a dit de lui ?

— Et par-dessus tout heureux, Dona Marguerite, je l'ai vu sur votre cœur.

— Oh sire! gardez-le près du vôtre, c'est son droit, je jouis de l'y sentir placé. Mais vous ne le retirerez pas à mes soins.

— D'où vous vient une idée aussi étrange?

— Hélas! et pourquoi m'avoir attiré à Sarragosse ?

— Pour l'y voir sans cesse entre vous et moi : vouliez-vous m'en priver aussitôt ? ne voyez-vous pas que Dieu le protége ? tout a pris une couleur si simple, si naturelle!

— Oh! puisse-t-il le protéger toujours, dit Marguerite, en se penchant sur lui, avec cette grâce de jeune fille, empruntée à l'enfance, dont son âge et sa naïveté la rapprochaient encore.

Alfonse ne savait comment suffire au bonheur

qui inondait son être : Marguerite à Sarragosse, dans le palais de l'infant, qui touchait à l'Alcazar, son fils auprès d'elle, adoré d'elle ! Il allait donc la voir tous les jours, et ce rapport d'une affection commune, une si intime habitude, la lui attacheraient à jamais. Alfonse se croyait loin du projet coupable de séduire Marguerite ; car son âme pouvait prendre un noble essor en idéalisant à la fois l'amour et la femme qui l'inspirait. Il entoura l'amie de Catalina, la mère adoptive de son fils, d'une auréole de sainte, se promettant de ne point abuser du titre auquel l'ingénuité de Marguerite prêtait une si dangereuse tentation. Passer sa vie à ses pieds, bornait l'ambition de ses vœux. Elle alla ensuite beaucoup plus loin.

CHAPITRE XIX.

L'amour repose au fond des âmes pures, comme une goutte de rosée dans le calice des fleurs.

(L'abbé LAMENNAIS.)

Sur les confins du royaume de Valence, dans le bosquet de ce jardin, pour ainsi dire, se trouvait un couvent de religieuses, consacré à la Madona del Gloria par don Jaïme el Conquistador, en mémoire de ses hauts faits. Il occupait l'emplacement

d'une de ces mosquées, portant à la fois un style d'architecture grecque et arabe, élevées par un culte élégant à une divinité revêtue de leurs formes respectives par ces deux nations, dont l'intellectuel offre tant d'analogie. Le cheval seul a manqué au Grec pour la rendre encore plus frappante, les Arabes ayant été les Grecs du moyen-âge, portant la civilisation au milieu de ses ténèbres. Un autre peuple du Midi, doué d'une nature tout aussi intelligente, s'en saisit avant qu'il fût éteint, et l'Italie recouvrit de ce linceul brillant sa liberté, prête à s'engloutir.

On a toujours su choisir dans les pays des montagnes les sites les plus propres à donner un caractère romantique aux édifices qui les dominent. Le couvent de la Madona del Gloria, œuvre d'une foi ardente, était en outre richement doté par les successeurs de don Jaïme, et les religieuses se faisaient un devoir de célébrer le retour du roi. Marguerite allait revoir le pieux asile de son enfance ; elle l'avait quitté orpheline, et y revenait en reine. Dès que l'on aperçut le cortége, les cloches du cloître retentirent avec force. Ce son, familier à l'enfance de Marguerite, vibrait au cœur, en y réveillant ces

ravissantes émotions empruntées à cette douce époque de notre vie, où une fleur est bonheur, une caresse amour. La mémoire, ce miroir si pur, reflétait dans toute leur fraîcheur ses souvenirs enfantins. Ce ruisseau au cours capricieux, elle en avait suivi en courant les détours; elle avait écouté son murmure, et y avait lavé plus d'une fois son joli front. Pierres, buissons, arbres, gazon, tout prenait un langage pour saluer son retour ; et lorsque les religieuses, avec l'abbesse à leur tête, précédées des bannières de l'abbaye, s'avancèrent au-devant du roi, entonnant une hymne de gloire, Marguerite couvrit sa figure de son voile, y cachant des larmes, qu'elle voulait garder pour elle seule. Alfonse s'agenouilla devant le crucifix. Lui, qui comprenait toutes les harmonies morales, il avait toujours éprouvé que là reposait le véritable appui des rois. L'homme abject, le ver de terre, n'a foi qu'au néant ; jeté momentanément hors de son gouffre, il doit s'y replonger un jour ; mais l'être qui pense, l'être qui sent, rêve l'ineffable, l'infini, Alfonse était doué de tout ce qui le fait concevoir. Roi de l'Espagne chrétienne, il s'humiliait devant une religion qui avait gémi sur le roi captif, et

entourait de toutes ses pompes son retour dans le royaume de ses pères. Sa physionomie respirait un profond sentiment de respect lorsque, incliné sur les mains de l'abbesse, il reçut sa bénédiction. La reine l'imita, et, le front découvert, le roi entra dans l'église avec toute la procession. Là Marguerite entendit ces chants, ces orgues, qui avaient jadis bercé son sommeil de petite fille. Nous tous avons retrouvé aussi belle, aussi limpide la source des émotions taries, en touchant les parois de l'église où nos premières prières furent adressées au Ciel. Un dernier souvenir absorbait tous les autres. C'est de là que le roi la retira en la confiant à l'infante. L'image d'Alfonse flottait encore dans ce long passé.

— Et depuis? disait Marguerite, depuis j'ai souffert!

Ces chants, cette musique, ces voûtes un peu sombres, communiquèrent leur calme à sa pensée. La tête inclinée sur son bras, elle repassa les circonstances qui avaient remplacé l'époque qu'elle venait d'évoquer avec tant de charme. Lorsque l'office fut terminé, la reine manifesta e désir de visiter le couvent. L'abbesse, trop fati-

guée, ne put l'y accompagner; dona Maria l'alla parcourir avec les sœurs et ses dames, tandis que le roi, dona Constance et Marguerite, restèrent auprès de l'abbesse. Marguerite, contenue par la présence de la reine, n'avait pas osé dire à cette dernière qu'elle se retrouvait si près d'elle; mais, profitant de ce moment de liberté, elle courut se mettre aux genoux de l'abbesse, en lui disant avec la confiance de son âge :

— Vous ne me reconnaissez pas, ma mère! auriez-vous oublié Marguerite de Hijar, cette petite Marguerite, soignée alors avec tant de bonté? Je m'en souviens, moi.

— Et moi aussi, reprit l'abbesse émue, car l'âge influe peu sur les sensibilités du Midi; Marguerite, tu es toujours dans nos prières. Lève-toi, mon enfant, cette attitude ne te convient plus.

— Oh! laissez-moi ainsi, ma mère, ma chère mère! reprenait Marguerite, heureuse de prodiguer ce titre, et pressant les genoux de l'abbesse avec tout l'abandon de la première jeunesse.

— Notre enfant a bien grandi depuis, dit l'abbesse à ses dames. Marguerite, tu es belle comme

la fée Morgane, hélas! une beauté toute profane! Veux-tu revenir parmi nous?

— Un jour, peut-être... à présent... non. Je ne suis pas assez bonne encore. Vous m'attendrez.

— On n'attend plus à mon âge.

L'abbesse, écartant les tresses de Marguerite, souriait à une beauté qui récréait la vue.

Le roi rapprocha son siége de celui de l'abbesse au moment où Marguerite se relevait pour passer dans les bras des religieuses, qui les lui tendaient de tous côtés.

— Ma mère, lui dit-il, vous souvient-il du jour où je vous enlevai cette enfant, vous promettant de veiller sur elle? J'ai tenu parole; mais c'est votre germe qui porte fruit. Nous permettez-vous de mettre ainsi sous votre protection douze jeunes filles orphelines de ceux qui auront bien mérité de leur pays? Nous augmenterons vos revenus en raison de ce surcroît de dépense; nous voulons que tout y soit digne de vous et de nous, et que votre communauté garde ma mémoire. Daignez-vous y consentir?

— *Amen*! reprit l'abbesse, dont les traits vénérables venaient de s'épanouir.

Dona Constance comprit que don Alfonse était encore amoureux, et de la manière la plus délicate. Il se fit apporter la charte des possessions du couvent, traçant autour un rayon qui les augmentait du double. Quoiqu'il fût le roi le plus libéral de la chrétienté, cette magnificence amena quelque étonnement. Il y en eut qui, rapportant tout au penchant prédominant d'Alfonse, crurent qu'il honorait ainsi la vaste érudition de l'abbesse. Lorsque la reine rentra, il lui déclara qu'elle choisirait six des jeunes personnes à y placer, réservant intérieurement à sa chère Marguerite le plaisir de nommer les autres, attachant à cet établissement des *fueros* qui auraient fait envie aux états d'Aragon.

Marguerite l'avait bien compris, et cachait dans l'embrasure d'une fenêtre les sentiments qu'elle éprouvait. Le roi vint l'y joindre, et lui dit tendrement :

— Si je n'ai pu recueillir vos larmes, dona Marguerite, voilà de quoi les essuyer. Votre voile, aussi transparent que votre front, me les a fait voir aussitôt. Il ne faut pas que Marguerite pleure.

A ces paroles, dites de l'accent qu'avait appa-

remment le serpent lorsqu'il tenta Ève, Marguerite tressaillit, mais elle reprit aussitôt :

— Pleurer ainsi ne fait pas de mal. Ces lieux me sont si chers !

— J'y ai aussi mes souvenirs à caresser. Ici je vous tins dans mes bras, et je promis, Marguerite, de vous rendre heureuse.

— Sire ! c'est tout un bonheur que d'avoir appelé dans ce couvent tant de bénédictions sur vous.

— Ainsi, vous n'êtes pas étonnée de ma libéralité.

— Sire ! je ne suis effrayée que de ma reconnaissance. Et Marguerite ne sentit pas que c'était un aveu.

Enlacée de tant de séductions, plus orphéline qu'elle ne l'était en quittant le couvent où l'on ne savait que lui sourire, à qui la pauvre Marguerite aurait-elle eu recours pour se dérober à Alfonse, qu'elle aimait du jour où, franchissant les murs de son couvent, sa protection tutélaire ne lui faillit plus. Dona Antonia paraissait à Marguerite très-peu propre à une confidence qui devait la sauver d'elle-même, et jamais elle n'eût osé en

parler à dona Constance. Comme on passait la nuit au couvent, Marguerite eut l'idée d'entretenir l'abbesse; mais, quoique les regards bienveillants de cette dernière se dirigeassent souvent vers elle, il semblait impossible de l'approcher, le roi, dona Maria ou la vice-reine se tenant toujours près d'elle.

— A qui recourir, quand tout nous repousse, se dit la jeune fille, en joignant les mains avec angoisse. Tout à coup, illuminée d'une inspiration soudaine : A quoi pensais-je jusqu'ici, s'écria-t-elle, c'est mon couvent chéri, j'y suis si près de cette Ste Vierge, que mes prières enfantines ont tant de fois implorée, et je me crois isolée de tout support ! allons à elle. Se remémorant toutes les localités du couvent à mesure qu'elles se présentaient à elle, Marguerite se rendit à la chapelle, et une lampe toujours allumée devant l'autel de la sainte Vierge, lui permit de l'entrevoir au travers des nombreux ex-voto qui en masquaient la vue. Elle y suspendit aussi un cœur de corail, image du sien, brûlant d'un amour dont elle ignorait la force. Car cet amour, puisqu'il faut l'appeler ainsi, était assez semblable à la poussière délicate d'une aile de

papillon, lorsque aucun souffle n'a passé sur sa fraîcheur veloutée.

— Mère de mon Dieu ! disait Marguerite, permets, permets que je t'implore toujours avec l'innocence de mes premières années; conserve-moi la pureté du cœur et le calme de l'âme au milieu des écueils qui vont m'environner. Avant que je puisse oublier mes devoirs, oh ! Vierge sainte, rappelle-moi à toi, pour que je n'aie point à rougir là haut. Et Marguerite pria longtemps.

CHAPITRE XX.

Marguerite
Toute petite,
Rouge autour
Où sont mes amours?

Dona Constance n'accompagnant la cour qu'à la frontière du royaume de Valence, prit congé du roi et de la reine le lendemain matin. S'approchant de Marguerite, elle lui fit d'affectueux adieux, et ses derniers mots furent une bénédic-

tion : Que Dieu veille sur vous ! Ah ! si Marguerite eût put traduire la pensée que ces mots renfermaient, une pensée presque maternelle la suivant sur cette mer orageuse, où si jeune, si ardente, elle se lançait sans guide ! Dona Constance avait longtemps desiré une fille, et se figurait qu'elle eût peut-être offert quelques-uns des attraits de Marguerite ; mais voyant les progrès de l'amour du roi, elle remercia intérieurement le ciel d'avoir rejeté ce vœu. De frivoles considérations arrêtèrent sur ses lèvres le conseil salutaire que son expérience du monde et des hommes pouvait offrir à l'ignorance de Marguerite : car combien de sympathies, d'inspirations, le respect humain n'étouffe-t-il pas ?

— Dona Antonia suivait la cour à petites journées avec don Ferdinand, et la maison de Marguerite. Comme on s'arrêtait partout, les équipages de cette dernière la précédèrent à Sarragosse, et elle trouva sa tante installée dans le palais de l'infant. Là commença pour Marguerite une existence environnée de tant de prestiges, d'enchantements, qu'aucun retour sur les possibilités humaines n'en corrompit le cours. L'infant les avait

quittés à mi-chemin, pressé de se rendre en Castille, et d'y recueillir la succession de sa femme. Le roi, connaissant parfaitement les issues du palais, obtint l'assentiment de Marguerite, pour l'y établir selon ses idées. Il plaça son fils dans l'appartement qui touchait à l'Alcazar par une porte dérobée, dont il avait seul le secret, se ménageant ainsi la facilité de le voir en tout temps, sans compromettre le mystère de sa naissance ou la réputation de dona Marguerite. Fidèle à sa promesse de reporter constamment les affections du roi sur son fils, Marguerite, dominée par la religion de l'amitié, se fit illusion sur les dangers de ce rapprochement. Peut-être aussi que, voyant si familièrement le roi depuis l'enfance, c'était plutôt continuer une habitude que commencer une intimité. La facilité du roi, la simplicité de ses manières, donnaient à toutes ses actions un caractère parfaitement naturel, et ne mettaient pas en garde contre lui. Marguerite était née avec une de ces volontés positives, ancrées d'autant plus ferme qu'elles n'ont pas rencontré d'opposition ; cependant son respect inné pour le roi les convertit en déférence absolue. Obéir était une

nouveauté à ses yeux, mais obeir au roi devint un bonheur de femme pour elle, un de ces bonheurs qui grandissent immenses; et lorsqu'on sent que l'homme devant qui vous prosternez vos volontés est celui qui veille sur vous nuit et jour, que cette main qui vous caresse écarte les dangers loin de vous, que ce cœur sur qui vous vous appuyez ne bat que pour vous! C'était la puissance du véritable amour, qui, tout en rendant la femme esclave, ne permet pas que ses chaînes lui pèsent ou flétrissent son âme. Le roi le veut, il faut que cela soit ainsi! Marguerite compensait par ces paroles et sa docilité toutes les résistances des cortès d'Aragon. Alfonse, subjugué jadis par la femme, calme et douce, gouvernait actuellement la femme fantasque et volontaire; laquelle préférait-il? Aimé avec le dévouement absolu que Marguerite avait déjà porté dans l'affection, le roi goûtait en silence le bonheur qu'elle lui donnait sans cesse. Il craignait d'éveiller quelque terreur en l'éclairant sur sa nature, et ne marqua point des soins publics qui eussent fait parler d'elle. Cette félicité, connue une seule fois dans la vie, jeune, pure, suave, si-

lencieuse, pleine de foi, succombant sous le poids de ses bonheurs, tout ce qui précède l'amour, lorsqu'on est encore à le deviner, charme mystérieux, si supérieur à ce qui le suit, comblait les instants d'Alfonse et de Marguerite.

Les visites officielles du roi à dona Antonia furent si fréquentes que l'on finit par se familiariser avec elles. Ce fut une mode à Sarragosse de demander de ses nouvelles; dona Maria en parlait avec une espèce d'intérêt, et le souvenir de dona Catalina n'était pas si bien effacé qu'on ne le rattachât à ce qui restait encore d'elle. Marguerite, évitant la reine par une répulsion instinctive, n'allait jamais à la cour, fuyant ses plaisirs. L'arrivée du roi de Navarre, les fêtes auxquelles elle donna lieu ne l'y attirèrent pas, et dona Maria n'insista nullement à l'y voir, flattée et charmée que le roi parût n'y attacher aucun prix, absolument déroutée de ses précédents soupçons, moyennant ces marques d'indifférence. L'épuisement des deux partis qui se disputaient Naples, nécessitait un armistice qui se prolongeait indéfiniment. Don Pédro tenait l'œil fixé sur les moindres incidents de l'Italie, tandis que le roi guerroyait avec

ses cortès pour en obtenir des subsides, et aller achever une conquête qui ne le fut définitivement que plusieurs années après. Alfonse, comme jadis à l'époque de sa liaison avec dona Catalina, prétextait une course, une chasse, une inspection navale, et s'établissait dans l'appartement de son fils, bien sûr d'y trouver Marguerite à sa tapisserie, ou s'abandonnant à la folle gaîté de son caractère, faisant mille enfantillages, sous prétexte de divertir don Ferdinand, auxquels elle trouvait moyen d'associer le roi. Jamais gênée en sa présence, elle n'en continuait pas moins le fandango, commencé avant son arrivée, agitait ses castagnettes avec un bruit à rendre sourd : car si ce charivari plaisait à l'enfant, il l'amusait peut-être tout autant. Etudiant chacun de ses mouvements, Alfonse se consolait qu'elle brillât pour lui seul, et si ses lèvres gardaient un respectueux silence, chacun de ses regards lui avait redit mille fois qu'elle était son Egérie, son idéal, qui remplissait les solitudes de son cœur et de son imagination.

Le juif Sédécias restait encore en France, y soignant Agnès Sorel, dont la santé allarmait Charles VII. Dona Antonia attendait son retour avec

l'impassibilité de son état. Elle avait accueilli trop avidement l'espoir d'une guérison pour se décourager de la voir différer, et les attentions qu'on lui marquait l'aidaient à passer son temps. Elle ne se méprit pas à l'amour du roi, peut-être l'effraya-t-il, mais lui voyant tous les caractères d'une grande passion, connaissant la hauteur de Marguerite, et sa funeste expérience du passé, l'idée d'être la tante d'une reine se fit jour au travers de ses infirmités ; aucun avis de sa part ne vint au secours de Marguerite, livrée par tous à sa jeunesse et à son penchant. Il eût fallu à dona Antonia, vieillie parmi les courtisans, une vertu surnaturelle si elle eût résisté à un appât aussi flatteur. On parlait d'un divorce. Marguerite serait sur le trône ! il s'agissait de monter et non de descendre : devait-elle l'en empêcher? D'ailleurs, comment interdire au roi la chambre de son fils ? hélas ! n'était-il pas celui de sa chère dona Catalina? Ainsi, les fautes de cette malheureuse princesse rejaillissaient sur ceux qu'elle avait le mieux aimés, par la contagion de l'indulgence et de l'exemple, chaîne fatale, amenant le mal à la suite du mal. Elevée par dona Catalina, livrée à d'autres pensées, aucun

principe n'avait été inculqué dans la jeune âme de Marguerite ; familairisée avec toutes les images de l'amour, son imagination cessa d'être virginale et pure, bien que sa conduite le fût toujours, car elle avait des vertus lui appartenant en propre : héroïsme, dévouement, totale abnégation d'elle-même et un grand sentiment de sa dignité de femme.

Marguerite commençait à croire que les heures qui marquaient l'absence du roi ne comptaient pas dans sa vie, et lorsqu'il était là, elle eût voulu arrêter les horloges, prolonger la journée. Les plus beaux fruits, les fleurs les plus rares, recherchées en tous lieux par le roi, lui étaient envoyées dès le matin, afin qu'il devînt sa première pensée. Un jour que ses occupations l'avaient mis en contradiction avec l'heure à laquelle il était habituellement attendu, Marguerite tournait et retournait ses fleurs, regardant toujours la porte. Qui ne sait la grâce des femmes à les nuancer, depuis la fameuse Glycère d'Athènes, jusqu'à celle qui tresse une simple guirlande? Debout au milieu de ces pyramides coloriées, elle prenait, rejetait, comparait, hésitait, rêvait même parfois ; sa jolie figure,

où chaque fibre répondait à un sentiment, à une impression s'animant de plus en plus. Alfonse s'assit près d'elle, jouant négligemment avec ce qui se trouvait à sa portée, admirant la pose de sa tête. Il ne perdait aucun mouvement de ses doigts déliés, respirait près d'elle l'air suave qu'elle respirait, oubliant tout, hormis elle, dans la plus enivrante des contemplations. Marguerite tenait les yeux baissés à l'ombre de ses longs cils, mais une attraction sympathique lui disait que le regard du roi venait de passer sur elle, et la tenait immobile. La sensation inconnue qui le lui révélait, lui donnait-elle en même temps la mesure de sa puissance pour la faire ainsi tressaillir? Son embarras allait croissant; elle choisissait avec précipitation, car elle venait de saisir la réalité de ce qui semblait le jeu de son imagination. Oui, Alfonse la fixait en ce moment, comme jamais encore il ne s'en était accordé l'ivresse. La nature lui avait donné, à l'instar du serpent séducteur, le don de fasciner, d'attirer, de magnétiser ceux-là mêmes dont l'âme aride se refusait à des sympathies humaines. Il tendait un piége d'autant plus dangereux au pauvre oiseau qui s'y enlaçait aussitôt, qu'on se sentait impres-

sionné par une forte émotion. Interdite, tremblante, la jeune fille offrait quelque chose de souffrant, de suppliant dont Alfonse était trop généreux pour se prévaloir. Reportant sa soi-disant attention sur une touffe de marguerites, il en détacha une et se mit à l'effeuiller, l'interrogeant si bas, si bas, que Marguerite, honteuse de sa stupidité apparente, imagina de s'en tirer par ce qui devait la replonger en de mortels embarras, et fit, sans arrière-pensée, une question que la coquetterie la plus savante eût dictée avec moins de charme.

—Sire! vous parlez à ma fleur, prenez-y garde, elle me révélera votre secret.

— Autant vaut que ce soit moi qui vous le dise, reprit Alfonse, en plaçant toute une magie de séduction dans son accent, son sourire, laissant tomber les mots par agitation ou de dessein prémédité, je lui demanderais... si... elle aime?

— Elle? qui donc? allait s'écrier étourdiment Marguerite, lorsqu'elle s'arrêta sous le magnétisme du sourire et du regard l'absorbant tout entière. Alors, une de ces rougeurs qui font refluer le sang vers la figure, couvrit la sienne, et si ce premier charme des femmes embellit la moins jolie, quel

effet dut-il produire sur une aussi charmante physionomie! La rougeur, rayon de pureté, d'innocence, en réfracte la grâce et la délicatesse. Elle a un langage pour l'homme qui y lit une réponse. Blanche et rosée, Marguerite ressemblait bien à la fleur dont elle portait le nom.

— Un mot, un seul, continue Alfonse, avec une inflexion caressante comme une brise embaumée, couvrant de ses regards la jeune fille dont la main frémissante vibra sous son toucher, Marguerite aime-t-elle?

Même silence, la voix lui manqua tout à coup, même la force de retirer cette main si petite, si aisée à garder, couverte en ce moment des baisers d'Alfonse, qui, profitant des avantages de sa position, attira doucement à lui Marguerite éperdue, passa son bras autour de sa taille, en répétant cette question pressante qui avait déjà obtenu plus d'une réponse.

— Marguerite, continue le roi, la rapprochant toujours davantage de lui, souffre que j'interprète ton silence, si tu ne veux pas me voir mourir; dis de ta douce voix que ma place est à tes pieds, la tienne ici... là... près, oh! tout près de mon cœur!

Heureusement que l'on entendit des pas très-rapprochés ; le roi se leva, tandis que Marguerite se jeta dans un fauteuil, rassemblant avec peine ses sens confus. L'interruption parut d'autant plus désagréable, qu'elle était amenée par la mauresse de la reine, qui, à ce titre, avait ses libres entrées partout. Zara eut saisi en un instant le trouble de Marguerite, même celui du roi; elle en profita aussitôt ; s'avançant près du berceau, elle fixa attentivement l'enfant. A cette vue, Marguerite se lève, et court jeter un crêpe vert sur la figure de Ferdinand. Un sourire de Zara, imperceptible à tout autre que don Alfonse, dénotait suffisamment que cette précaution était plus que superflue.

— Que restes-tu donc là, Zara, dit impérativement le roi, sans t'acquitter des ordres de ta maîtresse?

— J'attendais, pour parler, ceux de dona Marguerite de Hijar.

— Finissez-en avec elle, dit le roi impatienté, pressentant le mal à propos et les suites de cette interruption.

— Pardon ! reprend Marguerite distraite, l'odeur de ces fleurs m'avait porté à la tête, et j'en

suis encore tout étourdie. Vous aviez à me dire...?

— Que dona Maria a reçu des lettres de Castille, lui annonçant l'arrivée du juif Sédécias, et qu'elle s'empresse de le faire savoir à ces dames.

— Dieu soit loué ! Voulez-vous me suivre chez dona Antonia, et lui transmettre ce gracieux message? ajouta-t-elle, en voyant le roi prendre sa toque et se disposer à sortir.

Marguerite l'accompagna jusqu'à la porte. Ils se séparèrent.

CHAPITRE XXI.

L'on a vu des reines pleurer comme de simples femmes.

(Chateaubriand.)

— Il ne m'aime plus! Hélas! m'a-t-il jamais aimée! Ai-je des regrets à donner à un bonheur perdu, au souvenir d'en avoir joui? Non! aucun des biens suprêmes de la femme ne m'a été familier : ni épouse, ni mère! point de caresses à rece-

voir, point de caresses à rendre. Une autre captive Alfonse depuis longtemps, et moi j'étais si éloignée de le soupçonner, imaginant qu'à force de courtiser toutes les femmes, il n'en préférait aucune, que son cœur n'était ni occupé ni rempli; et c'est cette jeune fille que j'ai attirée ici moi-même, femme folle, imprudente! Jeune fille au front limpide, c'est elle qu'il adore! mais depuis quand? Et il a un enfant, un fils, toujours si passionnément désiré! Il passe sa vie entre eux; l'Italie ne le tente plus; Marguerite, c'est tout! oui, puisqu'elle est mère; et moi, rien! jamais rien!

Dona Maria se tordait les mains avec désespoir; sa douleur était si profonde, douleur d'épouse délaissée, qu'elle étouffait momentanément sa haine de rivale; car les grandes souffrances forment un rapport si immédiat entre Dieu et nous, qu'elles épurent l'âme tout en la brisant. Elle inspirait la pitié sous ce bandeau royal qui recouvrait tant de déceptions, de déchirements intérieurs. Par quelle fatalité de la destinée n'avait-elle jamais rien inspiré à son mari? Si elle eût cherché, peut-être eût-elle fini par rencontrer un

être qui se serait attaché à elle, mais dans son rang l'on ne cherche, l'on ne choisit pas. Victime couronnée de diamants, leur poids devait compenser ce qui lui manquait en sympathies, en tendresses. Mais Béatrice Tenda? celle-ci, libre de son choix, avait donné armée, trésors, la couronne ducale à Philippe Visconti, et, par-dessus tout, ce dévouement de femme, qui ne reconnaît pas de limites possibles. Quelle fut sa récompense? la calomnie et l'échafaud. Sa sœur, la pauvre Catalina, ne compta que des jours arides avant de descendre prématurément au tombeau. Les exemples se suivaient avec une effrayante rapidité. Sous quelque face que dona Maria envisageât le mariage, il lui semblait de tous les liens du monde le moins propre à donner le bonheur : car, fragile ou tenace, il avait à lutter contre l'inconstance du cœur et ses bizarreries. A mon avis, le vœu de haine qu'elle aurait dû lancer à sa rivale, était de la voir un jour unie à don Alfonse.

Malheureusement le roi la surprit dans cette disposition d'esprit, livrée aux angoisses suggérées par les observations de Zara, qui avait épié don Ferdinand à ses promenades, et détaillé ses

traits. La confusion de Marguerite, l'impatience du roi, la surprise désagréable amenée par sa présence, finirent par éclairer Zara. Et qu'est-ce qui la poussait à détruire d'un même coup le repos de trois personnes, dont aucune ne lui avait fait de mal ? une envie innée et l'instinct du vice.

Don Alfonse était à la veille d'une tournée en Catalogne, où don Raimond Périllos commençait à réorganiser sa flotte. Il entra chez la reine pour lui en faire part. Jamais moment ne fut plus malencontreux.

— Mon absence ne sera pas de longue durée, disait-il. Ces préparatifs une fois terminés, il faudra cingler vers l'Italie, et délaisser des états qui n'ont que trop souffert de nos précédentes guerres. J'y songe avec remords, car, en dépit de ses cortès, l'Aragon commence à m'attacher.

La triste dona Maria crut que ces paroles, jetées au hasard, renfermaient une profession d'amour en faveur d'une Aragonaise.

— Voilà qui est nouveau ! reprit-elle, et, bien que la nation n'ait pas foi aux maîtresses de ses rois, vos royaumes d'Espagne finiront par vénérer Marguerite de Hijar.

Ce nom colora les joues de don Alfonse. Fâché d'être pris en flagrant délit, il répondit, en affectant un grand calme :

— Il ne m'arrive pas souvent de changer d'avis ; mais je vous rends grâces, dona Maria, de m'avoir fait sentir l'inconvénient d'habiter l'Espagne. Nous nous heurtons trop dans son étroite enceinte.

La reine, qui eût prodigué ses dernières années de jeunesse pour prolonger ce tête-à-tête, s'aperçut que d'un bond elle s'était lancée hors de la bonne voie. Il était trop tard.

— Don Alfonse, dit-elle en prenant sa main, souffrez que je vous parle, j'étouffe depuis si long temps !

Lui, retirant sa main, la pria de poursuivre.

— Don Alfonse ! s'écria-t-elle, fondant en larmes, vous ne m'aimez pas!

— C'est que, dona Maria, pardonnez, entre vous et moi a-t-il jamais été question d'amour? Je ne suis ni parjure, ni perfide ; uni à vous à l'âge de quinze ans, je ne savais pas trop, ma foi, à quoi je m'engageais ; la guerre m'a absorbé depuis. Je n'ai jamais empiété sur vos droits de reine, que demandez-vous au-delà ?

— Ingrat ! comme ils le sont tous ! de quoi irais-je me plaindre ?

— Eh oui ! reprit Alfonse, gardant son air indolent, afin que cette redoutable discussion n'allât pas plus loin, vous l'avez dit, dona Maria, notre rôle est l'ingratitude, le vôtre une parfaite indifférence à son égard. Croyez-moi, les reproches sont les nuages du plus beau jour, notre existence royale est déjà par elle-même assez pénible.

— Et nos jouissances de reines, qu'en dites-vous ?

— Mais, en vérité, elles ne s'en plaignent pas comme vous, et plus ou moins toutes sont dans le même cas : voyez la reine de France, la bonne duchesse de Bourgogne. L'une a donné Agnès Sorel à son mari, l'autre accueille tous ses bâtards. Vous ai-je jamais rien demandé de semblable ? Dona Marguerite de Hijar est la plus belle personne de l'Espagne, devais-je seul interdire à mes yeux de l'admirer ? Fille d'un homme mort à mes côtés, élevée par mes soins, enfin la plus riche héritière de mes états, il est assez naturel que je tienne à en disposer....

— Aussi ne s'y est-elle pas refusée : honte et damnation sur elle !

— Ici je vous arrête, dona Maria, pas un mot de plus. Ceux qui calomnieront l'honneur de dona Marguerite, ou troubleront son repos, auront affaire à moi. Je suis fâché au reste de vous le dire, mais vous m'y forcez, si j'en viens à punir, je ne ferai acception ni de rang ni de sexe. Dona Maria, vous voilà avertie.

Le roi se leva aussitôt, fatigué d'une scène aussi désagréable, et sortit sans accorder un regard à sa femme. Elle venait de rompre leur dernier rapport en le tirant de son caractère de douceur et d'indolence, et le contraignant à lui jeter d'aussi dures paroles.

Une fois dehors, don Alfonse respira et dit en haussant les épaules :

— Vraie fantaisie de reine, d'aller aimer son mari après plus un quart de siècle de mariage ! une femme que je n'ai jamais approchée, et lorsque j'en idolâtre une autre ! Ah ! si celle-là m'appartenait !

Et précisément parce qu'elle ne lui appartenait pas, il alla lui faire des adieux brûlants qui devaient

remplir toutes ses rêveries pendant son absence.

Une visite de la reine leur donna une direction pleine d'anxiétés; car dona Maria, dans ses tourmentes d'esprit, ne sachant où fixer ses soupçons, ses incertitudes, résolut d'aller droit au but, et d'arracher à une jeune fille intimidée son fatal secret. Toutes les portes tombèrent devant la reine, quelle que fût la surprise occasionnée par son aspect; et elle alla droit à ce malheureux appartement où Marguerite se tenait toujours, la rencontrant précisément dans le salon qui le précédait. Marguerite, toujours mal à son aise à sa vue, se troubla encore davantage, en lui surprenant un air plus altier, plus hautain que de coutume. Dona Maria se jeta sur un siége, car elle aussi ne se sentait pas dans ses droits, mais sa dignité la couvrait au moment où elle y manquait d'une manière non équivoque. Elles étaient seules, ces deux femmes que la fatalité pouvait rapprocher ainsi, le sort les ayant placées à une telle distance, et exerçant néanmoins sur leurs destinées respectives une si menaçante influence.

— Dona Marguerite, dit la reine, abusant de son pouvoir pour la faire rester debout lorsqu'elle

défaillait, nous sommes bien aise de vous entretenir sans témoin. Vous êtes rarement seule. Dona Maria la regardait fixement, elle ajouta aussitôt : Pourquoi ce changement de couleur ? je viens vous entretenir de fiançailles, d'amour. L'infant don Henri nous charge de vous offrir un brillant établissement. L'adelantado de Castille, don Pédro de Manrique, demande votre main au nom de son fils don Diégo de Manrique, comte de Trévigno. Bon Dieu, si pâle! Dona Marguerite, on vous parle trop d'amour pour ne vous avoir pas familiarisée avec l'idée du mariage. Jouer la candeur avec nous! nous vous connaissons trop bien à nos dépens !

Un éclat de rire convulsif de la reine redonna à Marguerite le courage de l'orgueil blessé.

— Ce choix peut m'honorer, dit-elle ; mais décidée à ne me marier jamais, un refus très-positif sera ma seule réponse à une proposition où il m'est doux de retrouver la sollicitude de don Henri à mon égard.

— Une sollicitude d'autant plus méritoire que don Henri expose son propre honneur en cherchant

à couvrir le vôtre. Ignorez-vous donc que votre réputation est perdue?

— Je l'avais ignoré jusqu'à ce jour.

— Insolente! s'écrie la reine, s'oubliant tout-à-fait, tant ses passions débordaient une fois en mouvement. C'est ton fils qui crie là-bas.

Et d'un bond dona Maria se lève et se précipite près du berceau de Ferdinand.

La jeune fille la suit avec un calme espagnol, bien qu'intérieurement en proie aux craintes les mieux fondées. Dona Maria se baisse, arrache l'enfant à la nourrice, analyse ses traits, et regarde Marguerite, dont le front serein portait un tel caractère de pudeur, de vérité; le front, ce reflet de l'âme, que la reine rougit, se troubla à son tour, tandis que Marguerite grandissait de son innocence.

Tenant toujours don Ferdinand, la reine rentra au salon, se rejeta sur son siége, et, chose singulière, un sentiment d'équité perça à travers l'agitation de ses esprits.

— Dona Marguerite, dit-elle, respirant avec effort, je vous connais peu, mais au moment où je

vous accuse, il y a quelque chose de si chaste, de si tranquille en vous, que j'aime mieux en croire à votre front candide qu'à toutes les apparences qui vous condamnent. On n'est pas si hypocrite à votre âge. Cet enfant n'est pas le vôtre, oh ! dites-le moi ?

Un sourire précéda la réponse de Marguerite :

— Non, madame, il n'est pas le mien.

— Quels yeux ! où en ai-je vu de pareils ? Dieu ! Dieu ! s'écrie-t-elle avec un grand cri en repoussant l'enfant dont Marguerite s'empare. Une seule femme en Espagne avait, dit-on, ces yeux-là. Cette femme était ma propre sœur, ajoute-t-elle en pressant violemment le bras de Marguerite, et perdant la faculté d'en dire davantage.

Marguerite courut soustraire l'enfant à son inspection et revint aussitôt.

La reine ne s'aperçut de rien tant elle était bouleversée ; un cauchemar affreux semblait l'oppresser. Marguerite lui présenta un verre d'eau et en baigna ses tempes. Dona Maria recouvra ses sens et ses fureurs.

— Partez ! dit-elle à la jeune fille, car, je le vois, vous êtes un ange, et tout est éclairci. Racontez-

moi jusqu'aux moindres détails, ne faites grâce de rien à mon sein tout en sang. Ma sœur ! je la maudis !

— Et elle vous a béni en mourant. Oh ! laissez à ce pauvre cœur fatigué le repos de la tombe. En a-t-elle connu d'autre ?

— Je puis donc me venger. Don Henri ne souffrira pas que le fils de l'inceste aille sous ses yeux jouir de ses dépouilles. Il sentira son déshonneur. Je saurai les mettre aux prises. Nous avons été trompés tous les deux.

Marguerite frémit ; elle se rappela ses promesses à sa chère princesse mourante, et les dangers que pouvait courir Ferdinand.

— Au nom du ciel ! madame, dit-elle à la reine calmez-vous, une ressemblance factice vous abuse L'infante votre sœur repose dans la tombe pure comme un lys.

Car Marguerite faisait la restriction mentale que ses souffrances, effaçant ses torts, l'avaient rendue blanche comme l'hysope.

— Vous dites ma sœur innocente ; vous l'êtes aussi. A qui est-il ?

— A la Villardona Carlina, reprit Marguerite,

qui se sentait forte des fluctuations de la reine.

— Oh ! s'il était possible. Mais non, cette ressemblance fatale ! Marguerite, ma fille, parle-moi ; le silence de la tombe recouvrira ce mystère. Ma sœur ! c'était elle ; tu te tais.... Qu'importe, je ne puis plus lui rendre le mal pour le mal. Tu peux, tu dois parler. Pauvre jeune fille ! à ton âge l'honneur est quelque chose : c'est à un fantôme que tu sacrifies le tien. Je pardonne tout. Je ferai plus, donne-le moi, cet enfant qui compromet ta bonne renommée. Je le ferai élever sous mes yeux, car c'est mon sang, mon vil sang.

Cette dernière expression, et la contraction des lèvres de la reine, révélèrent à Marguerite l'astuce de ses feintes caresses, et d'un intérêt auquel elle ne se serait jamais liée. Son idée dominante était de détourner ses soupçons. Elle cherchait à en trouver les moyens et gardait le silence.

— N'est-ce pas, que j'ai deviné, continue la reine. Dis-le moi, et je te donne ma parole royale que ce secret ne passera pas mes lèvres. S'il t'en coûte d'accuser ta princesse, un signe me suffira ; car peut-être un serment te lie, et tu crains de

l'enfreindre. Je t'aimerai, Marguerite, comme elle t'a aimée.

A ce rapprochement, qui la fit frissonner, cette dernière s'écria :

— Mon Dieu ! pardonnez-moi d'avoir laissé accuser dona Catalina. Ces conjectures cruelles et injustes m'ont rendue muette, et ma voix ne s'est pas élevée assez tôt en sa faveur. Madame ! cet enfant, le seigneur Evèque de Valence l'a amené en plein jour à mon château lorsque déjà l'infante n'existait plus. Sa mère vit encore : elle demeure à Valence.

— Bien ! dit la reine, elle me résignera facilement ses droits. Dès cet instant je me charge de son fils et de sa fortune. Marguerite, faites-moi ce petit sacrifice, mon amitié vous en tiendra compte. Vous êtes si attachée à ma famille ; il me faut aussi ma part dans vos bonnes grâces. Je suis humiliée d'en être la seule exclue.

Une ironie amère respirait dans ce discours, et la figure de la reine décélait suffisamment les sentiments haineux dont elle était agitée. S'avançant vers l'asile de l'enfant, elle allait le violer, lorsqu'un cri étouffé de Marguerite, ses lèvres viola-

cées, reportèrent sur elle l'attention de la reine. Elle s'arrêta, la toisa de la tête aux pieds, serra convulsivement ses poings, tandis que Marguerite, avec la vélocité d'une flèche, se mit contre la porte et en barra le passage :

— Cet enfant est mon bien ! dit-elle, il m'a été confié. Je mourrai plutôt que de m'en séparer! pour Dieu ! ne me l'ôtez pas.

— Il est donc à toi, créature effrontée et maudite? Va ! je te laisse à ta honte et à tes remords.

Dona Maria, satisfaite d'avoir découvert ce qu'elle croyait être la vérité, sortit triomphante, méditant ses vengeances, et ne rougissant pas de toutes les petites ruses auxquelles elle venait de descendre ; tandis que Marguerite, à peine remise de son trouble, écrivit au roi, et lui expédia en toute hâte un courrier. Elle tremblait désormais pour la sûreté de son dépôt chéri, et nous verrons bientôt que toutes les frayeurs dont elle était assaillie n'étaient pas dénuées de fondement. Une seule consolation charmait d'aussi tristes ennuis ; elle avait satisfait à la religion des promesses ; désormais dona Catalina pouvait reposer tranquille dans la tombe, aucun soupçon n'en viendrait trou-

bler le silence. Et elle, elle! coupable aux yeux des hommes, mais pure devant Dieu; chaste devant son amant, et sentant rougir ses joues virginales lorsque le souffle de l'outrage s'essayait sur ce premier indice d'innocence.

CHAPITRE XXI.

Comme la gazelle sous les griffes du tigre,
nous crions vers vous, Seigneur.
(L'abbé de LAMENNAIS.)

Un jour de grande fête, Marguerite envoya à vêpres les femmes de don Ferdinand, décidée à le veiller pendant leur absence. Otant son voile noir qui l'avait effarouché, elle le prit dans ses bras, joua avec lui, et finit par l'endormir au son doux

et monotone d'une chanson arabe. Le remettant dans le berceau, elle s'assit auprès, appuya ses coudes sur le rebord, et se laissa aller, en le contemplant, aux vagues rêveries d'un avenir que l'amour coloriait pour elle des plus brillants mirages. Jeune fille aimante, jeune mère, conservant toute sa pureté virginale, quels devaient être ses songes, et quel fut son réveil ! L'état de Marguerite tenait d'un demi-sommeil, lorsqu'elle en fut tirée subitement par un bruit qui se fit autour d'elle. Ce frisson, avant-coureur de tout danger, parcourait ses veines, avant qu'elle en eût distingué la nature. La clarté expirante du jour lui permit d'entrevoir la figure d'un homme à grand sombrero, drapé dans les plis d'un épais manteau, et couvant du regard l'objet de toute sa sollicitude. Déjà sa main se posait sur l'enfant, lorsque Marguerite, qui l'avait observé, retrouve l'usage de ses facultés paralysées, le repousse avec un grand cri, et se jette sur le berceau, en l'étreignant de ses bras. Puissance d'élan qui n'appartient qu'à la mère ou à la femme lorsqu'on vise droit à son cœur, et qui lui donne à elle, faible créature, la force de lutter contre un homme. Aucune

appréciation du danger n'avait dicté ce mouvement, il tenait à l'instinct sublime qui jette la poule au-devant du vautour, une mère de nos jours dans les flammes. Étourdi momentanément par une apparition inattendue, l'homme tira son poignard, se rapprochant de Marguerite avec le calme d'une résolution fortement arrêtée. Toujours collée contre le berceau, Marguerite relève une tête suppliante, et, faisant violence à sa poitrine, elle en arrache ces accents étouffés :

Pitié ! pardon ! dit-elle. Pitié ! Un enfant !

L'homme fait jouer son poignard tout près de son sein.

Ma vie avant la sienne ! s'écrie-t-elle, mais pour Dieu que vous a jamais fait Marguerite de Hijar ?

Femme ! quel nom prononces-tu ? reprend l'assassin en reculant de quelques pas.

— Mon nom, le nom de mon père, je suis Marguerite de Hijar !

— La fille de don Gonzalès ? impossible ! Que ferait-elle ici ?

— Vous auriez connu mon père, reprend-elle, toujours attendrie à ce souvenir sacré. Oh ! rapprochez-vous de moi, je ne vous crains plus. Vous ne

me ferez pas de mal. Mon père ne vous en a jamais fait, n'est-il pas vrai ? J'ai dormi... tout cela est cauchemar, erreur ! vous ne vouliez pas frapper cet enfant ?

La main tremblante de Bermudez Ojédo s'était posée sur le dossier du siége de Marguerite, et une émotion inexprimable contractait ses traits.

— Parlez-moi donc, continue-t-elle, d'une voix que la frayeur rendait plus touchante encore, parlez-moi de mon père, de mon enfance ; qui sait ? Peut-être m'avez-vous portée dans vos bras ! Quelle vengeance a pu vous animer contre moi ? Je suis si jeune ! je n'ai point fait de mal encore. Ai-je pu vous nuire ?

— Non, non ! reprend-il avec effort, c'est à cet enfant que j'en veux. Otez-vous de là, donnez-le moi, que le ciel soit avec vous !

Marguerite, à ces paroles, retrouve ses terreurs. Moi, le livrer ! à qui ? à un assassin ?

— Non pas assassin, mais justicier. C'est l'enfant de l'adultère et de la prostitution ; il faut étouffer son mal dans le germe.

— Allez donc à lui au travers de ma poitrine; vous ne l'aurez qu'à ce prix !

Et Marguerite se cramponna de toutes ses forces au berceau, en recouvrant de son corps Ferdinand. La chance devenait moins inégale, car Bermudez sentait faiblir les siennes.

— Où êtes-vous allée prodiguer votre dévouement, dona Marguerite, vous placée si haut? qu'eût dit votre père en vous voyant ici ?

— Toujours mon père! son nom dans votre bouche, avec une inflexion si douce, lorsque votre poignard menace sa fille ! grâce, grâce ! au nom de mon père, grâce pour nous deux !

Bermudez sentit que toutes ces réminiscences du passé, si fortes qu'elles maîtrisaient sa mission d'assassin, que ces réminiscences, dis-je, lui enlevaient un temps trop précieux. Par un violent effort, il arracha Marguerite épuisée à son sanctuaire, et s'apprêtait à en ôter l'enfant, lorsqu'il entendit cette voix, puissante sur son âme, implorer sa pitié... pour qui?

—C'est mon fils! lui criait-elle, mon fils ! Arrache-moi la vie !

— Son fils ! Mon Dieu, vous l'entendez, son

fils ! et ses bras retombent sans force, et c'est en chancelant qu'il cherche l'appui de la muraille. Un nuage couvre sa vue, il ne peut se résoudre à donner la mort à la fille de don Gonzalès.

Ranimée à cette vue, la pauvre Marguerite se traîne sur ses genoux vers lui, les embrasse et implore sa compassion.

Sainte Vierge, saints de mon Dieu, prêtez-moi votre appui. Sauvez-nous de sa colère !

— Bermudez, les lèvres tremblantes, voulait la repousser, et n'en sentait pas le courage, tant elle pressait fortement ses pieds. Un combat intérieur provoquait un orage en lui, et ses vacillations se laissaient lire dans le désordre de ses mouvements agités. Marguerite, palpitante d'effroi, restait suspendue entre la vie et la mort, lorsque la porte s'ouvrit à petit bruit. Alfonse parut, Marguerite s'évanouit.

Le roi court à elle, la relève, la porte sur un siége, soutient sa tête, touche son front, ses tempes, recueille son haleine, et ne s'occupe que d'elle, après avoir vu que son fils dormait toujours. Heureux enfant, ignorant que le meurtre et l'affection se disputaient son existence !

Debout auprès de Marguerite, soutenant sa taille, le roi, d'un ton d'autorité, appelle Bermudez, et lui donne l'ordre d'attendre ce qu'il ordonnera de lui. Marguerite, inclinée sur son épaule, retrouve la vie que ce souffle brûlant vient de lui communiquer.

— Marguerite chérie! parle donc, dit Alfonse, faisant passer toute une âme d'amour et d'angoisses dans ses yeux fixés sur elle. Tu souris! tu m'as reconnu.

— Honte! damnation! s'écrie Bermudez, quel péché ai-je donc commis pour l'expier par l'aspect de cette fille déshonorée, radieuse dans sa honte comme la sainte Vierge dans sa béatitude?

— Tu oses profaner dona Marguerite de Hijar s'écrie le roi; sa pensée est pure comme Notre-Dame del Pilar.

— Sire, ne m'en imposez pas; elle-même m'en a fait l'aveu. C'est la mère de votre fils!

— Tu l'as dit! l'as-tu dit, Marguerite chérie, Marguerite adorée, je ne l'ai pas entendu, redis-le pour mon bonheur.

Marguerite posa son doigt sur les lèvres d'Al-

— Et c'est elle, dit Bermudez, en croisant les bras, elle qui s'abaisse, se prostitue ainsi, elle la fille de don Gonzalès de Hijar, mort pour son roi! Elle était de naissance à vivre pour son roi, honorée, respectée. Dona Marguerite, vous aviez de quoi être reine d'Aragon, vous auriez été ma reine, et mon couteau n'eût point cherché votre sein!

—Son couteau! près de son sein! monstre, tu périras!

— Sire! calmez-vous, l'effet n'a point suivi la menace. Mon nom seul a fait tomber son arme meurtrière. Vous qui m'avez épargnée, oh! qui donc êtes-vous?

— Bermudez Ojédo, ancien secrétaire de don Gonzalès de Hijar.

— Mon Dieu! dit Marguerite les yeux pleins de larmes, je vous ai fait chercher en tous lieux, tenant à vous assurer un sort. Personne n'a su me dire ce que vous étiez devenu.

— Je suis resté quinze ans prisonnier des Génois, et j'ai vu votre père mourir à côté de moi, criblé de blessures. Je n'ai pu le sauver, et je lui devais tout.

— Vous m'avez sauvée, moi, vous m'avez donné

la vie de cet enfant. Bermudez, rassurez-vous, pas un cheveu ne tombera de dessus votre tête. Sire, pardonnez ! et ratifiez mes promesses.

— Qu'il soit fait en tout comme vous le désirez, ma très-chère Marguerite.

— J'attends mon arrêt, dit froidement Bermudez.

— Ainsi, ajouta le roi, il vouloit tuer cet ange-là ?

— Non, je devais me borner à l'enlever. Ce poignard m'eût débarrassé de tout ce qui se fût opposé à ce dessein. Aurais-je imaginé rencontrer dona Marguerite de Hijar ?

— Êtes-vous venu de votre propre mouvement, Bermudez ? Vous avons-nous jamais offensé ?

— Sire ! mon sort est entre vos mains, mais aucune torture ne m'arrachera d'aveux, ni ne me portera à compromettre les autres.

— Des tortures ! je n'ai fait torturer personne. Malheureusement vous en étiez trop sûr : cela vous a encouragé au crime.

— Sire ! je faisais l'œuvre du ciel. Il vous ménageait cet avertissement, voulant vous retirer de la mauvaise voie où vous vous enfoncez par une pente si rapide.

— Bermudez, dit le roi après un moment de rêverie inquiète et pénible, vous êtes un fou, et les fous entendent moins raison que les scélérats. Répondez à une seule de mes questions, et ôtez un immense poids de dessus mon cœur. Le roi de Navarre, ma chair et mon sang, a-t-il trempé là-dedans? Au nom du Dieu mort pour nous sauver, la vérité, la vérité tout entière : le pardon à ce prix.

Le roi de Navarre est innocent de pensée et d'action. Je vous engage, sire, ma parole de vieux chrétien.

—Je respire, dit Alfonse, et je vous crois, tant j'ai besoin de compter sur mon frère. Deux bienfaits à la fois : mon fils et Marguerite, mes douces affections miraculeusement sauvées. Mon frère sans reproche comme il est sans peur. Dona Marguerite vous a pardonné, mais l'homme qui a levé sa main sur elle ne restera pas en Espagne. Vous allez de ce pas en Italie. On ne vous laissera manquer de rien ; car quel autre motif que la misère a pu vous porter à servir les passions haineuses d'autrui?

Une pâleur livide couvrit les traits de Bermudez.

—Sire! dit-il, on ne le voit que trop, l'Espagne vous est bien peu connue, si vous imaginez qu'un vieux chrétien vende son âme en échange d'un peu d'or. J'ai langui quinze années dans les cachots de Gênes, sans que le crime ait tenté ma misère. Nous gémissons tous de vos débordements, sire. Votre royale épouse délaissée ne nous promet pas d'héritier ; et de toute votre famille, qui nous est étrangère, nous n'avons de confiance qu'en vous. L'enfant de l'adultère ne doit pas se placer entre vous et la reine, formant un mur de glace dans votre couche nuptiale.

— Ce sont mes affaires, répond Alfonse impatienté. Suivez-moi.

— Un moment, dit Marguerite. Bermudez Ojédo, ne me quittez pas ainsi. Mes bienfaits vous suivront par-delà les mers, n'en rougissez pas ; car la fille de votre ancien maître, Marguerite de Hijar, oui, croyez-le, elle n'est certes pas coupable !

—S'il en était ainsi, reprit-il en hochant la tête, vos yeux chercheraient-ils ses yeux ? votre tête reposerait-elle sur son sein ? son premier souffle vous aurait-il redonné la vie ? Dona Marguerite, votre

âme ne sait point mentir sur votre front, le crime est commis dans votre cœur. Le monde vous croit innocente, mais Dieu vous a jugée. Ma faible main n'a pu lui servir d'instrument contre la fille de don Gonzalèz de Hijar. Oh ! il en trouvera une autre. Tremblez, pauvre brebis égarée ; moi, je m'attendris en songeant à vous. Dieu est patient, car il est éternel.

Lui laissant d'aussi sinistres adieux, Bermudez calme, impassible, suivit le roi.

Les femmes de don Ferdinand, rentrées depuis quelque temps, avaient apporté des lumières, et s'étaient retirées sur un signe du roi qui ne voulait pas de témoins de cette scène. Sitôt qu'elles le virent sortir, elles se précipitèrent dans l'appartement, interrogeant du regard Marguerite encore éperdue, et lui prodiguant leurs secours. Elle leur conta tout l'incident, en taisant le nom du meurtrier qui se présentait plutôt sous l'aspect d'un sauveur, et venait de réveiller en elle les idées confuses de son enfance, des caresses d'un père, d'une perte qui exerça depuis tant d'influence sur sa destinée. L'attendrissement qui s'emparait de cet homme en dépit de lui-même, perçait encore

dans les remontrances sévères qu'il lui avait adressées; Marguerite les rapprochait des dernières paroles de son amie, et ne pensait néanmoins qu'au roi.

Celui-ci fut bientôt auprès d'elle ; il la trouva étendue sur un divan, changeant de couleur à tout moment, ayant négligé de rattacher ses cheveux, dont les tresses éparses flottaient sur sa robe blanche. Alfonse se mit à ses genoux ; se penchant sur lui, Marguerite demanda :

— Il ne sera fait aucun mal à Bermudez Ojédo, sire ! oh ! je vous en supplie. On m'en a toujours parlé comme d'un bon et fidèle serviteur de ma famille. Je ne veux pas lui porter malheur.

— Aucun mal à celui qui vous en a tant fait ! mais vous l'avez voulu, votre volonté, Marguerite, est aussitôt la mienne. Toute sa peine se résume en un petit voyage en Italie. Vous conviendrez que la torture n'est pas des plus cruelles.

— Je vous bénis, sire ! mais relevez-vous donc, ce serait à moi d'embrasser vos genoux.

— Laissez-moi ainsi, je suis si bien, si près de vous !

— Bermudez revient, s'écrie Marguerite, dont

les nerfs frissonnaient au moindre petit bruit. Sire ! relevez-vous, c'est peut-être mal que vous restiez à mes pieds. Cet homme ! il m'a donné comme qui dirait des remords.

— Cet homme est un fou, ma douce petite amie.

— Les Arabes prétendent que les fous communiquent avec la divinité.

— Marguerite chérie, vous êtes sous l'influence de la terreur. Il a dit des choses folles, incohérentes. Bonheur des anges ! il vous croyait la mère de mon fils, il imaginait que je faisais parfois palpiter votre cœur, que vos cheveux effleuraient mes levres, que votre main ne fuyait pas la mienne. Marguerite ! mon amour ! cela serait-il donc vrai ?

Et Alfonse couvrait de baisers la robe blanche de Marguerite, et ses cheveux, cette belle et soyeuse partie de la femme, empreinte de ses parfums. Soit qu'épuisée par la longue résistance qu'elle avait opposée à Bermudez, Marguerite n'en trouvât plus contre le roi, soit qu'elle chérit plus passionnément que jamais cet amant inspiré par l'instinct de l'amour pour l'arracher au danger,

elle souffrait en silence l'expression brûlante de sa tendresse.

— Si j'étais morte, morte pour son fils et le vôtre, n'est-ce pas, disait-elle tendrement, que vous m'auriez bien regrettée ? Alfonse, pourquoi m'avoir quittée. Cette absence m'a amenée tant de souffrances! Elle ! que je n'ose nommer, combien elle me méprise !

— Ne la nomme pas, mon amour. C'est elle qui a salarié l'assassin, j'en suis trop sûr, après la scène dont tu m'as parlé dans ta lettre. Aussi ai-je tout quitté, et me voilà à veiller sur toi. Cet homme emporte son secret... un si épouvantable mystère. Jamais ses pieds ne toucheront le sol de l'Espagne.

— Être banni de son pays, d'un pays qu'on a à peine revu, est un dur châtiment; Dieu punit donc toujours !

— Marguerite, je n'ai pas de confiance dans la police intérieure de votre royaume; si jamais vous êtes reine du Catay, les criminels demeureront impunis.

— Je ne serai jamais reine du Catay, fit Marguerite en boudant.

— Ah ! j'oubliais que vous redoutiez les voyages

Eh bien ! reine d'Angleterre, Henri VI a seulement l'inconvénient d'être plus jeune que vous.

— Le soleil n'est pas beau en Angleterre. Ce n'est que le pâle reflet du soleil radieux de mon pays.

— Vous plairait-il d'être reine de France? malheureusement Charles VII est pourvu plus qu'il ne faut.

— Sire ! pourquoi toujours me bannir de ma patrie? J'aime l'Espagne par-dessus tout.

— Ma bien-aimée, mon seul amour ! sois donc reine de cette Espagne qui t'est si chère ; reine de l'Aragon, de la Catalogne, de ton royaume de Valence! Je me sens pauvre en ce moment ; que n'ai-je toute l'Espagne à mettre à tes pieds?

Alfonse cherchait dans ses yeux une réponse qu'il n'osait recueillir sur ses lèvres.

La jeune fille perdit la respiration.

— Oui, continue Alfonse, avec la même simplicité qu'il avait mise à lui offrir ses couronnes, en entourant sa taille de son bras, il y aura un lien de plus entre Marguerite et le fils de son amie. Tu seras sa véritable mère, moi je passerai mes jours

à tes pieds, te disant, comme à présent : Ma bien-aimée, je t'adore !

La pauvre Marguerite fut effrayée de cette immensité de bonheur, tel que son cœur ni son imagination ne pouvaient l'embrasser à la fois. Elle ramena à la hâte son voile sur sa figure pour en cacher l'inexprimable agitation. C'était une gaze noire.

— Arrache bien vite ce crêpe jaloux qui m'empêche de contempler ta beauté dans son émotion, s'écrie Alfonse avec transport ; car c'est un de ces moments où l'on éprouve tout ce que l'on inspire ; Marguerite, il me faut un regard d'amour ! Et Alfonse arrachait ce vilain crêpe noir qui s'était interposé entre lui et sa passion.

— Alfonse ! dit enfin Marguerite, faisant asseoir le roi à côté d'elle et prenant sa main, qu'elle appuya contre ses joues brûlantes, vous ne pouvez pas chercher à m'abuser, moi si confiante en vous ! Est-ce donc un langage permis de vous à moi ? A elle aussi vous parliez ainsi.

— Jamais ! reprit le roi, donnant dans l'erreur commune de tous les hommes, qui croient ressentir un premier amour pour celle qui en est le der-

nier objet. Il n'y a plus de passé entre nous, mais il y a tout un avenir. Déjà en Italie j'ai fait pressentir le pape par rapport à mon divorce, et le cardinal-évêque de Sienne continue la négociation. Marguerite, tu seras à moi, non-seulement dans le temps, mais dans l'éternité même, et un diadême couronnera cette chevelure, que mes lèvres effleurent en tremblant. Ange sauveur de mon enfant, mon ange, mon amour, m'entends-tu ? m'aimes-tu ? parle, je t'en supplie !

— Pour vous chérir comme vous devez l'être, il faut que ce soit sans remords.

— Et comment me chériras-tu alors, Marguerite ?

— De cette affection infinie que Dieu a mise au cœur de la femme.

Alfonse s'en contenta ce jour-là. C'est si immense, cette affection de la femme !